

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



BRUXELLES
PALAIS DES ACADEMIES

Bulletin
de
l'Académie Royale
de
Langue et de Littérature Françaises
1977

BULLETIN
DE
*l'Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises*



BRUXELLES
PALAIS DES ACADÉMIES

SOMMAIRE

Ceux qui nous quittent

Marcel Thiry , textes de M. Maurice Piron et de M. Carlo Bronne	169
--	-----

Réception de M^{me} Jeanine Moulin

Séance publique du 18 juin 1977	
Discours de M. Jean Tordeur	180
Discours de M ^{me} Jeanine Moulin	193

Réception de M. André Goosse

Séance publique du 18 juin 1977	
Discours de M. Maurice Piron	206
Discours de M. André Goosse	213

Un « Max Havelaar » belge: « Félix Batel, ou la Hollande à Java » de Jules Babut (1869), par M. Roland Mortier ..

222

CHRONIQUE

Séances mensuelles de l'Académie	307
<i>Catalogue des ouvrages publiés</i>	309

Toutes reproductions ou adaptations d'un extrait quelconque de ce livre par quelque procédé que ce soit et notamment par photocopie ou microfilm, réservées pour tous pays.

Ceux qui nous quittent

Dans le premier tome du Bulletin de cette année, nous avons à la fois — dans la douloureuse coïncidence des dates — évoqué les 80 ans de Marcel Thiry et signalé qu'il nous avait quittés.

Lors des funérailles à Vaux-sous-Chèvremont, le 7 septembre, Maurice Piron, directeur, a salué au nom de l'Académie le départ de celui qui a été l'incarnation de notre Compagnie.

Le 10 septembre, l'Académie avait sa séance mensuelle régulière. Il est superflu de dire combien l'ombre de Marcel Thiry occupait chacun. Maurice Piron l'a redit, puis Carlo Bronne a rappelé des souvenirs de Marcel Thiry dont il était le plus vieil ami.

Nous publions ici les paroles de Maurice Piron à Vaux le 7 septembre et à l'Académie le 10, ainsi que celles de Carlo Bronne à l'Académie.

**Discours de Maurice PIRON,
Directeur de l'Académie, aux funérailles de Marcel Thiry
à Vaux-sous-Chèvremont le 7 septembre 1977**

Le deuil qui nous frappe aujourd'hui atteint beaucoup de choses en la personne de Marcel Thiry : la poésie, la France du verbe et de l'esprit, la vie littéraire de Belgique, la communauté wallonne et, par-delà, une forme de la conscience humaine qui s'incarnait dans un homme d'une exceptionnelle qualité.

Ses confrères de l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, au nom de qui m'échoit le privilège d'exprimer ici notre commune douleur, mesurent mieux que quiconque tout ce qu'ils viennent de perdre en perdant leur aîné qui fut, pour beaucoup d'entre nous, un maître, un guide, un frère.

Entré à l'Académie en 1939, Marcel Thiry en était le doyen d'élection. Ses titres littéraires autant que son dévouement et sa courtoisie l'avaient fait désigner, en 1960, pour succéder à Luc Hommel comme Secrétaire perpétuel de notre Compagnie. Cette charge, qu'il exerça jusqu'à la limite d'âge survenue il y a cinq ans, il l'accomplit avec un souci de la perfection poussé dans les moindres détails, avec un zèle qui ne se ralentit nullement lorsque, en 1968, il fut appelé à siéger au Sénat — et là encore, comme partout où il passait, il se montra un homme exemplaire, admiré et estimé de tous.

Les grandes étapes de la vie de Marcel Thiry sont assez connues pour n'avoir pas besoin d'être de nouveau évoquées en ce moment. Les témoignages et les hommages qui se sont succédé depuis deux jours n'ont pas manqué de rappeler l'étonnante odyssée du soldat de 19 ans engagé dans le corps des auto-canons en Russie, puis la carrière du jeune docteur en droit quittant le barreau pour le monde des affaires et y trouvant la source d'inspiration à partir de laquelle il allait construire une grande partie de son œuvre.

Cette œuvre, on n'a pas fini de la découvrir tant elle est riche et prégnante. Elle apparaît avant tout comme celle d'un poète

qui a fait franchir au lyrisme français le cap de la modernité. Celle-ci réside sans doute dans les thèmes — on les a souvent cités — mais presque autant dans une inflexion nouvelle donnée au vers et à la langue, dans ce que l'auteur de *L'enfant prodigue* appelait ses infractions, et qui sont l'heureuse faute des véritables novateurs. Cette voie de la modernité, que Guillaume Apollinaire avait ouverte, Marcel Thiry devait l'élargir et la faire monter jusqu'à ces confins où le vécu et le fabuleux se rejoignent pour ne faire qu'un. Comment alors cet artiste sensible à l'écoulement mélancolique des choses et qui avait caressé l'imparfait comme nul autre avant lui, n'eût-il pas été tenté de percer les secrets de la durée et de faire échec au temps ? Là où s'arrêtait la sensibilité du poète, l'imagination prenait le relais pour conduire le romancier et le nouvelliste dans les terres inconnues qui acclimatent une parole porteuse d'insolite et de dépaysement.

Métaphysicien du langage, car le langage d'un créateur signifie plus que ce qu'il dit, Marcel Thiry ne pouvait que montrer une extrême révérence envers la langue qui était le support de son discours d'écrivain. Mais si l'on a dit de la langue française qu'elle est aussi une patrie, cette patrie, pour lui, avait un visage, un corps, une âme, un présent, un passé, et elle avait un nom. La France, devant Marcel Thiry, était plus qu'une patrie de l'esprit : il chérissait en elle une mère dont la Wallonie est l'enfant. Tel est le lien qui a noué ce grand amour indéfectible — amour devenu parfois combat — et qui accompagna l'itinéraire de notre ami depuis le moment (c'était en 1921, au lendemain de sa première plaquette) où il publiait en brochure *Quelques idées sur l'alliance française*. En même temps qu'il entrait en poésie, il entrait dans l'action wallonne. Deux mots qui sonnèrent d'abord le ralliement autour de son ami Georges Thone, de l'équipe de ceux qui n'eurent que le tort, à l'époque, de voir clair un peu trop tôt dans l'évolution du pays. Deux mots qui, pour cet héritier de la pensée d'Albert Mockel — autre poète, autre Wallon dont il se réclamait volontiers — allaient animer son idéal jusqu'au dernier jour de sa vie active, jusqu'à ce 19 mars où, au sortir d'une réunion qui lui avait permis de réaffirmer sa fidélité politique, il tombait, à quelques centaines de mètres d'ici, frappé d'hémiplégie, alors qu'il se préparait à participer à une manifestation poétique orga-

nisée dans sa commune de Chaudfontaine. Par une volonté du hasard qui prend figure de symbole, le culte de la poésie et le service de la Wallonie achevèrent ainsi de sceller pour toujours l'unité d'une longue et noble vie.

C'est une faveur insigne pour un pays, si petit soit-il, de voir son destin assumé par un grand poète. Marcel Thiry n'a pas chanté la terre wallonne, il n'a pas sacrifié à la littérature régionale ou régionaliste. Il a fait mieux. Il a fait bénéficier sa Wallonie et Liège, la ville de son cœur, de ce qu'il était : l'écrivain le plus considérable de la Belgique actuelle et l'un des quelques poètes de langue française qui a marqué le XX^e siècle. La renommée de Marcel Thiry aura été l'un des trop rares bonheurs de la Wallonie.

Pour ses amis, et ils sont nombreux, la séparation de ce jour est cruelle. Notre peine s'allégera en pensant à l'exemple qui nous est laissé. Celui d'un homme qui rassemblait des qualités qu'on ne trouve pas souvent réunies : la gentillesse et le courage, la générosité et le désintéressement, et, comme l'a si justement écrit Jean Tordeur, « une modestie qui était pour lui le vêtement pudique de l'énergie la plus ferme ».

Cher Marcel Thiry, nous ne te disons pas adieu. Nous ne te disons pas non plus que nous ne t'oublierons pas. Comment le pourrions-nous ? Tu resteras pour ceux qui t'ont connu le grand vivant que tu as toujours été, toi qui, de la vie que tu as aimée sous toutes ses formes, n'auras retenu que les printemps successifs. Ta voix n'est pas de celles qui s'éteignent avec la mort. Sans doute nous ne l'entendrons plus, fluette et discrète comme ta personne, cherchant parfois ses mots pour mieux trouver les accents de l'amitié. C'est une autre voix que nous écouterons désormais. Elle sortira de tes livres, prendra le contour de tes plus beaux poèmes, redira quelques-uns de tes vers depuis longtemps amis de notre mémoire ; elle se confondra avec la voix de notre âme en lui parlant « sa douce langue natale ». Et, plus tard, après nous, d'autres qui ne t'auront pas connu, réentendront cette voix, la tienne, modifiée par le temps qu'elle aura vaincu une fois encore — et c'est en eux que tu continueras à vivre et à revivre sans cesse.

**Allocution de Maurice PIRON
à la séance mensuelle du 10 septembre 1977**

Mes chers confrères,

Nous avons perdu le meilleur d'entre nous. Marcel Thiry s'est éteint lundi dernier, 5 septembre, à l'aube, dans la clinique de Fraiture-en-Condroz où il était entré après quelques semaines de traitement à l'hôpital de Bavière, à Liège.

Votre directeur, le jour des funérailles, a essayé de traduire les sentiments que nous éprouvons tous devant cette disparition. Si riche et si abondante que soit l'œuvre de Marcel Thiry, nous ne pouvions la croire achevée — et d'ailleurs deux volumes prêts depuis plusieurs mois attendent encore leur publication. Il avait beau avoir atteint un âge avancé : son élégance naturelle le maintenait dans un état de jeunesse que soulignait son inlassable activité. Certes, au terme d'une vie aussi bien remplie que la sienne, il avait donné pleine mesure de son talent, de son génie poétique. Je ne sais si nous avons à attendre d'autres chefs-d'œuvre de sa plume ; ceux qu'il nous laisse suffisent amplement à sa gloire et à notre joie. Et vous comprendrez que je ne puisse ni ne veuille les évoquer devant vous en ce moment ; ce serait outrecuidance de ma part, dans une assemblée comme celle-ci où sont nombreux les grands connaisseurs, pour ne pas dire les spécialistes de l'œuvre de Marcel Thiry.

Ce qui nous manquera le plus, c'est son dévouement, c'est son amitié. Je songe d'abord à notre Compagnie pour laquelle il s'est tant dépensé. Il en a été le Secrétaire perpétuel pendant quelque douze années ; il faisait ainsi bénéficier l'Académie du prestige de son nom et de son œuvre. Ayant eu le privilège d'être une première fois directeur sous son règne (si vous me passez ce terme), je puis témoigner de ce qu'était pour lui la gestion de l'Académie : un travail assumé quotidiennement dans l'identification totale

aux intérêts de notre Compagnie ; il pensait à tout, il veillait à tout. Des difficultés surgissaient-elles ? Grâce à son bon sens et aussi, il faut le dire, aux ressources de son imagination, il trouvait le moyen de les surmonter ou de les contourner, avec cette douce fermeté, cette patiente obstination qui étaient un des secrets de sa force. Lorsqu'il fut sorti de charge, son concours nous resta acquis, mais sans qu'il l'imposât jamais, et toujours dans la note de discrétion qui lui était coutumière ; l'attachement profond que n'a cessé de lui montrer son successeur en est, je crois la meilleure preuve.

Pour la plupart d'entre nous, Marcel Thiry était un ami personnel. De cette amitié, dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle était extrêmement attentive, chacun sait, au profond de lui-même, ce qu'elle lui a apporté. Le langage du cœur se résout mal en paroles. Je n'en parlerai donc pas.

Marcel Thiry a été terrassé six jours après l'anniversaire de ses 80 ans que nous avons célébré dans son pays de Liège. Cette petite fête aura été pour lui la dernière de ses grandes joies, tout en offrant à ceux qui ont pu y assister la dernière image vivante qu'ils conserveront de cet homme admirable. Le souvenir que vous garderez de lui, je vous l'envie, mes chers confrères. Car, pour avoir été le témoin de l'accident fatal du 19 mars et le visiteur tristement privilégié de la petite chambre de Bavière, puis de Fraiture, je ne pourrai plus oublier l'étreinte de ses mains froides et amaigries, ni le long regard insistant, chargé du poids d'une indicible solitude et qui restait le seul langage encore permis à celui qui fut un des médiateurs de la parole humaine...

**Allocution de M. Carlo BRONNE
à la séance mensuelle du 10 septembre 1977**

Tu t'en iras respectant les usages a-t-il dit dans *Épilogues sages*. Les usages ont été respectés. Les paroles officielles ont été dites. Ce qu'on m'a demandé — et j'ai hésité à accepter — est ce qui ne pouvait se dire en public parce que trop personnel ou trop familier, mais que vous, qui avez été ses amis, entendrez peut-être avec indulgence.

La poésie de Marcel Thiry est scintillante, fluide, caressante. Les trouvailles du langage et les subtilités de la pensée dissimulent ce que l'œuvre a de pathétique. La vie n'avait pas été clémente à son égard. Le destin a disposé ses pierres et ses ornières sur les chemins de chacun d'entre nous ; le sien fut semé de drames. Je crois qu'il faut le savoir pour donner à l'homme, à l'écrivain qu'il fut, sa juste envergure.

La disparition de son père dans des circonstances difficiles l'obligea à se consacrer à un métier — le commerce de bois et de charbon — auquel il n'était pas destiné. L'état de santé de son frère gravement blessé au front russe et qu'il aimait beaucoup, le contraignit à assumer le rôle de l'aîné alors qu'il était le cadet. Ses deux mariages s'achevèrent douloureusement, l'une puis l'autre de ses compagnes ayant succombé à la même maladie inexorable. Il vit mourir dans un accident stupide l'un de ses jeunes enfants. Je passe sur d'autres épreuves qui s'accumulèrent sur sa route et dans lesquelles il fit face à ses responsabilités avec un courage tranquille.

Faut-il ajouter que la destinée lui fut cruelle jusqu'au bout. Dans une pièce de l'*Encore* le poète évoque la mort :

*Chacun voudrait la douce et beaucoup la subite
Et tous la sans douleur aux pardons endormants
Que voulez-vous ? Hasards décident, hauts règnant
Mort ou fille, c'est toujours le sort qui marie.*

On dirait que le malheur s'est vengé de n'avoir pu le plier à son image.

Car, on chercherait en vain dans ses vers une amertume, un désespoir qu'un génie plus romantique eût distillés. Rares sont les allusions — et il faut les déceler — qui se rapportent à ses chagrins. Il gardait foi dans la vie; sa vision du monde était lumineuse et si la mélancolie s'y avoue, par exemple dans *Statue de la fatigue*, elle est d'une tendre pudeur. Dans les poèmes plus récents où l'on aperçoit en filigrane sa fille Lise ou son fils Jean-Pierre, il n'est question que de la joie qu'ils lui donnent.

Cette attitude ne relevait pas du stoïcisme, il était trop humain pour cela. C'était sa disposition de cœur et d'esprit de découvrir dans les choses les plus humbles, les plus pénibles ou les plus matérielles, une parcelle de poésie grâce à une vision cosmique étayée, tout ensemble, sur la notion de temps et celle d'espace. Il suffit de citer *Toi qui pâlis au nom de Vancouver*, *Échec au temps*, les *Nouvelles du Grand Possible*, la maîtrise avec laquelle il maniait et analysait l'imparfait, son goût pour les courses automobiles où se conjuguent la vitesse et le kilométrage, les poèmes où la distance est abolie par la rapidité de la transmission :

Vous avez demandé Paris, je vous le donne.

* * *

Ma première rencontre avec Marcel Thiry se situe en 1921, dans un café de Liège où avaient été projetés les premiers films des frères Lumière. Il avait été le rédacteur en chef d'un hebdomadaire étudiant dont je prenais la direction. J'avais cru convenable de prendre conseil de mon aîné. Il avait, grâce à une faveur gouvernementale accordée aux combattants, conquis en quelques mois la peau d'âne de docteur en droit, ce qui servait mieux, évidemment, le sens de la justice que la connaissance du droit. Il venait d'endosser la robe d'avocat qu'il devait porter six ans. C'était moins son titre qui m'impressionnait que le fait d'avoir déjà publié des poèmes : *Le Cœur et les sens*, le récit de sa campagne en Russie dans les autos-canon et un roman au titre prémoniteur *Le Goût du malheur*.

Je me trouvai en présence d'un jeune homme élégant, courtois, rien précieux (du moins je le crus) qui ne me parla ni de l'Université ni du palais de justice mais de la révélation qu'il venait d'avoir d'un poète que j'ignorais complètement : Guillaume Apollinaire.

* * *

Quelques années plus tard, quelques esthètes fondèrent à Liège un groupe dénommé *Vigie 30* ainsi nommé non parce qu'un de ses fondateurs était employé de banque de Termonde qui ne rêvait que mer et marins, José Gers (futur commissaire de bord du *Mercator*) mais parce que *Vigie 30* prétendait exercer sa vigilance sur tous les arts ensemble. La poésie était représentée par Thiry, Ruet, Élise Champagne ; la critique par Moremans et Kunel ; la peinture, par Scaufflaire et Daxhelet.

Plusieurs poètes avaient reçu le Prix Verhaeren franco-belge créé par la veuve de Catulle Mendès à la mémoire de son fils Primice tué au Chemin des Dames. Thiry eut l'idée d'offrir chez lui un dîner en l'honneur de la fondatrice. Il habitait alors sur un des quais de la Meuse. Sa première femme Margot, très artiste, mettait un raffinement délicat et parfois surprenant dans l'ordonnance de la table. Nous eûmes ce soir-là un poulet violet dont nous ne sûmes jamais, Marcel ni moi, si sa couleur était due à la recette de Paul Biboux où à l'attente que lui avait infligée M^{me} Catulle Mendès qui arriva avec une heure de retard, enveloppée de voiles orange qui la faisaient ressembler à un poisson chinois.

* * *

Ce genre d'imprévu provoquait la gaieté dans les yeux de Marcel et le rire silencieux qu'il garda jusqu'en sa vieillesse. En 1935 eut lieu à son initiative et à celle de Christian Fettweis une manifestation dont le pompierisme était pimenté par le canular. Fettweis avait découvert l'origine des réminiscences wallonnes dans l'œuvre d'Apollinaire : le séjour fait en 1899 chez un charcutier restaurateur de Stavelot et son départ à la cloche de bois. La plainte en grivèlerie avait été extraite du Parquet. Un monument fut inauguré sur la hauteur, portant un calligramme du

poète. Marcel et moi obtînmes du commerçant qui n'avait pas pardonné l'autorisation d'apposer sur sa façade une plaque commémorative du délit.

Je nous vois encore, dans le cortège, avec Jacqueline Apollinaire, André Rouveyre et André Billy, gravissant la côte sous un soleil complice. Le procureur du Roi marchait en tête derrière la fanfare.

* * *

Quand le ménage quitta la maison du Quai de l'Industrie, il alla habiter un peu plus loin au bord de la Meuse, un appartement au niveau du pont du chemin de fer. Marcel prétendait qu'il n'employait plus que des phrases courtes parce qu'une phrase trop longue eût été interrompue par le fracas d'un train.

Souvent nous partions de là en voiture pour des randonnées en Ardenne. Il conduisait vite, une main gantée, l'autre pas, mais il voyait tout, non pas en marchand de bois, mais en poète et je reconnaissais par après tel paysage ou telle impression dans quelque admirable poème comme *La Suite Lorraine*, *Prose des forêts mortes* ou *Anabase platane*, car en quelques contrées qu'il allât, à Roermonde, à New York ou à Carignan, il rapportait des noms propres chantants, des consonances neuves et des rapprochements ingénieux dont il jouait avec brio.

Nous assistions volontiers aux réunions de la Société des Écrivains Ardennais, parce qu'elles avaient surtout lieu en France et qu'il aimait la France d'un amour sans réserve. Ce « sans réserve » était l'unique sujet de discordance entre nous. Il n'en fut guère récompensé. Les Français, hormis André Billy, Maurice Genevoix et Pierre Seghers, n'ont pas accordé à Marcel Thiry la place qui lui revenait. Son nom était à peine connu dans les grands jurys internationaux et c'est récemment que lui ont été décernés le prix Valery Larbaud et le prix Alfred de Vigny. Coïncidence lamentable : Valery Larbaud, ce grand voyageur avait été l'un de ces allongés immobiles que Thiry allait être dans les derniers mois de son existence.

Mon souvenir le plus cher et le plus intime date des années 50. J'avais subi deux opérations graves dont la seconde avait mis mes jours en danger. Dans la chambre de clinique liégeoise contiguë à

la mienne, Margot, la première femme de Marcel, se mourait d'un cancer. Je traversais à cette époque une période de grande solitude. Chaque soir, il venait s'asseoir à mon chevet, se partageant entre les deux malades. Il ne parlait pas de nos misères mais de sujets indifférents qui me distrayaient une heure de mon mal, m'apportant un journal, un livre, la lettre d'un confrère. Je ne l'ai jamais oublié.

C'est là que j'ai mesuré la délicatesse, la fidélité, la gentillesse d'une amitié comme la sienne. Tout au cours de notre existence, nous ne nous sommes jamais fait de confidences. Nous connaissions l'un de l'autre les problèmes qu'il affrontait, nous les connaissions par d'autres. Il savait que je savais : je savais que si sa discrétion l'empêchait de parler, un message ou une intervention de sa part se manifesterait au moment opportun. Nous pouvions compter l'un sur l'autre sans avoir besoin de nous le dire. Cela est irremplaçable. Jamais silence ne fut plus chargé de richesses secrètes.

Cette forme de son amitié, quelques-uns d'entre vous l'ont éprouvée ; je n'en ai pas le monopole. Je l'ai éprouvée à travers cinquante années et des centaines de lettres.

* * *

Notre ami s'en est allé un jour de septembre comme il l'avait prédit. Quand la dernière automne

*Revient encor, par l'aster et la sorbe,
Remémorer le sort et la descente,*

Ages

Le jardin que je quittais pour me rendre à Vaux il y a cinq jours était plein de ces asters, étoiles de deuil, qui ont maintes fois fleuri ses poèmes.

Tout le long de la route condruzienne qu'il prenait pour venir à Villance, les machines qu'il avait magnifiées commençaient partout une moisson tardive et je me disais que la moisson que le poète avait amassée commençait seulement d'atteindre à la péré-nité promise aux grandes oeuvres.

SÉANCE PUBLIQUE DU 18 JUIN 1977

Réception de Madame Jeanine Moulin

Discours de M. Jean TORDEUR

Madame,

En acceptant l'honneur de vous accueillir au nom de notre Compagnie, je ne doutais pas de prendre un plaisir. J'ignorais que vous alliez me donner une joie. À mesure, en effet, que je relisais votre œuvre, je m'apercevais — non sans délice, je le confesse — que j'avais à vous découvrir.

Je vous connaissais comme vous vous donnez à connaître: la main tendue et l'âme réservée, le sourire aux yeux et la pudeur aux lèvres, poète en trompe-l'œil dont on ne dit, dont on ne lit trop souvent que les poèmes vifs, allègres, rieurs. Or, à vous voir traquer de si bon naturel le secret de Nerval ou d'Apollinaire, de Christine de Pisan ou de Marceline Desbordes-Valmore, à vous entendre démontrer que leur vérité était complexe, le goût me vint de débusquer la vôtre: vous étonnez-vous que je me sois demandé si vous étiez simple?

Vous êtes, Madame, ici et dans d'autres lieux où vous ont menée vos enquêtes littéraires, ce qu'il convient d'appeler une femme connue. Chercheuse infatigable, intuitive autant que méticuleuse, organisatrice des Midis de la poésie, chroniqueur aux Annales de Paris, perfectionniste au point de pratiquer le doublet pour vos sujets préférés — deux Nerval, deux Apollinaire, deux Crommelynck, deux Anthologies de la poésie féminine! — vous êtes, aux yeux de chacun, définie, accomplie, répandue en œuvres et en actions, en un mot, comme vous aimez l'écrire non sans familiarité: « bien dans votre peau ».

Votre nom est celui d'une tribu qui ne comprend que trois membres — sans oublier vos petits-enfants, pour qui vous écrivez des contes — mais dont chacun est puissamment établi dans son territoire : votre mari dans l'appétit intellectuel sans limites d'une sociologie « à visage humain » à quoi rien n'est étranger, ni même la gastronomie (il vous suggéra, quand il vous rencontra, de suivre des cours de cuisine, ce que vous fîtes pour la joie de vos hôtes futurs) ni même la religion, ce qui, pour un agnostique, est bien le comble de la bonne foi ; votre fils dans une activité musicale très contemporaine puisqu'il dirige un orchestre, au nom de futur simple latin et qu'il créa en son temps une émission radiophonique à quoi un gorille célèbre autant que cinématographique prêta son nom.

Je ne prétends pas que ces traits de première venue soient inexacts. Je les tiens cependant pour insuffisants à vous définir. Je voudrais dire — je dirai — que ce beau naturel s'accompagne de timidités, mais que vous aimez les vaincre ; que ce plaisant équilibre n'ignore ni le doute, ni la passion, ni la nostalgie ; que, toute préoccupée de la condition féminine, vous osez ne vous considérer féministe que par exercice et non par programme ; que vous déployez votre lucidité à ordonner vos émois et votre enthousiasme à vous en trouver de nouveaux ; en un mot, que votre volonté modère vos frémissements sans parvenir, heureusement, à les brider.

Vous m'avez dit que votre enfance fut merveilleuse et que vos parents, libres-penseurs polonais d'origine juive, furent vos meilleurs amis. Ils le devaient assurément à la qualité de leur amour, si intense qu'elle leur fit fuir Varsovie et un avenir tout tracé pour se retrouver tous deux, sans argent, à Bruxelles, en 1907 : voilà pour la passion. Votre père, qui se voit refuser l'usage de son diplôme d'ingénieur, refait courageusement cinq années de polytechnique à l'Université libre de Bruxelles où votre mère devient une des premières étudiantes en sciences sociales : voilà pour l'énergie.

Ensuite... Ensuite la passion et l'énergie n'en finissent plus de se conjuguer sous vos jeunes yeux. Vivre de leçons particulières dans un pays où l'on débarque et, cinq ans plus tard déjà, se trouver lancés dans la vie bruxelloise, n'avoir perdu le

goût ni de la musique (votre père est excellent musicien) ni celui de la littérature (votre mère fera jouer une pièce au Parc) tout en établissant son statut social grâce à la représentation d'une firme de chauffage, c'est un de ces miracles de l'existence que seule la conjonction de l'amour et du courage peut produire.

Vos parents s'établissent bientôt rue des Échevins, face à cette maison que vous occupez toujours et qu'ils feront construire en 1925 : vous êtes Ixelloise à part entière, de la naissance au lycée et au mariage. Seul un court séjour à Rixensart, pendant la première guerre mondiale, vous en éloignera. Votre père y vit de traductions. Éclatante d'une santé que vous célébrerez dans vos poèmes, vous vous y faites les poings sur les petits payans du lieu. Et, lorsqu'on vous engage à gagner vous-même le prix d'une poupée que l'on vous a refusée (c'est la guerre!), vous rassemblez, sans en rien dire à personne, des morceaux de métal glanés sur le talus du chemin de fer et vous les vendez à un marchand ambulancier. Vous avez cinq ans. Voilà pour l'esprit d'entreprise.

La guerre prend fin. Votre père fonde sa propre maison. Les commandes officielles affluent, les amis aussi, séduits par la chaude hospitalité polonaise de vos parents. Il y a là Max Deauville, le peintre Henry de Groux, André Baillon et sa compagne, Germaine Lievens. Et Toussaint Van Boelaere qui sera votre témoin de mariage. Quand l'auteur de vos jours ne vous joue pas du Chopin ou ne vous dit pas les Contes de Perrault ou les Mille et Une nuits — vous en garderez toujours la passion — vous courez avec lui les galeries d'art. Vous découvrez Permeke et Tytgat, Logelain et Laermans, votre préféré. Vous détestez à juste titre les récitals patriotards de ces temps d'après-guerre mais, en revanche, vous ne renoncerez jamais à la séduction des fanfares, dont ils sont prodigues.

Malgré les bonheurs de cette enfance privilégiée, j'ai hâte de vous voir vivre les années décisives que vous allez passer à l'université. Deux rencontres vont les marquer, ou, plutôt, trois. Celle d'un jeune et brillant professeur, votre aîné, que vous épouserez. Encore au lycée, vous avez appris son nom par une campagne qui se déroulait aux cris de « Libérez Moulin ! » : il était prisonnier du régime de Mussolini pour avoir transporté des

papiers clandestins. Celle de Nerval, dont ce jeune professeur, le premier, vous dira des vers. Celle enfin d'un maître exceptionnel de stage, la chère Émilie Noulet, qui vous encouragera dans votre projet d'exégèse nervalienne et dont vous allez devenir le disciple préféré.

C'est à la fin de vos années de philologie — où vous êtes entrée avec Fernand Verhesen, avec Henri Cornélus — qu'un samedi après-midi vous vous dirigez vers le Lycée d'Ixelles dans un état de crainte et de tremblement. Vous allez présenter devant ce juge combien lucide une toute première analyse des *Chimères*. Émilie Noulet n'est pas seulement le grand enseignant par excellence, aussi exigeant que généreux de son savoir. Impérieusement belle, jouant richement d'un long chignon, habillée au meilleur goût chez Sarlet, recevant à Bruxelles « le dieu Valéry », elle vous a donné, autant que l'amour passionné de la recherche, celui de la vie à vivre dans la force et à dominer dans l'éclat. Votre exposé s'achève. Une courte phrase élogieuse tombe de cette bouche d'augure. La plus haute cote vous est attribuée... Dans une paisible classe de lycée, vous venez, Madame, de naître à vous-même : le sort en est jeté, vous serez écrivain.

Pour l'instant, Nerval est votre dieu. Toute la glose de Brémond sur la poésie pure, c'est-à-dire inexplicable, ne vous retient pas d'aller, sans complexes, scruter les secrets du Prince d'Aquitaine ou de la fleur de Sainte Gudule. Vous vous attelez à un patient, à un ingénieux travail de juxtaposition de l'œuvre en prose et de ces douze sonnets ésotériques. Et l'on voit, ô surprise, *Le Voyage en Orient* ou *Les Filles du feu* livrer des clefs certaines ou plausibles d'*El Desdichado* ou d'*Artémis*. Le plus célèbre des critiques français d'alors, Émile Henriot, vous fait l'honneur d'un fastueux rez-de-chaussée qui s'ouvre par cette phrase, véritable sésame pour une débutante de 25 ans : « Une jeune inconnue vient de nous prendre par la main pour nous conduire au plus obscur de la caverne où la poésie tisse ses songes... ». Pour qu'il ait pu juger de l'intérêt de votre commentaire, il aura fallu tout d'abord que votre étude paraisse aux Éditions de la Maison du Poète qui lui ont accordé le Prix de l'Essai pour 1937.

Dès ce premier texte, vous avez trouvé votre ton. Il est simple, direct, efficace. « Nous ne voulons pas ici », écrivez-vous, « mettre l'érudition à l'honneur... Que ce travail soit moins un commentaire qu'une évocation de l'état psychique du poète ». Certes, ce n'est pas là le langage de la critique d'aujourd'hui : mais combien vous nous faites approcher le tourment, le charme, l'errance mentale de Gérard Labrunie, et combien vous touchez juste lorsque vous écrivez : « On sort de Nerval comme on sort de Chopin, amoureux de sa propre tristesse ».

Tout ce que vous avez jeté de découvertes dans l'essai de 1937, vous l'approfondissez et l'enrichissez dans le *Nerval* que vous publiez en 1949 chez Droz, à Genève, dans une collection célèbre d'exégèse. La critique française et belge vous fait à nouveau grand accueil et votre éditeur prend le pli de répondre à la demande des chercheurs et des universités en vous réimprimant depuis tous les deux ans.

Vous réaliserez le même cheminement et la même progression avec votre *Manuel poétique d'Apollinaire*, publié aux Éditions de la Maison du Poète en 1939 et votre *Guillaume Apollinaire ou la querelle de l'ordre et de l'aventure* qui paraîtra à nouveau chez Droz en 1952.

Ce qui me frappe dès le premier des deux textes, c'est que vous sachiez prendre de la hauteur et des risques, à 27 ans, alors que le commentaire apollinarien verse encore dans ces « romanesqueries » que dénonce Max Jacob dans une lettre qu'il vous adresse. Votre analyse des courants novateurs d'avant 1914, le portrait contradictoire mais chaleureux que vous dessinez du poète constituent des mises au point fondamentales qui seront confirmées par la suite. L'essentiel enfin — dont Apollinaire ne sort pas indemne — et que vous développerez dans l'essai de 1952 : la contradiction en lui entre le sens de la tradition et la volonté de changement. Robert Kemp écrit — avec éloge au reste — que vous disséquez « Zone » avec le flegme d'un Lanson. Alain Bosquet vous loue de faire voir si bien « l'homme Apollinaire » dans un livre qu'il estime cruel et que je juge, plutôt, courageux. Car vous ne craignez pas de dire que, selon vous, le meilleur Apollinaire est dans *La Chanson du Mal-Aimé* et que, dans la révision des valeurs qu'il voulait proposer, il s'est — mal-

gré quelques éclairs — révélé impuissant, je vous cite, « à nous livrer les univers irremplaçables, les contrées inexplorées » que, cependant il présentait.

Après Nerval, après Apollinaire, pourquoi Crommelynck ? En fait, même si vos deux livres sur lui sont tout récents, vous y pensez depuis l'université. C'est Albert Crommelynck qui vous met sur la voie de ce qui va devenir un véritable roman policier de la recherche littéraire. Il vous confie que son frère a collaboré à un journal ostendais vers les années 1907-1908. Vous courez à Ostende, vous finissez par y découvrir des chroniques du *Carillon* consacrées aux sujets les plus divers et signées... G.M. ! Ces initiales sont celles du célèbre hôtelier Georges Marquet. Vous présumez qu'il pourrait ne pas être l'auteur de ces articles, que Crommelynck pourrait l'être, lui. Vos présomptions se transforment en certitude et vous présentez ces textes inattendus et éclairants dans un fort volume publié par l'Académie.

Mise en appétit par votre découverte, vous vous engagez dans un deuxième volume : *Fernand Crommelynck ou le théâtre du paroxysme*. Vous étudiez l'ensemble de l'œuvre, pièce par pièce, personnage par personnage. Vous découvrez une pièce inédite, vous en remettez une autre au jour, passée inaperçue. Votre ouvrage prend des allures de somme, la première de l'espèce. Vous le concluez par deux grands chapitres sur le rôle de l'intelligence et sur la poésie dans le théâtre et la sensibilité de Crommelynck, qui fourmillent d'aperçus que l'on peut discuter mais qui n'en posent pas moins des questions fondamentales. Vous avancez, par exemple, que le leitmotiv de la pureté dans ce théâtre n'est pas étranger à une thématique du bien et du mal qui, tout incroyant que soit le dramaturge, fait écho à la morale chrétienne. Il me paraît difficile d'aborder désormais l'œuvre et la vie de Crommelynck sans se référer à vous. On pouvait en dire autant pour ses deux prédécesseurs dans les démarches de votre curiosité. J'aimerais savoir à qui vous destinez votre prochaine étude... en deux volumes, naturellement.

Nous voici parvenus maintenant, Madame, devant ce que j'appellerais « l'escadron féminin » de votre œuvre critique si j'écrivais en termes de sport, « le volet » ou « l'enveloppe féministe » si je m'exprimais en vocabulaire de programme politique

(du moins en Belgique), « le projet sur le 2^e sexe » si j'usais du jargon philosophique. Je me contenterai de dire que les cinq livres que voici, tous publiés chez Seghers, constituent un apport entièrement original et personnel à l'histoire de la femme par la littérature. J'ajouterai qu'ils nous éclairent sur vous-même par le choix de leur sujet et par la manière dont vous en traitez.

Un seul mot convient pour qualifier votre livre sur Marceline Desbordes : c'est le mot « révélation ». Non seulement parce que vous avez tout lu d'elle et autour d'elle mais parce que vous avez été, vous, bouleversée par la vie bouleversante de la petite théâtréuse accédant aux premiers rôles d'opéra, qui s'est jetée sans aucune préparation dans l'écriture et sans aucune réserve dans la passion. Qui a été admirée par Chateaubriand et par Hugo, par Balzac, Baudelaire et Sainte-Beuve, son ami le plus sûr, que Rimbaud conseilla à Verlaine de lire, dont un critique de l'époque écrit qu'elle est « un poète réduit à gagner sa poésie à la fatigue de son cœur », que Robert Sabatier, après vous, célèbre dans sa récente *Histoire de la Poésie française*, qui a aimé en secret toute sa vie le mystérieux Olivier en l'évoquant moins que secrètement dans ses vers. Et vous réhabilitez en même temps « ce pauvre Valmore », son acteur raté de mari, qu'elle a néanmoins aimé d'une reconnaissante passion sensuelle dont témoignent ses lettres et ce cri fervent au lendemain de leur mariage : « Quoi, la vie est donc le bonheur ! »

Comme on vous sent requise par le témoignage de cette expérience intensément féminine ! Marceline Desbordes, actrice en tournée mais aussi épouse, amante cloîtrée dans le silence mais aussi mère et compagne aimante, luttant dans sa vieillesse contre la misère en écrivant des feuilletons, usant ce qui lui reste de passion à mijoter des petits plats, c'est elle aussi qui trouve des accents à la d'Aubigné pour protester contre les châtiments infligés aux prisonniers des émeutes de Lyon :

*je me laisse entraîner où l'on entend les chaînes,
je juge avec mes pleurs, j'absous avec mes peines.*

Christine de Pisan est la deuxième de vos réhabilitations féminines. Votre premier souci est à nouveau d'aller au-delà du peu que l'on connaît d'elle. Vous avez, Madame, autant que la

passion de comprendre et de faire revivre des mondes mal connus, celle de la justice. Quel portrait vous tracez d'elle en une quarantaine de pages avant de nous livrer tous ses poèmes, adaptés par vous en français d'aujourd'hui (mais avec beaucoup de respect et de prudence): première femme à vivre de sa plume, première femme chef d'entreprise, première à parler de Dante en France, première surtout à revendiquer pour la femme — et cela sous Charles V! — le droit de s'instruire, le droit d'administrer ses biens, première enfin à proclamer sa liberté à l'égard de l'homme tout en ne voulant pas se priver de lui.

Ces deux livres préparent, en l'éclairant, le propos de vos grandes anthologies que vous allez intituler: « La poésie féminine et la condition sociale de la femme ». Ce ne sont donc pas de simples recueils de vers choisis au gré de votre plaisir. À travers une riche introduction — qui est un véritable traité du sujet —, à travers des notices bio-bibliographiques bourrées d'informations et de commentaires, c'est un tableau de l'être féminin du 12^e au 20^e siècle, de sa difficulté d'être au sein de la société, de sa revendication à l'autonomie, de ses constantes également. Non seulement nous révélez-vous 100 noms que tout amateur de poésie gagnerait à connaître. Non seulement nous faites-vous pénétrer les nuances infinies du cœur féminin: l'exaltation, amoureuse ou religieuse, la fidélité, la solitude, le dépassement de soi, la louange, le désir toujours neuf de donner, qu'Hélène Deutsch traite déplorablement de « tendance masochiste », le sentiment maternel où Simone de Beauvoir se refuse à reconnaître « un accomplissement privilégié de la femme ». Vous allez plus loin. Vous observez que les femmes poètes sont beaucoup moins occupées que les hommes de la fuite du temps. Vous relevez qu'elles chantent très souvent l'enfant, l'époux, le foyer, le compagnon mort alors que ces thèmes sont rarissimes dans la poésie masculine. Vous notez qu'elles font rarement intervenir la nature et le paysage dans leurs vers avant la période romantique et que, sauf exceptions — étincelantes il est vrai — elles cèdent peu à l'érotisme poétique (comment ne pas citer au moins parmi ces amoureuses la flamboyante Marie Nizet qui fut, à la fin du siècle dernier, la fille d'un conservateur de notre Bibliothèque royale?).

Votre vertu essentielle ici — outre l'étendue d'une recherche qui vous a fait lire des milliers de pages — c'est que, toute vouée à éclairer la femme dans sa complexité et dans sa lutte, vous ne la conditionnez pas, comme il eut été facile et payant de le faire aujourd'hui, au profit d'un féminisme outrancier et agressif. Condamnant sans détour les injustices du passé, appréciant les libertés conquises, vous demeurez sceptique à l'égard des excès où l'on voudrait les porter aujourd'hui. Cette indépendance quand à ce qui est de mode et cette objectivité justifient l'éloge que formule Georges Sion lorsqu'il écrit : « Pas un homme n'aurait réuni dans un livre autant de clairvoyance et d'amitié. Et peu de femmes probablement ».

Tout originale que soit votre œuvre critique, c'est dans votre domaine le plus personnel, celui de votre poésie, que vous vous donnez le mieux à découvrir. J'y trouve une diversité d'accents et de sentiments qui n'est pas loin d'évoquer la diversité même de cette poésie féminine que vous vous êtes si bien attachée à mettre en lumière. Et je ne le dis pas d'abord en manière d'éloge. Car il est vrai que vous n'êtes pas de celles dont on définit la poésie d'un mot-clef qui en consacre l'unité. Mais, en même temps, je ne puis me défendre de vous louer de cette variété : elle est l'écho irrépressible en vous de la vie multiple à quoi vous refusez obstinément de vous soustraire.

Vous publiez *Jeux et Tourments* à 35 ans, dix ans après vous êtes fait connaître par l'essai. Puis, à intervalles réguliers *Feux sans joie*, *Rue Chair et Pain*, *La Pierre à feux* et *Les Mains nues*.

Vous avez tendance à récuser votre premier recueil. Je ne vous suis pas dans ce sentiment. Non seulement il contient quelques très beaux vers mais encore il nous fait entendre d'emblée vos différentes voix. Par exemple, vous intitulez votre livre : *Jeux et Tourments*. Mais, les jeux épuisés, vous le sous-titrez : « Beau Tourment ». Cela n'a l'air de rien. Cela est décisif. Vous acceptez d'être tourmentée, voire de souffrir (ce qui ne correspond pas tellement à l'idée aimable que l'on se fait de vous) mais vous revendiquez aussitôt la qualité de ce tourment : refusant de le subir, vous en faites une force.

Dix autres indications peuvent ainsi être très utilement repérées. Par exemple, votre goût d'un certain archaïsme, fort bien

venu du reste, qui vous fait renouer avec les poétesses du Moyen âge. Par exemple ce constant contrepoint entre l'exaltation du bonheur

baisers, longs vols de nuit, ô mes belles vendanges

et la nostalgie, la mélancolie, le sentiment de l'à quoi bon :

il meurt tant de baisers, il naît tant de déserts.

Par exemple aussi, et ceci me paraît révélateur, ce sentiment de la durée, de l'attente du repos, que vous entretenez comme un baume aux orages inévitables de la condition humaine :

*combien de jours encor pour voiler ce visage
avant de s'en aller vers le havre promis
du doux vieillissement pour le corps et l'esprit.*

Quel cri surprenant, Madame, lorsqu'il est poussé dans la pleine saison de l'épanouissement ! Mais je me rassure : il y a trop de piaffement en vous pour vous restreindre à cette sagesse prévisionnelle... Cependant, de savoir qu'elle existe tout au fond de vous, nous oblige à reconnaître l'évidence : vous êtes établie, — très fermement d'ailleurs — dans la simultanéité de quelques constantes parfaitement contradictoires !

Il y a tout d'abord ce que je grouperais sous un titre que vous vous gardez bien d'écrire vous-même : « *déchirures, fêlures, blessures* ». Le sentiment de l'amour y tient une grande place, et même le combat amoureux : le bonheur ne vous interdit pas en effet de vous affronter à ses dépassements, et donc de mesurer toutes les distances qui séparent nos espoirs les plus fous de nos timidités, de nos inclinations à la toute-puissante mesure. Il y a en vous comme un regret voilé de ne pas voir la vie exaucer les plus inavouées promesses que nous lui prêtons :

*Et maintenant, il faut partir.
L'été finit. J'ai mes reliques,
les cadavres de mes désirs*

ou encore :

Nous mourons tous de soif au désert de l'étreinte.

Face à ces grands blessés secrets que nous portons en nous, voici les fifres et les tambours guerriers de ce que j'appellerai vos *défis*. C'est la part la plus évidente de votre poésie, celle dont on se souvient le plus volontiers, celle qui est prise pour la plus facile car il y a du sourire en elle. Mais c'est souvent un sourire très volontaire. Si vous avez des regrets, vous n'en pratiquez pas le culte, vous ne vous abandonnez pas à l'élégie. « *En moi est le seul miracle* », écrivez-vous. Dans ce combat, car c'en est un, dans cette résistance au dolorisme, vous usez d'une liberté de ton et de pensée assez rare dans la poésie féminine. Ainsi osez-vous écrire :

*j'invite ma santé à narguer le chaos
à célébrer l'éclat éphémère de l'heure.*

Dans un beau poème en vers libres, *Six heures du matin*, vous rêvez un instant de garder les yeux fermés pour refuser le jour qui vient. Mais vous ne vous y tenez pas longtemps. Vous êtes de celles que la diane trouve toujours disposées à entendre les promesses du jour :

*Adieu, paresse, mère de toutes les délices!
Ouvrons le rideau!
Éparpillons des mots sur le matin!
L'écho répond toujours.*

Cette aspiration déclarée à tout ce qui fait l'aliment succulent de l'existence va jusqu'à revendiquer ses traverses, à narguer ses mauvais coups. Telle cette strophe d'un poème où vous parlez à votre mère :

*Bouche collée à ta tombe,
je te crie, ma morte, ô gai!
Les maux que j'ai endurés
me vont à ravir, me comblent
et j'en redemanderai,
moi, la mère d'une autre ombre.*

Ainsi, vous êtes bien celle qui ne veut refuser ni les jeux ni les tourments et qui écrit — avec moins de surprise que d'intime satisfaction : « *Tout lui va à cette bête!* » ou encore : « *Je mets tout dans ma musette!* ». Et, dans cette musette, il y a la troisième de

vos constantes, que je nomme *les talismans*. Au premier chef, l'enfance, la superbe enfance dont vous ressuscitez le climat heureux dans des poèmes virevoltants aux éclats familiers de fanfares ou de vos chers contes de fées. Et, dès votre premier recueil, le talisman suprême qu'est le poème en soi, domaine de l'accomplissement autonome, où les mots, « *ces bannis qui cherchent un poème* » nous tirent en avant et deviennent notre espérance :

les mots n'ont pas dit leur dernier mot.

Ils l'ont si peu dit que vous vous plaisez de plus en plus souvent à donner ses droits au « poème-regard », c'est-à-dire au poème qui cerne des objets familiers dans une sorte de plaisir de la définition qui ne va pas sans évoquer Francis Ponge. Vous allez même jusqu'à espérer que votre poésie s'approfondira surtout dans cette direction... ce qui, si je vous entends bien, vous mettrait définitivement à distance de vous-même.

Certes, si tel est votre vœu, je ne puis que vous souhaiter qu'il s'accomplisse. Il m'étonnerait cependant que son exaucement vous comble. À tout dire, il me surprendrait, Madame, que vous puissiez devenir seulement contemplative. Vous avez besoin de savoir et de dire que la vie, — le mot est de vous dans un de vos poèmes — est « un tourment tempéré » et que vous l'accueillez, ce tourment — le mot est d'un critique — « avec un désespoir chaleureux »... Il n'est pas que votre poésie, au reste, qui soit essentiellement dialectique, c'est-à-dire établie sur un affrontement existentiel. Votre œuvre critique, elle aussi, ne cesse de chercher l'équilibre entre le mystère et son élucidation, entre la règle et son contraire, entre l'apologie et l'analyse. Votre vie elle-même est à l'image de ce partage qui vous est congénital. Lorsque vous écrivez, dans *Rue Chair et Pain* :

*repas, fêtes, répits, masques de l'existence
conquis sur les labeurs qui rongent les matins*

je vous vois passer, comme vous l'avez fait dix-huit ans durant, du bureau, où vous gériez dès l'aube l'affaire héritée de votre père, à cette sorte d'isba aménagée sous les combles de votre maison, face à ce jardin qui fut, voici des siècles, le cimetière des cister-

ciennes de la Cambre, où vous vous retrouvez poète et critique. Comment vous empêcheriez-vous d'être « en partie double », vous qui écrivez tour à tour : « *Qui rira vivra* » ou « *Je ne joue que le grand jeu* » et qui nous livrez cet aveu sans fards :

*Nos proies ne sont rien,
nos chemins sont tout.
Blessures, lieux saints,
nous vivons de vous.*

Je crains, Madame, d'avoir pris bien des raccourcis entre les chemins qui sont les vôtres. Il est vrai que vous en pratiquez tant, de l'essai à la poésie, de l'enquête à la critique de textes, de l'individuel au collectif, de la gravité à l'humour, de la stabilité de votre état à la vulnérabilité cachée de votre cœur que je serai peut-être pardonné de ne pas les avoir arpentés avec assez de persévérance dans le bref espace de cette demi-heure où j'avais charge de dire que vous n'êtes pas tout à fait ou pas seulement celle que l'on croit généralement que vous êtes. Ce qui vous vaut sans doute d'être ici, aujourd'hui.

Il est vrai que j'eusse pu être beaucoup plus bref. Je me serais contenté de citer deux vers d'un cantique spirituel où Jean Racine paraphrase Saint-Paul et définit, dans la perfection de la sobriété, l'éternelle lutte que nous avons à soutenir. Toutefois, pour l'honneur de votre sexe... et dût l'Apôtre des Gentils se retourner dans sa tombe (mais il est vrai qu'il l'aurait bien cherché, lui qui vous fut, à toutes, si peu tendre !), y aurais-je remplacé le mot « homme » par le mot « femme » et, en raison de votre courageux sourire, en aurais-je atténué le mot « cruelle ». Et ces deux vers fussent devenus :

*Hélas, quelle guerre cruelle
je trouve deux femmes en moi...*

... Car, en vérité, je vous le demande, Madame, pourquoi les seuls hommes — c'est la découverte dont je vous suis redevable et l'hommage que je vous rends — pourquoi les seuls hommes prétendraient-ils toujours à l'exclusivité d'être le lieu de ce duel que l'on appelle la vie ?

Discours de Madame Jeanine MOULIN

Mes chers confrères,

Entrer dans votre compagnie, c'est tout d'abord la joie de le faire sous l'égide de Jean Tordeur dont Gabriel Marcel me dit un jour qu'il le comptait parmi les tout premiers poètes de sa génération; de Jean Tordeur dont l'action et l'œuvre nous associent à la « défense et illustration » des villes, à la pérennité des Écritures, à la présence d'une Europe qu'il veut *mémoire du monde*.

Point de sommeil pour ce veilleur qui ne cesse de s'enraciner dans des origines où s'inscrit peut-être notre devenir.

Sens de la continuité dont je bénéficie aujourd'hui, Monsieur. Car il vous a conduit à évoquer mon passé à travers un vivant portrait dont l'ingéniosité me ravit. Vous y soulignez mes qualités avec tant d'élégance, que mes défauts en sont tout estompés.

Entrer dans votre compagnie, c'est aussi, pour moi, être accueillie à la table où l'on partage le pain de la réflexion et le vin de l'amitié. C'est encore accéder à la possibilité de mieux défendre, dans le domaine des lettres, une tradition dont on se sent le dépositaire et un avenir dont on se veut responsable. Acte vital que celui qui permet de maintenir un ordre et de participer à une naissance. Acte d'homme en tout cas, dans l'acception que lui donnait mon prédécesseur, Lucien Christophe : en prenant *appui sur ce qui dépasse... et non sur ce qui satisfait*.

Entrer dans votre compagnie, c'est enfin faire partie de la seule académie littéraire où la liberté atteint à sa pleine ampleur, puisque le deuxième sexe n'en est point exclu.

Au temps des Encyclopédistes, on s'était déjà posé la question de savoir s'il fallait élire des femmes à l'institution de Richelieu.

D'Alembert voulut même y faire nommer quatre dames.

Deux siècles se sont écoulés sans que pareil vœu ait été réalisé, alors que nous sommes ici quatre académiciennes. Sans compter les sœurs étrangères parmi lesquelles votre communauté s'honore d'avoir inscrit des noms tels qu'Anna de Noailles, Colette et Marguerite Yourcenar. Indépendance d'esprit qui reflète d'ailleurs celle d'un pays où il fait bon vivre, contrairement à ce que certains affectent de croire.

Venus en Belgique à l'âge des études universitaires, mes parents y furent adoptés avec une générosité sans ostentation dont mon prédécesseur observa les bienfaits lors des années qu'il passa au front. *Le Belge*, écrivait-il alors, *n'est pas un brasier dont la flamme crépite et s'use d'un seul coup, c'est un feu long qui distribue sagement sa chaleur.*

Succéder à l'auteur de cette image me contente singulièrement. Et pas seulement à l'idée qu'il fut, comme je le suis, essayiste et poète, mais parce qu'il représente le type même du fonctionnaire intègre et bourru, que je connais mieux que personne, puisque le sociologue Léo Moulin en est un, lui aussi.

De ses vertus militaires et administratives, Marcel Thiry, avec tout l'humour qui le caractérisait, fit ici même la synthèse en disant : *Vous devîntes fonctionnaire parce qu'il n'y avait plus besoin de soldats.*

Grand commis de l'État, Lucien Christophe défendait la cause des Arts et des Lettres avec désintéressement et passion.

Incurablement loyal et fidèle, m'a confié son épouse. De la droiture, certes. Mais, ce qui est plus rare encore, du caractère, ce caractère dont de Gaulle affirme qu'il est une *vertu des temps difficiles.*

La première fois que je le rencontrai, il y a plus de trente ans, ce fut dans son bureau.

Je le revois encore, pareil à ce portrait qu'en a tracé Charles Bertin : *le visage mince, l'âme aussi droite que le corps, avec, dans le regard, une sorte de pureté bleue qui, selon l'instant, pouvait se faire tendre ou glacée.*

Il me proposa de m'octroyer une bourse, afin que je puisse poursuivre mes investigations à la Bibliothèque Nationale de Paris. Dix-sept cent cinquante francs par mois, à l'époque, quel pactole ! Voilà qui me permettait de commencer le Desbordes-Valmore que j'avais en tête.

Après m'avoir signalé quelques difficultés auxquelles je risquais de me heurter, il approuva mon projet.

L'entretien terminé, je veux récupérer mon petit garçon que j'ai laissé dans la pièce voisine, mais ne le trouve pas.

Affolement ! Lucien Christophe se lance avec moi à la recherche du jeune disparu.

Cet enfant avait sa dignité. Ne voulant pas faire antichambre, il s'était boudeusement caché entre les chambranles d'une double porte.

Mes esprits retrouvés, je remarquai l'expression de mon interlocuteur.

Paraphrasant Jérôme K. Jérôme, je dirai que *je n'ai jamais vu un visage passer plus brusquement* de la distante courtoisie à la paternelle anxiété.

Tant de froide sévérité n'excluait pas qu'il eût un cœur.

Peu après cette entrevue, un livre sur Nerval me fut commandé. Un séjour dans les bibliothèques françaises devenait indispensable et je m'y rendis (grâce à la bourse qui m'avait été attribuée à d'autres fins, je dois le reconnaître).

Un an plus tard, j'apportai triomphalement mon édition critique des *Chimères* à Lucien Christophe qui la reçut sans enthousiasme.

Vous m'aviez promis un « Desbordes-Valmore », me dit-il sèchement. Et ce n'est que lorsque je le lui remis qu'il me rendit sa confiance.

À ces souvenirs, se greffent d'autres tout récents : ceux d'une visite que j'ai faite cet hiver à la veuve de l'écrivain.

Cheminant vers Boitsfort, je me remémore ce que je sais déjà de lui : sa naissance en dix-huit cent quatre-vingt-onze, à Verviers, dans une maison patricienne de cette ville quelque peu austère ; son père, commissionnaire en draperie ; ses deux frères destinés comme lui à une carrière commerciale.

Après ses études chez les Jésuites, le jeune Lucien avait été envoyé en Allemagne et en Angleterre pour y apprendre les langues, puis y faire des stages.

Il faut lire les pages ravissantes qu'il a consacrées à un *Week-end à Londres* pour comprendre à quel point il fut envoûté par la City, par ses *heures enfumées* au cours desquelles des gentlemen à melon noir se hâtent sous *un soleil à la Turner*.

Lucien Christophe, on l'a déjà compris, était mieux fait pour contempler les pelouses du parc sint James ou les cimaises de la National Gallery que pour se perdre dans les dédales des temples boursiers de Queen Victoria street.

Me voici devant la gare de Boitsfort, non loin de l'avenue où il habitait. Je m'y engage au long des jardinets pétrifiés par le froid et revis les premières années de l'écrivain.

Le monde des affaires délaissé, le jeune homme entra dans celui des lettres, comme on faisait alors, par la porte des revues belges: *La Flamberge* ou *Le Flambeau*. Les plus doués (ce fut son cas) franchissaient les seuils parisiens de *La Phalange* ou du *Mercure de France*.

Mais la guerre éclata. Tous les chemins ne menaient plus à Paris et à ses relais de poésie. Lucien et son frère aîné, Léon, s'engagèrent.

Trois ans dans la boue de l'inconfort et du désarroi! La capote souillée, les chaussures trempées, l'idéal figé, ainsi qu'en témoignent certains poèmes de *La Rose à la lance nouée*.

Devenu officier au 3^e chasseurs à pied, Christophe partagea la vie de ses soldats.

Avec son frère et Marcel Paquot, le poète Louis Boumal et Georges Antoine, il fonda une revue: *Les Cahiers du front*.

Le premier numéro parut en juin 1918. Il contenait des inédits de Van Lerberghe. Bientôt, le sommaire s'enrichit de textes de Tristan Derème et de Charles Vildrac.

On travaillait dans une villa désaffectée du littoral au nom prédestiné, « La Cigale ». Le matériel d'impression était fourni par l'hôpital de l'Océan à La Panne, avec l'accord plus ou moins tacite du docteur Depage.

Léon Christophe tomba dans la forêt d'Houthulst. Louis Boumal et Georges Antoine, les collaborateurs des *Cahiers*, furent également fauchés.

Les nommant, Marcel Thiry exhala ce soupir: *toute une académie de morts trop jeunes...*

Sous les branches vides de l'avenue où je m'enfonce, le froid s'intensifie et les ombres se font soudain pesantes.

Mais Lucien Christophe avait eu la chance de revenir indemne. Il devint journaliste: à *L'Indépendance Belge* et à *La Gazette*, puis

entra au service des Lettres. Comme tant d'écrivains de chez nous, il devait mener de front le beau labeur administratif et le travail littéraire. En ce temps, les subsides étaient rares et maigres. Mais ce n'était pas une raison pour les privilégiés qui en obtenaient de se dire atteints de « belgitude ».

Tant d'occupations, et si diverses, n'empêchèrent pas Lucien Christophe de mener à bien une œuvre de qualité : je songe aux études qu'il consacra à la pensée de Veillot et de Camus, à l'art de Giraud, de Séverin et de Verhaeren. Et surtout à ses maîtres livres : deux volumes sur Péguy, un essai, *Où la Chèvre est attachée*, et des recueils de vers dont une robuste anthologie reprend les principaux poèmes.

Me voici devant la grille d'une maison d'il y a cent ans.

De son bureau, l'écrivain pouvait poser son regard sur une végétation gardienne de sa quiétude : un houx pour la Noël, un rhododendron pour le printemps et, pour toutes les saisons, un araucaria dont le visage de sbire exotique semble vouloir chasser les intrus.

M^{me} Christophe me conduit à la bibliothèque où elle passa avec son mari tant de studieuses veillées à lire, à échanger des notes et des propos tour à tour érudits et rieurs. Si les murs pouvaient retransmettre les voix qu'ils ont captées, nous entendrions celle de son père, le dramaturge Gustave Van Zype et celle de sa fille, diplômée en théologie. Sans oublier les phrases musicales de mon hôtesse qui joue du piano et du violon. Une partition de Bach troue la semi-obscurité de l'après-midi d'une tache vert pâle.

S'émerveillant d'une entente conjugale sans faille, le poète a transmis ce souhait de durée ininterrompue :

*Puissions-nous, sous la terre où les corps se rassemblent,
Exemplaires gisants, anticiper ensemble
L'heure de résurgence et de ressourcement...*

Un clair bruit de paroles se répand soudain dans le corridor. Le hasard m'a réservé une surprise. J'ai atterri dans le climat de *La Maison des trois jeunes filles* de Schubert. Ou plutôt des trois petites filles de Lucien Christophe.

L'air de jouvencelles, bien qu'elles soient mariées, elles descendent du paradis de l'enfance, en l'occurrence du grenier où elles sont allées chercher pour leurs gosses les poupées d'antan, conservées dans leurs robes déteintes, mais pailletées de scintillantes réminiscences.

C'est l'heure du thé et du cake aux amandes, apportés par une servante à tablier blanc, surgie, elle aussi, des temps anciens.

La solidité carrée des boiseries et des toiles aux tons reposants me rappelle des vers du maître de céans qui auraient touché Odilon-Jean Périer :

*Maison, jardin, vieux meubles, cadres,
Tableaux qu'on tarde à revernir,
Serez-vous plus tard cette escadre
Qui portera nos souvenirs?...*

Peint par Marie Howet, le poète nous regarde. Habit de gala et fière allure, yeux pétillants d'attente pénétration. Derrière lui, s'étagent les livres de sa bibliothèque, témoins de la sollicitude qu'il leur a toujours vouée.

Portrait, confidences, souvenirs, les uns et les autres vibrants d'allègre ferveur révèlent une réussite exceptionnelle sur le plan intellectuel, artistique et affectif. Montherlant a bien raison de dire d'une vie de ce genre qu'elle *est certainement quelque chose d'extraordinaire. Plus extraordinaire que le génie.*

Il aurait aimé aussi chez Lucien Christophe et les siens l'incarnation des *mœurs honnêtes* où il voyait *cette qualité d'un être, grâce à laquelle le mal le dégoûte comme une vulgarité.*

Le soir tombe. Il faut rentrer.

Qu'est donc venu faire ce Verviétois en Brabant, sur les routes sarpides du raisin de serre, au long des jardins où l'enchantaient les ors rougis de la poire, du dahlia et du souci? N'a-t-il point regretté les bruyères et les airelles chères à l'Apollinaire des contrées stavelotaines dont il n'a cessé d'entretenir le culte?

Dans son esprit, il s'agissait de deux ports d'attache dont chacun pouvait être le point de départ d'une évasion dans la féerie des paysages ou dans une réflexion nourrie de savoir. C'est ce que reflète sa prose sur laquelle nous allons nous pencher.

N'est pas critique qui veut. Qu'on soit d'obédience lansonienne, poulétienne ou barthienne, il faut, pour l'être, posséder quelques vertus cardinales. Celle, entre autres, de savoir circonscrire son propos avec netteté, ainsi que le fit d'entrée de jeu l'auteur du *Jeune homme Péguy*.

Fagnard dans l'âme, il annonce d'abord son intention d'établir une fraternité de route avec l'écrivain beauceron. Ainsi accompagne-t-il pas à pas dans les pérégrinations que relatent *Les Cahiers de la Quinzaine*, celui en qui il voit, comme l'observe Marcel Lobet, *un croisé de la chrétienté, un pèlerin de l'absolu...* Simplement *le regarder vivre*, écrit-il, *le regarder croître, suivant la loi du temps*.

La deuxième vertu du critique littéraire, c'est de savoir se faire historien, c'est d'être animé d'un insatiable appétit d'informations sur l'époque où se situe le sujet.

Qui dit Péguy, dit Jaurès et Bergson, ses amis spirituels. Qui dit Péguy dit aussi Dreyfus et Zola. Lucien Christophe eut le courage de lire les quelque mille pages sténographiées du procès trop fameux. À seule fin de se rendre compte des manigances et des scélératesses qu'avait déclenchées « L'Affaire » et dont Péguy fut ulcéré.

Comme l'historien, le critique doit vérifier minutieusement les documents dont il se sert. Lucien Christophe l'a fait et en fut bien désappointé. Incomplète, l'édition des *Œuvres* dites *Complètes*, et aussi celle de La Pléiade. Ne figurent dans l'une ou dans l'autre ni le *Discours pour la liberté* ni la réflexion sur l'amitié qui fut imprimée à la suite du *Jean-Christophe* de Romain Rolland. Nulle trace non plus d'une importante méditation de l'auteur de *Jeanne d'Arc* sur la liberté démocratique. Elle avait été écrite pour une France qui favorisait alors le retentissement des *Cahiers de la Quinzaine* qu'avait par contre refusés un pays allié : la Russie qui, au temps des tsars comme aujourd'hui, se méfiait de toute manifestation d'indépendance intellectuelle.

Conservateur des textes, le critique est en outre leur serviteur. Il doit se soumettre avec humilité à leur étude stylistique et sémantique, à l'insertion de celle-ci dans une vue d'ensemble.

Cette règle qu'Émilie Noulet a si bien enseignée à ses disciples, Lucien Christophe l'applique ici scrupuleusement.

C'est ainsi qu'il reproduit tout un paragraphe de Péguy dont il examine les mots et les images, la ponctuation et la syntaxe : cette phrase de vingt lignes, l'écrivain la dénomme *une période de lamentation et de déploration*. Elle débute *par une proposition d'un déroulement ample qui s'interrompt par un point et virgule... premier d'une série de onze, séparant de courts membres de phrase qui sont chacun comme des murmures de confidences que l'âme se fait à elle-même...*

Par cette manière de construire, la plainte de Péguy devient celle de tous. Elle s'universalise en raison même de sa cadence accélérée.

Bel exemple que donne Lucien Christophe de l'auscultation d'un texte par la prise de ses battements rythmiques, par la vérification de son équilibre langagier au bout duquel se définissent les caractéristiques de l'écriture.

D'après lui, celle-ci apparaît *nourrie de substance oratoire et faite pour être lue à haute voix. À condition, précise-t-il, d'en avoir au préalable bien mesuré la longueur et repéré les points d'appui.*

À ce mode d'exégèse, l'essayiste en ajoute un autre qu'Émilie Noulet nous apprend également à pratiquer : l'explication de la prose de l'écrivain par ses vers et de ceux-ci par sa prose (un élément éclairant l'autre avec profit).

Confrontant les deux analyses de texte, celle du mécanisme verbal et celle de ses multiples interprétations (ou, si l'on veut utiliser le parler de « la nouvelle critique », le signifiant et le signifié), puis les juxtaposant, l'essayiste en retire une synthèse de Péguy. Elle a modifié du tout au tout l'idée que je me faisais de l'auteur du *Pèlerinage à Notre-Dame*. De son style autant que de sa pensée. Certes, j'appréciais en lui un altruisme chrétien doublé de foi dans la valeur de l'héroïsme, mais n'en déplorais pas moins son aveugle incompréhension à l'égard du monde moderne, de la science et de la métaphysique qui l'ont entièrement transfiguré.

Quand bien même ce dernier reproche resterait fondé (et je crois qu'il l'est), Lucien Christophe m'a montré un Péguy inconnu. Je ne peux plus le voir uniquement en militant besogneux hésitant parfois à définir ses propres croyances ou, comme Lavis, en *anarchiste qui a mis de l'eau bénite dans son pétrole*. C'est un être cohérent avec lui-même, sacrifiant son argent, sa vie personnelle

et même ses écrits pour forger un socialisme ennemi du démocratisme stagnant aussi bien que de la violence. Lucien Christophe fait bien de rappeler que pour lui : *La révolution sera morale ou elle ne sera pas.*

Avec Georges Poulet, je crois que *l'acte critique* consiste avant tout à découvrir *rétrospectivement* dans un ouvrage *les fréquences significatives et les obsessions révélatrices.*

Celle qu'on perçoit le plus souvent chez Christophe est un impérieux besoin de marcher au sens physique et intellectuel du terme. Il l'a manifesté non seulement en Beauce, aux côtés de Péguy, mais aussi en Brabant, dans un livre qui mériterait d'être réédité, *Où la Chèvre est attachée*, œuvre d'un érudit, d'un humaniste, d'une conscience.

Une promenade de deux cents pages nous attend.

Elle part de Boitsfort, se dirige vers Groenendael, sous des arbres à peine bourgeonnants, fleuris d'étincelles de givre, tandis que le rire des nuées éclatantes de blancheur anime le visage fraîchement bleuté du ciel. Tout s'émeut, commence de naître : la mousse spongieuse et la nacre des premières anémones sauvages qui sentent le printemps mouillé.

Que nous soyons à Cortenberg ou à Notre-Dame-de-Bonne-Odeur, Lucien Christophe ne manque jamais de nous indiquer l'heure sur le cadran d'une prose poétique sans défaut.

Parfois, en présence du concentré de beauté que recèle tel petit espace d'arbres, de pierres taillées et d'historiques traditions mêlées, un cri de joie admirative : *Brabant, que tu tiens bien ensemble!...*

Où la Chèvre est attachée, livre de raison qui met tout en valeur et en place, se veut aussi un livre initiatique.

Il y a, écrit son auteur, *autant de références à l'homme et au génie de l'univers dans une campagne du Brabant que dans la librairie de Montaigne.*

Leçon donnée en premier lieu aux donneurs de leçons qui devraient fuir le tableau noir et les chromolithos, pour entraîner leurs élèves en forêt. Ne serait-ce qu'afin de leur enseigner, par exemple, ce que fut le Groenendael de Ruysbroeck l'Admirable et son monastère où Charles Quint viendra souvent se détendre et méditer.

La souple tapisserie brabançonne de Lucien Christophe ne cesse de s'animer sous nos yeux : voici sainte Gudule et sa servante, porteuses de sages clartés. Ou encore les randonnées des seigneurs et de leur suite parée d'étoffes opulentes. Au dire de Guichardin, ceux-ci ne mettaient pas moins de trois semaines à visiter la forêt de Soignes, ses châteaux et ses cloîtres. Ô tourisme de la lenteur réfléchie dont nous avons hélas perdu le sens !

Arrêtons-nous dans une clairière auprès de l'écrivain ; car il ouvre pour nous ses « très riches heures » de la peinture en Brabant.

C'est Rubens, séjournant en son verdoyant domaine d'Elewijt. Gorgé d'honneurs, au soir de sa vie, il n'en éprouve pas moins un sentiment d'angoisse à la pensée que *le feu de la jeunesse le trahira un jour prochain.*

Tournons la page : voici Van Dyck, à Zaventem, léguant à son église une évocation de saint Martin. Puis Teniers, non loin de Perk, au château de Dry-Toren. Mais surtout Brueghel à Dilbeek. Durant sa trop brève existence, il arpente souvent les routes de Pede-Sainte-Anne ou de Zellik, avide de découvrir une couleur que Christophe évoque mieux que personne : *Magie liquide, écrit-il, où s'allient, complices du même enchantement, le génie des eaux, les forces de la terre, les prestiges du sang...*

Aussi vif que le sens de la peinture, celui du sacré. Les églises en ce livre s'animent et progressent au long des siècles à grandes enjambées de souvenirs pieusement historiques, qu'elles soient d'Asse, de Wemmel ou de tous autres lieux de sainteté vécue.

Chacune d'elles est, aux yeux de Christophe, *un appareil construit en vue de discipliner l'ardeur religieuse et de la tirer vers Dieu.*

Propos qui sous-entend une ferveur de robuste aloi. Aussi dépourvue d'apprêt que de sentimentalité.

Le bon critique, affirme Anatole France, est celui qui raconte les aventures de son âme au milieu des chefs-d'œuvre.

Nulle définition ne s'applique mieux que celle-là à l'auteur d'*Où la Chèvre est attachée.*

À travers tant de traditions et de cheminements intérieurs, Lucien Christophe a conquis une revigorante certitude : celle de la mouvante réalité du Brabant, de son unité. Unité qui offre

une réponse à ceux qui nient la réalité belge : celle qui donna à la vie engagée de mon prédécesseur sa plus intense signification.

C'est en Brabant, *terre d'épaisses tours et de flèches légères*, que s'organise souvent la lyrique du paysagiste en poésie.

Mais parfois aussi, elle s'épanouit au sein de l'Ardenne et de ses *eaux sauvages*, de la Fagne et de ses *troupeaux de genêts*. Lieux géographiques du cœur qui voisinent par la magie du verbe.

Thèmes de l'enracinement et de l'amour auxquels s'ajoutent ceux de la mort et de la foi, tous s'imbriquent dans une certaine conception de la route et du service dont nous avons déjà observé le permanent souci chez le prosateur.

Que ce soit dans le *Pilier d'Airain* ou dans *L'Ode à Péguy*, Lucien Christophe ordonne ses vers selon les principes d'une classique rigueur qui n'exclut toutefois pas de curieuses recherches.

Dans un texte passionnant et presque ignoré, *Naissance nocturne d'un poème*, l'écrivain s'appuie sur son expérience personnelle pour sonder le phénomène de l'inspiration.

Une nuit, arraché à son sommeil, il va noter les vers qu'il a écrits en songe. Ainsi jaillissent, d'une seule coulée, sept strophes de dialogue avec le moi imaginaire que leur auteur mettra pourtant de longs jours à parfaire :

*Le prêt que je t'ai fait, il est temps de le rendre,
Voyageur sans papiers aux chemins des déserts.
Ne t'avais-je pas dit que tu n'étais que cendre
Vainement accordée à l'écume des mers?...*

Cette fierté dans le défi mêlée à l'humilité devant le mystère, l'une à l'autre amalgamée dans le métal d'une langue sans faiblesses, offrent l'un des aspects les plus captivants d'une poésie dont Christophe regrettait parfois avec quelque amertume qu'elle n'eût pas obtenu de plus large écho.

Un choix reste sans doute à opérer parmi les recueils d'un écrivain plus confiant dans ce que Georges Sion appelle *l'avenir du passé* que dans la contestation régénératrice à la manière de Michaux ou de Ponge, ces corsaires des horizons inexplorés.

Quoi qu'il en soit, Lucien Christophe n'aurait pas dû s'étonner du sort qui était réservé à ses vers.

Les Belges admirent leurs peintres, mais ignorent leurs poètes dont la quantité est cependant plus grande et la qualité plus élevée que dans maints pays. On dresserait en un instant une liste d'une vingtaine de noms de premier ordre (Henri Vandeputte, Auguste Marin ou Ernest Delève) qui reposent dans les ombres d'un intolérable oubli. Phénomène qui ne s'explique pas seulement par le peu d'intérêt que nous portons parfois à nos élites, mais par une totale méconnaissance du fait poétique.

Pour comprendre celui-ci, point n'est besoin d'être poète ni d'avoir lu tous ceux qui le sont. Ni même d'être rodé au déchiffrement des strophes les plus ardues.

La diversité de la poésie fait que chacun y trouve aliment à sa faim, ainsi que mon prédécesseur l'assurait :

*La poésie a cent visages
Et j'aime tous ses messagers...*

Et la concentration, propre aux messages poétiques, fait qu'ils définissent en peu de mots.

Répétez-vous l'un de ceux qui gisent en votre mémoire comme un feu discret, mais rayonnant (*Je t'aimais inconstant, qu'aurais-je fait fidèle?* Ou encore : *Adieu vives clartés de nos étés trop courts*) ; vous constaterez qu'il facilite votre perception sensible de l'amour ou du temps mieux que des pages entières de prose.

Devons-nous pour autant tout attendre des chants d'autrui ? Une méditative approche des apparences nous aide aussi à déboucher sur des profondeurs insoupçonnées.

C'est alors qu'on voit parfois se détacher de la courbe d'un visage, du penchant de l'arbre ou d'une trace de pas, quelque chose qui, jusqu'ici, ne s'y révélait guère et qui, soudain, se manifeste avec l'éclat de l'évidence, comme une dimension seconde, mais essentielle de l'objet.

Suzanne Lilar s'est livrée à pareille expérience, d'abord en contemplant *les formes les plus convenues, aux antipodes de l'insolite*, puis en parcourant *le labyrinthe des analogies*. Mais toujours, souligne-t-elle, dans le propos d'acquérir *une vérité*

par la poésie. Cette poésie dont chacun peut disposer à sa manière, Lucien Christophe la voit aussi différente de celle qui est écrite qu'une fleur des bois diffère d'une fleur de culture. Il croit qu'elle se reconnaît au contentement intérieur qu'elle donne.

Car la poésie n'est pas seulement un art ou une certaine vision de l'univers. C'est aussi et peut-être surtout un « état ». Un état dans lequel nous devons nous plonger, dont nous devons faire un miroir où refléter les êtres et les éléments à leur plus parfait degré d'accomplissement. Quand elle se mêle intimement aux habitudes de la vie quotidienne, quelque chose est gagné dans ce monde où les comforts de la civilisation étouffent trop souvent le besoin gratuit de dépassement et de méditation rêvée.

Dans ses mémoires, Carlo Bronne observe non sans humour qu'il y a deux façons de rédiger un discours de réception à l'Académie : en pensant à son prédécesseur ou en pensant à celui qui succède à celui-ci. Je crains fort d'être rangée dans cette deuxième catégorie, pour m'être trop longtemps laissé entraîner à exposer mes propres idées en matière de critique littéraire et de poésie. Encore que, sur ce point, je rejoigne l'auteur d'*Où la Chèvre est attachée* qui, au milieu d'un savant essai, éprouvait le besoin de rompre avec la prose pour cristalliser son émotion en vers ou, comme il l'écrit, pour *intéresser la poésie aux opérations de l'intelligence*. De cette poésie dont il disait d'une façon si pénétrante : elle est le sentiment mortel des choses immortelles.

Il me faut m'arrêter. Car à vouloir citer les pages de Lucien Christophe qui mériteraient d'être lues ou relues, on allongerait outre mesure ce qui, en définitive, n'est que l'esquisse d'un portrait d'écrivain. Que vous dire, dès lors, qui puisse cerner exactement sa silhouette ? Sinon que, au cours de ces semaines où j'ai vécu dans la familiarité de son œuvre, j'ai découvert un être d'exception dont la culture réfléchie, le talent lucide et la rectitude morale atteignent à un même degré d'intensité. Si bien qu'en lui, l'honnête homme, au sens où l'entendait le XVII^e siècle, se double — et s'enrichit — d'un homme de qualité.

C'est ce que fut, dans la pleine acception de ces termes, Lucien Christophe, mon prédécesseur, en cette érudite et amicale assemblée.

SÉANCE PUBLIQUE DU 18 JUIN 1977

Réception de M. André Goosse

Discours de M. Maurice PIRON

Monsieur,

Nous vous attendions depuis quelque temps déjà. Non point qu'il y eût urgence à vous réserver un siège dans notre Compagnie. Vous n'êtes pas de ces éligibles dont on peut craindre que si on les manque aujourd'hui, demain il sera trop tard. J'ai vérifié les dates : vous êtes bien notre benjamin. La tradition se maintient donc qui veut que la section de philologie détienne le privilège de l'âge — de l'âge décroissant bien entendu —, même si le détenteur actuel de ce privilège vient d'aborder la cinquantaine, la tête chenue et le poil grisonnant.

À l'autre bout de la chaîne académique, j'aurais quelque raison de croire que la philologie conserve longtemps et bien, quand je me reporte en pensée à votre prédécesseur. Le brusque départ de Gustave Vanwelkenhuyzen, s'il nous a fort peiné, nous a tous surpris. C'est qu'il avait gardé, à près de 80 ans, une allure de grand jeune homme qui s'accordait si bien à la vivacité de son regard et de son esprit.

Vous lui succédez, Monsieur, mais vous ne le remplacerez pas. Il était historien des lettres, vous êtes historien de la langue. Dans l'attribution des sièges, l'Académie use volontiers de la loi des contrastes. On n'entre point dans les chaussures de son devancier et, cette fois, il nous fallait peinture de grammairien.

Vous-même, d'ailleurs, si l'on regarde votre biographie, n'êtes pas sans offrir quelque singularité. Je me suis longtemps demandé comment, étant né à Liège, vous aviez fait pour être si peu

Liégeois. Votre enfance se passe à Houffalize, dans les Ardennes, où vous a conduit la carrière de votre père, fonctionnaire de l'État. Mais c'est à Stavelot que vous accomplirez, au collège Saint-Remacle, vos études secondaires. Puis, au lendemain de la seconde guerre mondiale, on vous retrouve à Louvain, inscrit à la section de philologie romane.

Vous étiez en classe de poésie lorsque vous découvrez la série des *Corrigeons-nous* du Père Deharveng. Est-ce le sous-titre de « Récréations philologiques et grammaticales » qui vous avait attiré ? Drôle de récréations, penseront certains. Toujours est-il que voilà fixée une curiosité de linguiste dont la précocité est étonnante à un âge où l'on rêve surtout de Lamartine. Dans la bibliothèque de votre père, qui est un amateur de littérature dialectale, vous avez une autre révélation : celle du wallon. Et voici se profiler une orientation de dialectologue, autre aspect de votre activité future. Mais il y a mieux. Avec quelques condisciples de collège, vous fondez un petit aréopage que vous baptisez pompeusement « La jeune académie » et, comme l'autre, la vieille, votre académie se mêle de décerner des prix ; c'est ainsi qu'un jour, notre confrère regretté, Fernand Desonay, se trouve parmi vos lauréats. Comment croire encore que les voies du Seigneur sont impénétrables quand on sait par quels chemins clairement dessinés la Providence vous a conduit jusqu'à nous ?

À l'Université de Louvain, des maîtres distingués feront de vous un médiéviste qui promet. Vous suivez la voie traditionnelle de nos études belges de philologie romane. Dans la foulée de Maurice Wilmotte, qui les a créées, on sait que le moyen âge conduit à tout. Mais il faut en sortir. Vous en êtes sorti. Nous vous avons élu.

Sans m'attarder à cette partie de votre *cursus honorum* qui voit vos premières publications, je ne puis cependant passer sous silence l'ouvrage qui consacre votre maîtrise de savant, votre chef-d'œuvre au sens artisanal du mot.

Il est, dans notre histoire littéraire médiévale, un sujet privilégié : c'est Jean d'Outremeuse. D'une génération à l'autre, on se repasse ce polygraphe du XIV^e siècle, auteur d'une chronique universelle qui remonte au Déluge et d'une histoire fabuleuse de Liège qui commence à la guerre de Troie. Abandonné

aujourd'hui par nos historiens auxquels il a joué plus d'un mauvais tour, Jean d'Outremeuse a trouvé refuge auprès des romanistes, et l'école de Louvain, dont vous êtes un des fleurons, lui doit quelques-unes de ses performances philologiques. La vôtre, cher confrère et cher collègue, s'inscrit dans la publication commentée d'une partie du *Myreur* (la chronique que je citais il y a un instant), soit la partie du livre 2 que les volumineux in-quartos de l'édition Borgnet avaient ignoré. Je parlais d'une performance : c'en est une, en effet, d'entourer de tant de soin et de tant de science ce récit ennuyeux de la période carolingienne où la matière épique se mêle sans cesse à la matière historique. Si dérisoire que soit le contenu de ce long fragment, c'est le document que vous considérez en lui et c'est votre érudition qui lui donne du prix. Cela nous vaut une analyse linguistique qui est un modèle du genre, même si le genre a connu de nombreux modèles.

Votre fidélité à Jean d'Outremeuse, qui n'est pas sans courage ni mérite, a eu d'heureux prolongements. Ainsi, vous éclairez les rapports entre le chroniqueur liégeois et son contemporain, le mystérieux Jean de Mandeville, en montrant ce que doit au célèbre Voyage d'Outre-mer l'itinéraire d'Ogier le Danois en Orient. Ogier le Danois, le héros favori de Jean d'Outremeuse qui en fait le champion de Dieu : on comprend mieux sa présence et son rôle chez notre Liégeois quand on sait qu'il lui a consacré un poème épique qui ne nous est point parvenu, mais dont vous avez reconstitué la trame à travers la prose du *Myreur*, au cours d'une étude à l'argumentation serrée, à la dialectique sans faille.

Mais la chaire de linguistique française que vous occupez à Louvain va vous ouvrir d'autres horizons. Votre curiosité pour le dialecte vous avait mis en contact avec les variations du parler vivant. Votre connaissance de l'ancien français vous avait donné le sens historique de la langue. Et le grammairien percevait sous le philologue quand, à l'observation des faits de parole, vous joigniez le témoignage des écrits littéraires et des auteurs contemporains. Il n'était donc pas nécessaire que vous épousiez la fille de Maurice Grevisse pour vous mettre sur la bonne voie, celle qui conduit à traiter du bon usage... Si Madame Goosse

contribue à enrichir votre fichier de références précieuses, elle qui scrute Nerval, Barrès, Apollinaire et *tutti quanti*, vous ne devez qu'à vous-même une vocation qui plonge ses racines dans vos années d'apprentissage.

Toujours est-il qu'à la fin de 1966, vous succédez à votre beau-père dans sa tribune de *La Libre Belgique*. Comme lui, vous donnerez régulièrement, c'est-à-dire « en principe un lundi sur deux » une chronique de langage. Ce n'est pas une simple boîte aux lettres où l'on répond aux scrupuleux qui s'inquiètent de savoir s'il faut dire *faire la file* ou *faire la queue* et aux ignorants qui confondent *décade* et *décennie*. Non, ce sont d'ordinaire des articles de fond que vous offrez à vos lecteurs où, à propos d'un cas de lexicologie, de syntaxe — et il s'agit souvent de cas controversés — vous dégagez de façon simple et claire un point de doctrine ou une règle d'usage que vous prenez soin d'éclairer par des exemples qui témoignent d'une information très sûre et de l'étendue de vos lectures. Vous voilà donc enrôlé dans la grande croisade qu'est la défense de la langue française. Vous vous imposez d'emblée, au point qu'en 1967 vous êtes choisi pour participer à la fondation du « Conseil international de la langue française » que préside notre confrère Joseph Hanse, un de vos anciens maîtres. Et là aussi, on ne tarde pas à découvrir sous votre modestie une compétence qui sera mise à profit dans les commissions de terminologie où l'on s'efforce d'aménager les ressources créatives du français pour qu'il réponde aux besoins d'un monde que la technique soumet à des transformations incessantes. Sur cette lancée, on ne sera pas surpris que votre dernier ouvrage — il date de 1975 — ait pour objet *La Néologie française aujourd'hui* : le théoricien et le praticien s'y emploient à montrer comment la noble dame qu'est la langue française peut encore procréer, même s'il lui faut de temps à autre passer par les éprouvettes de la fécondation artificielle. Mais ces tâches nouvelles ne vous détournent pas des travaux anciens : étymologie, onomastique, français régional continuent à inspirer vos recherches et à nourrir vos publications. Et j'admire que l'expert international œuvrant à Paris à l'échelle de la francophonie soit également à Liège le président de la « Société de langue et de littérature wallonnes ». Double appartenance, si l'on peut dire,

où des valeurs complémentaires s'équilibrent en un véritable humanisme du langage.

Vos chroniques — j'y reviens —, vous les réunissez en volume sous le chapiteau qui les abrite chaque quinzaine: *Façons de parler*. Si vous écrivez *façon* au pluriel, c'est pour souligner une vérité qui est à la base même de votre action de grammairien. Car il n'y a pas qu'une façon de s'exprimer oralement ou par écrit. Il faut compter avec les niveaux de langue, c'est-à-dire avec les situations concrètes où se trouvent placés le locuteur et son destinataire: qui parle à qui, quand et comment? Je vous cite: « L'essentiel est de s'adapter aux circonstances et d'être compris de ceux à qui on s'adresse ». J'entends d'ici l'objection: n'est-ce point là ouvrir la porte au laxisme et tolérer les abus? Sans doute, le danger est réel. Mais comme aucune règle grammaticale, aucune prescription descendue d'un Sinaï académique quelconque n'a jamais réussi à imposer aux usagers ce que leur usage ne ratifie pas, alors il vaut mieux s'en remettre à cette réalité profonde, difficile à saisir (je le veux bien) et qui est le sens de la langue. Sens ou sentiment qui n'est pas nécessairement inné, mais qui est parfaitement éduicable, encore que l'enseignement de la langue maternelle s'en soucie bien peu. Et puisqu'il s'agit d'éduquer, n'est-ce pas le cas où jamais de parler d'éducation permanente? Dans cette constante réflexion critique sur nos façons de dire et d'écrire, elle trouverait un champ d'application quasiment infini. Au fond, n'est-ce pas ce que vous essayez de faire lorsque vous vous proposez — je vous cite encore — d'« éclairer la conscience du lecteur en lui décrivant les faits tels qu'ils sont ». J'enchaîne avec une autre citation: « Définir l'usage d'aujourd'hui est la tâche du grammairien ».

Mais qu'est-ce que l'usage? Autrement dit, et je reproduis le titre d'un de vos articles, « y a-t-il un bon et un mauvais usage? ». Nous voici au pied du mur. Car s'il s'agit d'entériner tout ce qui se dit (et n'est-ce pas un peu cela l'usage?), on ne voit pas bien à partir de quoi distinguer ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Votre réponse est d'un esprit réaliste: « Le meilleur français possible, dites-vous, c'est un français vivant, celui qui permet le mieux la communication entre les hommes d'aujourd'hui ». Vous en revenez ainsi à la fonction essentielle de la langue et, si

on vous suit, bien des problèmes se trouvent du même coup résolus, à commencer par celui de l'indispensable unité de la langue française de par le monde, quels que soient les substrats qui la travaillent. Avec, bien entendu, les assouplissements nécessaires. Le monde des « parlants français » est varié et dispersé. Certains emprunts ont, suivant les lieux et les milieux, une raison d'être trop souvent méconnue des puristes ; il en va de même des régionalismes qui sont le bien légitime des communautés francophones et dont le maintien ne fait courir nul danger au français universel. Car, au surplus, l'unité n'est pas l'uniformité.

Il est un point cependant sur lequel le débat reste ouvert. Votre petit traité de néologie s'achève par cette phrase dont le tour paradoxal ne laisse pas d'être inquiétant : « L'usage a toujours raison, même quand il a tort ». Voilà qui est péremptoire. Je trouve déjà beau que vous admettiez que l'usage puisse avoir tort — ce qui arrive chaque fois qu'il contrarie le génie de la langue, comme on disait naguère. L'usage n'est bien souvent que le résultat d'un rapport de forces. Mais voilà : nous faudra-t-il toujours céder à la loi du plus fort ? Nous faudra-t-il, au nom d'un usage que le caprice de Paris nous aura imposé, sacrifier, par exemple, nos *aubettes* aux *abribus* (je vois déjà le grammairien pédant de l'an 2000 s'interroger : « Faut-il dire des *abribus* ou des *abribi* ? »...) ? Alors, il me vient une autre question. Puisque, suivant la formule consacrée, le grammairien est le greffier de l'usage, est-ce que le greffier ne pourrait descendre de temps en temps à la barre des témoins ? Vous devinez ce que je veux dire : est-ce que les plus qualifiés, les plus doctes vont toujours se laisser faire par les fauteurs de barbarismes, les technocrates de l'hexagonal, les jargonautes et autres tenants des idéologies cucufiantes ? Nous avons aussi une plume, et qui peut tuer le ridicule et ridiculiser le snobisme, et qui peut aussi influencer l'usage qui sera le bon usage de demain, si notre solidarité est assez forte pour le vouloir.

Il y a, paraît-il, une crise du français. C'est un lieu commun d'en parler et d'en écrire. Il y a, et c'est fort différent, une crise de la civilisation, en ce sens que les hommes d'aujourd'hui sont divisés sur le choix des valeurs. Et comme la langue maternelle en est une, il est fatal qu'elle prenne son coup dans la mêlée

de la contestation générale. C'est là, je crois, qu'il faut situer un phénomène qui n'est nullement propre au français. Il est beaucoup question, de nos jours, d'écologie et de protection de l'environnement, et ce n'est pas au seul milieu physique qu'il convient de réserver l'emploi de ces termes. Si la langue est polluée, n'est-ce point parce que la société l'est elle-même? Nous avons beau nous défendre contre l'invasion du français. Ce qui nous menace, ce n'est pas tant l'anglais d'Oxford que le pétrodollar et la vulgarité américaine. Alors, alors, ô pauvre grammairien, à quelle tâche surhumaine te vois-tu réduit? Remplir le tonneau des Danaïdes de tes larmes inutiles ou rouler le rocher de Sisyphe toujours prêt à t'écraser?

... Je me suis un peu égaré, Monsieur, et je vous en demande pardon. Que votre sérénité ne s'alarme pas trop de ces entraves qui sont sûrement moins réelles que je ne l'ai dit. Mais à l'époque où nous sommes, il faut avoir la religion de sa langue et, vous le savez mieux que moi, une religion a besoin d'être éclairée. La vôtre l'est assurément, je pense l'avoir montré. Continuez à éclairer la nôtre. Dans la chapelle latérale qu'est notre petite communauté française de Belgique où vous concélébrez l'office du bon langage, puisse votre apostolat s'exercer longtemps encore, avec le zèle qui vous anime, avec la fermeté qui vous sera nécessaire. C'est la grâce que je vous souhaite...

Discours de M. André GOOSSE

L'honneur que vous me faites,

Chers Confrères,

en m'accueillant parmi vous, j'y suis fort sensible, mais je voudrais le partager, avec les parents, les maîtres et les amis sans qui je ne serais pas ce que je suis.

Les amis, j'en vois beaucoup ici même, à la fois parmi vous et parmi ceux qui sont venus nous écouter.

Parmi vous, je dois distinguer celui que nous achevons d'applaudir.

Monsieur,

Vous m'avez mis dans une alternative bien pénible. Ou bien je prends à la lettre tout ce que vous avez dit, et je risque de céder à la vanité, admirant en vous un critique vigoureux et parfois rigoureux, aigu et parfois acéré. Ou bien je vous fais injure en attribuant à votre amitié ce portrait si flatteur. Je renonce à dénouer cette situation délicate, et je me contente d'avouer publiquement le plaisir que j'ai eu à vous entendre.

Parmi les amis défunts, je n'omettrai pas d'évoquer la mémoire du couple qui me reçut comme un fils après la mort de mes parents, et celle de votre confrère Fernand Desonay, qui a eu tant d'attention et d'indulgence pour le jeune homme un peu raide que je crois avoir été.

Depuis la silhouette modeste de la sœur Aurélie jusqu'aux maîtres prestigieux de Louvain, en passant par mes instituteurs de Houffalize et mes professeurs de Stavelot, je me sens redevable de tant de dévouement, de bonté, de compétence. Je

citerai du moins deux maîtres de Louvain, qui m'ont accordé leur estime au point de souhaiter que je reprisse certains de leurs cours : Omer Jodogne et Joseph Hanse. Le premier, qui dissimulait un cœur sensible sous une apparence sévère, nous révéla l'austère phonétique et la capricieuse morphologie. Grâce au second, la syntaxe se concrétisait dans de vives et ondoyantes discussions.

C'est sous leurs yeux, peut-on dire, que je me suis fiancé. J'ai trouvé ainsi une collaboratrice au jugement sûr, une pourvoyeuse d'exemples, et une famille où la littérature et la grammaire sont constamment à l'ordre du jour.

Je crois aux marques décisives que l'on prend dès l'enfance, et j'ai eu, je l'avoue avec gêne, car ce n'est pas à la mode, une enfance heureuse. J'en rends grâce à mes parents. Mon père a eu sans doute une influence déterminante sur ma vocation. C'était un homme cultivé, à la bibliothèque bien fournie, où la littérature wallonne avait une belle place. Respectueux de nos goûts, il les faisait siens en quelque sorte. Comme je m'occupais fort de littérature belge, il avait établi pour moi en 1942 une liste des membres de l'Académie. Je l'ai tenue à jour et j'ai pu y inscrire récemment mon nom, en rougissant.

Grâce à mon père, j'ai fait la connaissance, bien avant l'Université, les deux maîtres que j'ai nommés tout à l'heure.

Il avait une activité débordante, débordant même sur ses tâches professionnelles. Il organisa notamment à Houffalize en 1936 un congrès de littérature et d'art dramatique wallons. J'y assistai, en petit garçon fort sage, et M. Jodogne (qui se trouvait parmi les orateurs) veut bien se le rappeler encore.

Contrairement à l'usage établi selon lequel les fils contrefont la signature de leurs pères, mon père usurpa la mienne ; il écrivit à l'Académie en mon nom pour demander certaines publications. Je reçus tout un lot, avec étonnement et gourmandise. C'est ainsi que je lus la thèse de Joseph Hanse sur Charles De Coster.

Dans l'envoi se trouvait aussi *L'influence du naturalisme français en Belgique de 1875 à 1900*, de Gustave Vanwelkenhuyzen. Je suis donc entré en contact dès mes seize ans avec l'œuvre de celui à qui je succède aujourd'hui. Je l'ai un peu perdue de vue par la suite, en trahissant mes premières amours, la litté-

rature et surtout la littérature belge, au profit de la philologie médiévale et de la grammaire.

Je n'ai guère eu l'occasion d'approcher vraiment Gustave Vanwelkenhuyzen. J'en parlerai donc à travers ce qu'il a écrit et ce que m'en ont dit ceux qui l'ont fréquenté. Est-il téméraire dès lors d'espérer que le portrait sera ressemblant ? Il est, en tout cas, inspiré par la sympathie, car, à mesure que je la connaissais mieux, la figure de mon prédécesseur m'est apparue de plus en plus comme digne d'une grande estime.

Gustave Vanwelkenhuyzen est né en 1900 à Schaerbeek, ce qui n'est pas pour me déplaire, à moi qui ai vu le *Pogge* de Schaerbeek dans une niche au pied de la colline où s'élevait mon école primaire. Il a vécu à Schaerbeek une enfance un peu frileuse et repliée, dont les livres seuls élargissaient l'horizon. Il y a fait ses études primaires et secondaires. Un de ses professeurs, qui devait l'accueillir ici même, Henri Liebrecht, l'a décrit en ces termes : « Un garçon studieux, posant volontiers des questions qui témoignaient d'une curiosité en quête de détails plus amples et plus précis, et faisant contraste, par le calme de sa nature, avec la turbulence de ses camarades. » L'homme restera ce qu'était l'adolescent.

À l'athénée, Vanwelkenhuyzen eut aussi comme professeur Gustave Charlier, qu'il retrouva à l'Université de Bruxelles, à la section de philologie romane où il s'inscrivit après avoir hésité entre « la romane » et « la classique ». Ses camarades avaient surnommé *Mercredi des Cendres* ce grand jeune homme fluët et timide. Parmi les moqueurs se distinguait la vive Claire Callewaert, qui allait devenir un peu plus tard M^{me} Vanwelkenhuyzen. Les deux caractères s'harmonisaient par complémentarité. Une collaboration s'établit pour la préparation des thèses de doctorat, qui concernaient toutes deux la littérature belge et la même période. Elle se poursuivra toute la vie : « *Nous avions* de grands projets », me dit M^{me} Vanwelkenhuyzen, faisant comme un écho à la dédicace d'*Insurgés de lettres* : « À ma femme, ces études nées de nos communes admirations. »

À la sortie de l'Université s'ouvre une carrière sans à-coups : Gustave Vanwelkenhuyzen est désigné aussitôt pour le lycée de

Gand ; cinq ans plus tard, il revient à l'athénée d'Ixelles, qu'il ne quittera, après une vingtaine d'années, que pour devenir inspecteur linguistique, succédant à votre autre confrère Georges Rency. Vanwelkenhuyzen ne cessa pas d'habiter l'agglomération bruxelloise, même quand il enseignait à Gand. Cela donne à cette vie l'unité de lieu : de Schaerbeek 1900 à Woluwé-Saint-Pierre 1976, en passant par Saint-Gilles. La qualité de Bruxellois n'est pas sans déterminer certains jugements dans l'œuvre même.

Pour celui qui n'a jamais cherché les honneurs, être élu à notre Académie dès l'âge de quarante-sept ans montre l'estime que les aînés portaient à ses qualités d'homme et d'érudit. Me permettez-vous, chers Confrères, de me faire votre interprète pour louer ce membre actif et consciencieux ? Un autre témoignage, dont la spontanéité fait le prix, est le recueil de *Mélanges* que des amis lui avaient préparé : *Regards sur les lettres françaises de Belgique*, le titre comme le contenu s'accordent bien avec ce qui a fait l'essentiel, pour Gustave Vanwelkenhuyzen, de sa vie intellectuelle. En effet, l'impression d'unité apparaît aussi à qui regarde l'œuvre de mon prédécesseur.

Il abandonna la création littéraire après quelques essais dont il était un peu gêné, et qui ressortissaient au théâtre : fantaisies poétiques où se marquait l'influence d'Albert Giraud, et même une comédie où paraissait un commissaire qui ressemblait comme un frère à celui de Courteline. Elle fut jouée au théâtre du Parc un 21 juillet.

Vanwelkenhuyzen s'est spécialisé tout naturellement dans les études littéraires, selon la ligne où excellait Gustave Charlier, dont il prit le relais quant à la chronologie. D'ailleurs, la linguistique avait alors peu de place dans les études de philologie romane à l'Université de Bruxelles.

La première contribution scientifique fut couronnée par l'Académie et publiée sous son égide en 1930. Elle s'intitule *L'influence du naturalisme français en Belgique de 1875 à 1900*. Elle fixe dans leurs grands traits la méthode et surtout le cadre que l'on retrouvera dans la plupart des écrits de Gustave Vanwelkenhuyzen. La bibliographie des *Mélanges* répertorie dix-neuf livres, cinq préfaces, cent trente-deux articles, soixante-six comptes rendus. Dans cette riche production, Vanwelken-

huyzen sort peu du dernier quart du XIX^e siècle, époque d'ailleurs passionnante par le réveil de nos lettres et par l'effervescence, le tapage, des doctrines nouvelles. Non qu'il se désintéressât des auteurs d'avant ou d'après. En témoignent notamment des anthologies de Jean Tousseul et, *in tempore non suspecto*, d'Horace Van Offel, ainsi que des ouvrages destinés aux écoles et des collaborations à de vastes entreprises, comme ce qu'on appelle familièrement le Charlier-Hanse. Mais, rendant hommage à Maurice Wilmotte, à qui il succédait ici même, Vanwelkenhuyzen a réussi à isoler, dans une œuvre multiple, la part qui répondait à ses propres intérêts. Il faut y voir, non des œillères, mais une modestie répugnant à quitter le terrain familial. À l'intérieur de cette période, la liste des auteurs particulièrement étudiés manifeste d'ailleurs de l'éclectisme : Lemonnier, Eekhoud, Verhaeren, Verlaine, Bloy, Huysmans surtout, plus récemment Maeterlinck et Van Lerberghe.

Le but et les méthodes sont ceux de l'histoire littéraire. Dans le premier volume, faire l'histoire d'un mouvement en montrant les influences subies et l'accueil de la critique. L'analyse des œuvres et le dépouillement des périodiques assurent les fondations. Il y avait aussi un peu de Taine à l'arrière-plan. Dans les études suivantes, Vanwelkenhuyzen s'occupera en outre de la genèse des œuvres, de la vie des revues, de la biographie des auteurs, des relations entre les auteurs ou entre les auteurs et leurs éditeurs. Il ajoutera à ses premières sources des inédits, correspondances et journaux intimes. Avec, à la fois, pénétration et discrétion, il trace des portraits suggestifs, où le physique n'est pas négligé. Il excelle particulièrement dans les études portant des titres à deux termes, comme *Huysmans et la Belgique* ou *Bloy et Huysmans*.

Il n'est pas surprenant qu'après avoir exploité les correspondances dans tant d'articles, il en soit venu à les publier intégralement. Il le fait avec des soins qui méritent tous les éloges, tant pour les commentaires que pour l'établissement des textes. Il respecte soigneusement les graphies et la ponctuation des auteurs. Le maître Charlier n'était pas loin de trouver le scrupule excessif. Le grammairien que je suis accueille avec joie ces documents rigoureusement authentiques.

Les travaux de Gustave Vanwelkenhuyzen éclairent toute une période de notre littérature, et aussi de la littérature française en général, grâce à la solidité de l'information, souvent de première main. Les résultats exprimés avec élégance cachent des dépouillements énormes, des copiages fastidieux dans la poussière des bibliothèques et des archives, avec l'aide attentive de M^{me} Vanwelkenhuyzen. C'est une leçon de conscience pour les chercheurs de notre temps, gâtés par la reproduction mécanique.

Lorsque Gustave Vanwelkenhuyzen entreprend l'*Histoire d'un livre*, celle d'*Un mâle* de Camille Lemonnier, il décrit avec une précision sans faille, d'une part comment le romancier conçoit et prépare son œuvre, comment il la fait publier, d'autre part ce que la critique en a pensé. Il se limite à l'histoire externe ; sur le texte lui-même, rien sinon une page rapide, et, à mon sens, discutable, à propos des corrections qu'apportèrent les éditions ultérieures.

En montrant la prédilection de Gustave Vanwelkenhuyzen, je n'entends pas critiquer la méthode, mais simplement constater jusqu'où elle va : l'histoire ainsi pratiquée n'épuise pas tous les aspects de la création littéraire. La modestie et la prudence inspiraient sûrement cette limitation : ne rien mettre en avant qui ne fût établi de manière sûre. Le choix n'est-il pas plus profond ? Les circonstances où apparaissent les œuvres semblent à Vanwelkenhuyzen plus intéressantes que le contenu, la signification, qui donnent peu de certitudes à un esprit positif qu'inquiétaient par exemple les efforts de Jeanine Moulin pour décrypter Nerval.

Il lui arrive de dépasser ce point de vue externe, d'exprimer des jugements, même sévères, notamment sur Rodenbach, à qui il reproche l'affectation du sentiment et la mièvrerie du style. Le plus souvent, il reste timide. Un de ses grands mérites est d'avoir remis au jour *Mademoiselle Vallentin*, de Paul Reider. Mais l'introduction tire ce roman original du côté du naturalisme et néglige la poésie, une poésie qui aurait pu inspirer Ingmar Bergman.

À propos de Van Lerberghe, toutefois, Vanwelkenhuyzen paraît s'enhardir. Est-ce une évolution, ou une rencontre privi-

légée? Sur *Solyane*, cette première ébauche d'Ève, Vanwelkenhuyzen exprime des jugements fermes et subtils tout ensemble. Surtout, il décrit d'une façon très fine et suggestive les sentiments du poète à l'égard des femmes: « C'est, en fait, toujours lui-même que Van Lerberghe poursuit à travers les femmes aimées, Séraphitus cherchant à joindre Séraphita. » Dès lors, l'écrivain n'avait guère besoin d'héroïnes charnelles. Il pouvait rêver sur les vierges de Botticelli ou de Rossetti, ou même sur une morte: Marie Bashkirtseff, constamment présente dans le journal du poète comme dans ses songes, et finalement dans l'œuvre. Ève, c'est Marie Bashkirtseff, mais c'est Van Lerberghe aussi, et d'autres êtres encore: « Entre Marie telle qu'elle s'est racontée et l'Ève de la *Chanson*, des images ont dû s'interposer et se multiplier, telles celles d'un kaléidoscope sentimental. » Dans une telle analyse, la biographie ne reste pas un élément extérieur, anecdotique: elle se fond dans l'œuvre.

Unité, ai-je dit, en pensant à *un*, mais à cette famille appartient aussi *uni*. Cette épithète convient au style de Gustave Vanwelkenhuyzen: encore contraint dans la thèse, il s'affermite et devient élégant dans les œuvres de la maturité, une élégance toute de retenue et de discrétion. Il n'a certes pas subi l'influence des auteurs rutilants que l'historien a étudiés.

L'épithète s'applique aussi au ton, toujours éloigné de la polémique, et qui cède rarement à l'ironie, ou même à la sévérité. Il faut qu'un bibliographe de Huysmans soit bien négligent pour attirer la réprimande. Même Henri Guillemin est jugé en termes si mesurés qu'ils deviennent ambigus.

Tout cela traduit la grande délicatesse qui caractérisait Gustave Vanwelkenhuyzen. Son œuvre en fournit cent exemples. Il apprécie l'amitié généreuse de Maeterlinck à l'égard de Van Lerberghe. Arbitrant la querelle Bloy-Huysmans, si l'on voit bien qu'il incline pour le second, il ne charge pas le mendiant terriblement ingrat. Cet agnostique analyse avec compréhension les poèmes mystiques de Verlaine, l'évolution religieuse de Huysmans. Il garde une parfaite sérénité, qu'il côtoie les stupres naturalistes, ou qu'il reproduise la mercuriale adressée à Verhaeren par le vicaire de son village au sujet des *Flamandes*.

N'ai-je pas donné de Gustave Vanwelkenhuyzen une image trop austère ?

C'était aussi un collègue à l'humour discret, secret, et même, dans l'intimité, un homme gai, un père qui inventait des histoires merveilleuses et des jeux passionnants.

L'érudit sage et peu sportif, imaginons-le parcourant à motocyclette le nord de la France en croupe derrière le peintre Guillaume Edeline. Dieu me pardonne ! cela m'a rappelé le curé de campagne de Bernanos : « Le paysage ne venait pas à nous, il s'ouvrait de toutes parts... »

N'est-il pas surprenant de voir ce professeur timide et rangé, que choquaient, dans la vie quotidienne, la brutalité des élèves ou le cynisme des collègues, orienter ses recherches avec prédilection vers des *Insurgés de lettres* : Verlaine, pilier de tavernes et coureur de filles (et caetera), Bloy, à qui ses écrits ont fait, je cite notre confrère, « une réputation de violence, d'aveuglement et d'orgueil qui (...) continue à lui aliéner des gens d'humeur paisible et de goût délicat », Eekhoud et ses voyous, et déjà les naturalistes, où le « goût délicat » ne trouve pas toujours son compte, par exemple chez Huysmans, qui fascinait Vanwelkenhuyzen.

Je laisse à d'autres la tâche d'expliquer cette attirance paradoxale. On songe à cette page clairvoyante où le critique montre ce que le braconnier Cachapès doit et ne doit pas à la personne de Camille Lemonnier, son créateur : « À côté de l'existence vécue, il y a, secrète, imprécise, virtuelle, celle qu'on eût aimée connaître, celle qu'on rêve — ou qu'on raconte — faute de pouvoir la vivre. En concevant son personnage, en le peignant et l'animant, Lemonnier s'est libéré de songes complaisamment nourris. » Le critique n'a-t-il pas ses songes lui aussi ? Mais, au contraire du romancier, il les anime par procuration : en regardant les créations d'autrui.

Gustave Vanwelkenhuyzen était une personnalité attachante. Je reprends cette vieille formule en lui donnant tout son sens, car j'ai constaté combien ceux qui l'avaient connu étaient restés attachés à Vanwelkenhuyzen, même par-delà la mort. Et c'est en quelque sorte pour la contredire que je citerai la phrase, très belle d'ailleurs, qui termine l'introduction des lettres de

Huysmans à Jules Destrée : « Ainsi en va-t-il de nos amitiés, plus fragiles que nous-mêmes : non seulement elles disparaissent inéluctablement avec nous, mais, parce que le temps nous change, plus d'une fois elles meurent avant nous. » Cette vue de moraliste désenchanté vaut sans doute pour bien des amitiés d'écrivains, si fragiles lorsqu'elles sont encombrées de littérature. Mais le temps n'avait pas changé Gustave Vanwelkenhuyzen ; de l'adolescence à la vieillesse, il garda intacte une chose rare et précieuse, à laquelle étaient sensibles les élèves autant que les amis : une certaine qualité d'âme.

Un « Max Havelaar » belge : « Félix Batel, ou la Hollande à Java » de Jules Babut (1869) (*)

par Roland Mortier

Au cours de l'automne de 1858, un ancien assistant-résident du district de Lebak (Indes Néerlandaises), Edouard Douwes Dekker, démissionnaire depuis deux ans¹ après de retentissants démêlés avec ses supérieurs, rédigeait à Bruxelles, dans un petit café de la rue de la Montagne où il logeait à crédit, une œuvre littéraire qui tenait à la fois du roman, des mémoires, du document ethnographique et de la poésie orientale. Il signa du pseudonym « Multatuli » (« J'ai beaucoup souffert ») l'admirable *Max Havelaar* dont la publication, en 1860, fit sensation et qui ne tarda pas à s'imposer comme une des œuvres maîtresses de la littérature néerlandaise moderne. L'ancien assistant-résident de Rangkas-Betoeang y exprimait à la fois son amour profond des hommes et des paysages des îles de la Sonde, son mépris pour la mentalité pharisaïque et mercantile de l'administration, son ironie féroce envers le Hollandais moyen (caricaturé dans l'inoubliable *Batavus Droogstoppel*) et sa pitié immense envers le paysannat javanais, honteusement exploité par les radjahs avec la complicité tacite de l'administration coloniale néerlandaise².

* Une partie de ce texte a fait la matière d'une communication à la séance du 14 mai 1977.

1. Le Conseil des Indes avait songé d'abord à le révoquer (11 mars 1856), mais le Gouverneur Général s'y était refusé, se bornant à le déplacer dans une autre résidence. Douwes Dekker réagit en offrant sa démission, qui fut acceptée par retour du courrier, le 4 avril.

2. Le titre complet du livre était d'ailleurs *Max Havelaar, ou le Marché du Café de la Compagnie Commerciale Néerlandaise*. La première traduction française ne parut qu'en 1876 (2 t. in-16, J. Van der Hoeven, Rotterdam et Paris) : elle était l'œuvre de A. J. Nieuwenhuis et de Henri Crisafulli. La médiocrité

Du même coup, il créait une des formes les plus réussies du roman colonial, celui qui associe à l'évocation la plus précise dans le détail et la plus poétique dans le ton, la dénonciation des méfaits du colonisateur blanc et des tares du système économique instauré par les Européens ¹.

Max Havelaar, on le sait, fit beaucoup de bruit en Hollande, mais sa diffusion internationale resta longtemps fort limitée et c'est surtout en Belgique, particulièrement dans la partie flamande, que *Multatuli* fut admiré ².

Bien qu'il y ait eu, dans la littérature hollandaise du XX^e siècle, un important « secteur javanais », *Max Havelaar* n'eut pas d'émules, sans doute parce que son originalité et sa modernité décourageaient les imitateurs. *Multatuli* eut, en revanche, — et le fait est malheureusement trop peu connu —, un disciple francophone en Belgique : il s'agit d'un écrivain fort injustement oublié par la postérité, Jules-Félix Babut du Marès, à qui nous devons le gros roman colonial *Félix Batel, ou la Hollande à Java*, qui sortit de presse en 1869, soit moins de dix ans après *Max Havelaar*, et avant la plupart de ses traductions dans les grandes langues européennes ³. On peut s'interroger à bon

de cette traduction suscita diverses nouvelles versions partielles dans les périodiques belges autour de 1890 (voir Françoise Delseemme, *Les littératures étrangères dans les revues littéraires belges de langue française entre 1885 et 1899*, Bruxelles, 1973-1974, 3 vol. avec index). En France, le nom de *Multatuli* se répandit surtout après la publication de *Pages choisies*, traduites par Alexandre Cohen, avec une préface d'Anatole France, aux éditions du Mercure de France (1901), mais sa notoriété y est restée assez restreinte.

1. Il serait cependant abusif de parler d'anticolonialisme, comme on l'a fait parfois. Au fond, Douwes Dekker critiquait des abus, dévoilait des situations scandaleuses, mais il ne remettait pas en question le principe même de la présence hollandaise à Java. Son livre est un appel aux réformes, et il s'achève sur une pathétique invocation au roi Guillaume III, qualifié du titre d'« EMPEREUR du magnifique Empire d'Insulinde ». Tant il est vrai qu'en 1860, le colonialisme européen n'en est encore qu'à ses débuts.

2. Voir l'ouvrage très documenté de G. Schmook, *Multatuli in Vlaanderen*, Anvers, Ontwikkeling, 1949. Il semble que, durant son séjour en Belgique, *Multatuli* ait surtout établi des contacts avec les milieux de gauche et avec les cercles de libre-pensée. Dans les milieux francophones, il séduisit plutôt les anarchisants, comme p. ex. la rédaction de *La Société Nouvelle*. Ses principaux interprètes furent Louis Van Keymeulen et Émile Van Heurck.

3. Première traduction allemande en 1875 (*Max Havelaar, oder die Holländer auf Java*, Deutsch von Th. Stromer, Berlin, 8^o, 221 p.) ; française en 1876 (voir

droit sur les raisons du silence que l'histoire littéraire et la bibliographie ont systématiquement observé à propos de ce livre curieux et original, fortement documenté, et qui pouvait passer, à sa date de publication, pour un ouvrage moderniste et courageux ¹.

Du côté belge, plusieurs explications peuvent être avancées. La première est liée à la personnalité même de l'auteur, qui n'était point écrivain de métier, mais plutôt économiste, et dont ce fut l'unique incursion dans le domaine proprement littéraire. Inconnu des milieux littéraires, sans être pour autant un homme politique ou un économiste de renom, Babut ne touchait à aucun secteur important de l'information, si ce n'est, dans une mesure assez faible, à la presse périodique.

L'absence d'entregent et de relations littéraires n'explique cependant pas tout, puisque des écrivains belges qui n'étaient guère plus notoires que Babut suscitèrent, malgré tout, critiques et recensions. Il y a aussi le fait que son roman fut publié par une maison hollandaise ², ce qui n'en facilita guère la diffusion sur le marché du livre français et belge. Enfin, et surtout, ce roman à

p. 222, note 2). Seule l'anglaise est antérieure (*Max Havelaar, or the Coffee Auctions of the Dutch Trading Company*, Edinburgh, Edmonston and Douglas, 1868, X + 411 p. in-8°, avec des cartes), mais on retiendra d'ores et déjà qu'elle était l'œuvre du Baron Alphonse Nahuys, c'est-à-dire du futur beau-frère de Jules Babut.

1. À notre connaissance, le seul critique récent qui se soit penché sur *Félix Batel* est le romancier Charles-Louis Paron, qui lui a consacré une brève étude sous le titre *Le premier roman anticolonialiste belge* (titre très contestable, comme nous le montrerons plus loin). Cette authentique « redécouverte » n'a suscité aucune réaction, probablement parce qu'elle parut dans un bulletin à diffusion limitée, *En Avant. Revue culturelle et politique éditée par les étudiants communistes* (février 1959, pp. 30-33). Le nom de Babut ne figure pas dans la récente *Bibliographie des Écrivains belges*: cette omission témoigne de l'oubli total où le roman est tombé de nos jours.

2. Le tome I^{er} porte la double mention : La Haye, Belinfante frères, Libraires-éditeurs ; Bruxelles, C. Muquardt. Même maison à Leipzig et à Gand. Au-dessous, en petits caractères : Saint Pétersbourg, Jacques Issakoff. 1869. Le tome II ajoute aux deux premiers : Londres, N. Trubner et Co, 60, Paternoster Row. 1869. A en juger par les annonces et par les comptes rendus de presse, (voir notre chapitre final), le roman a dû paraître à la fin de mai ou au début de juin 1869. Un extrait particulièrement bien venu (le chap. XII, *Batavia-Buitenzorg*) avait paru en « pré-originale » au début de l'année (le 7 janvier 1869), dans l'*Indépendance belge* de Bruxelles, avec une introduction extrêmement élogieuse. Ce lancement, on le verra, n'était pas passé inaperçu du côté hollandais.

thèse allait à contresens de l'opinion reçue alors dans toute l'Europe, et qui proposait la colonisation hollandaise à Java et son organisation étatique (le « *kultuurstelsel* »¹) comme un modèle à tous les pays avides d'expansion dans les territoires d'outre-mer. Peut-être aurait-il surmonté ces obstacles considérables si Babut avait été un écrivain de grand talent, comme Multatuli. Or, malgré de réelles qualités que nous aurons l'occasion de relever plus loin, *Félix Batel* ne possédait ni la vigueur de trait, ni la variété de tons, ni l'aura poétique de *Max Havelaar*.

En revanche, la presse hollandaise, et particulièrement celle de Java, manifesta plus d'intérêt, ou de vigilance, à l'égard d'un sujet qui touchait aux intérêts vitaux et à l'avenir de la colonisation planifiée à La Haye. Elle sut, bien mieux que la presse belge, discerner l'importance du roman et le danger qu'il représentait².

I. L'AUTEUR

Qui donc était l'auteur belge qui s'était enhardi à jeter le discrédit sur le « *kultuurstelsel* » et à dénoncer courageusement les tares d'un système fondé sur la seule recherche frénétique du profit (« *het batig saldo* », déjà critiqué si amèrement par Douwes Dekker)? En l'absence d'une notice biographique dans les répertoires et dans les dictionnaires concernés, nous avons dû glaner çà et là des informations qui laissent de larges zones d'ombre dans les parties les plus attachantes d'une existence laborieuse et féconde. Seules de longues recherches dans les archives néerlandaises permettraient, peut-être, d'en savoir un

1. Sur ce système d'exploitation coloniale organisé par l'État colonisateur, voir la thèse récente de Cornelis Fasseur, *Kultuurstelsel en koloniale baten. De Nederlandse exploitatie van Java 1840-1860*, Universitaire Pers Leiden, 1975. L'auteur analyse en détail cette exploitation conçue et réalisée par le ministère des colonies de La Haye. Il s'agissait de cultures « introduites par décision d'autorité » (selon la terminologie officielle) : en fait, le café, la canne à sucre, l'indigo, le thé, la cannelle, le tabac. L'exécution en était laissée aux autorités locales, l'État hollandais se bornant à vérifier le profit final de l'opération. Par contre, un barrage administratif systématique compliquait l'accès de la colonie aux particuliers.

2. Nous reviendrons, à la fin de notre étude, sur ces recensions néerlandaises dont certaines sont tout à fait remarquables.

peu plus long. Nous n'y avons rien découvert, jusqu'ici, qui permette de conclure avec certitude que Jules Babut fut, comme son héros, engagé en qualité de militaire ou d'ingénieur par l'administration néerlandaise ¹.

Si nous savons peu de chose sur sa vie, nous sommes beaucoup mieux informés sur sa famille et sur ses origines, grâce à une précieuse généalogie établie récemment par M. Jacques Babut du Marès (*L'Intermédiaire des Généalogistes*, n° 185, septembre 1976, pp. 309-323, spécialement pp. 315-317, à compléter par les *Addenda et Corrigenda* du n° 187, janvier 1977, pp. 46-49).

Cette étude nous permet de résumer sommairement la curieuse histoire de cette famille, originaire du Périgord et dont une branche émigra en Hollande pour des motifs religieux. Le bisaïeul de notre auteur, né en 1725, entre à 21 ans dans la compagnie des mousquetaires du comte de Jumilhac et se marie en 1755 avec l'héritière d'une importante famille de Maestricht. Son fils Pierre est baptisé le 3 octobre 1756, à l'Église Wallonne réformée d'Amsterdam, par le pasteur Boullier. Lorsqu'il épouse, le 13 décembre 1778, une demoiselle de Jacobi, elle aussi originaire de Maestricht, il se présente comme « enseigne au service de LL. HH. Puissances dans le régiment d'Orange-Gueldre ». Il quittera l'armée en 1784, pour entrer dans la magistrature et y faire carrière à Maestricht ². Le sixième enfant issu de son mariage

1. L'auteur du compte rendu de *Félix Batel* dans le *Java Bode* semble insinuer que Babut aurait bénéficié de son origine hollandaise pour accéder, en Insulinde, à des fonctions exercées dans des régions où un étranger n'aurait pas été admis. Longtemps revendiqués par le jeune Royaume de Belgique, le Limbourg oriental et Maestricht étaient restés hollandais après les accords de 1839.

Officiellement, en tout cas, le séjour de Babut n'a pas laissé de traces. Nous n'avons pas trouvé mention de son nom dans l'*Almanak en Naamregister van Nederlandsch Indië* publié chaque année à Batavia et qui contient la liste nominale des résidents européens (*Naamlijst der Europeesche inwoners*), mais ces listes sont si longues que nous avons pu commettre une omission.

En revanche, nous avons découvert que le « Koninklijk Instituut voor de taal-, land- en volkenkunde van Nederlandsch Indië » avait acquis pour sa bibliothèque un exemplaire de *Félix Batel (Bijdragen tot de taal-, etc., 3e volgreeks, 4e deel, 1869, p. XLVI)*.

2. Quelques détails intéressants sur le grand-père de l'écrivain nous sont fournis par des sources officielles publiées récemment par l'archiviste F. G. C. Beterams dans « *The high society* » *belgo-luxembourgeoise (avec celle des arrondissements de Breda, de Maestricht, et de Ruremonde) au début du gouvernement de*

porte les prénoms de Jean-Henri : né à Maestricht le 5 mai 1788, il entre en 1807 à l'école de St-Cyr, et obtient très rapidement ses galons d'officier. Il fera la campagne d'Allemagne de 1809, se battra à Essling et à Wagram, puis en Espagne, sous Masséna, enfin à Lützen en 1813. Décoré de la Légion d'Honneur en 1814, il assiste le 20 mai aux adieux de Fontainebleau, et rentre dans sa famille en Hollande. Il reprend du service à la Restauration et obtient, le 16 avril 1825, des lettres patentes signées par Charles X qui lui accordent la nationalité française après dix-sept ans de loyaux services. La révolution belge le trouve à Mons, comme receveur des Douanes et Accises, et il se fait naturaliser belge par un acte daté du 23 mars 1836. Son troisième fils sera notre Jules-Félix, qui naquit à Maestricht le 17 janvier 1827 et mourut à Schaerbeek le 22 novembre 1895, en son domicile du 85 de la rue Royale Ste-Marie. Officiellement, nous ne savons donc rien de lui, à part ce qu'en a retenu l'état civil de sa commune, où il est enregistré comme expert-comptable, et plus tard comme rentier.

Au témoignage du journaliste hollandais qui rendit compte de *Félix Batel* dans l'important organe de La Haye, *Het Vaderland* (samedi 7 août 1869, n° 100, p. 4), Jules Babut aurait erré longuement à travers l'Europe avant de se fixer pendant neuf années à Java et dans les territoires intérieurs, d'où il serait rentré en 1863 (« een jaar of zes geleden »). L'expérience javanaise et extrême-orientale de notre romancier se situerait, dès lors, entre 1854 et 1863, c'est-à-dire entre sa vingt-septième et sa trente-sixième année. Le recenseur qui signe U dans le journal javanais *Nieuwsbode* (lundi 26 juillet 1869, p. 1) croit savoir (par l'intermédiaire du *Java Bode*) que Babut aurait été ensuite agent postal (« mail-agent ») à Singapour. Mais le document le plus important est sans doute la lettre de Babut, datée de Mons le 14 août 1869, adressée au Rédacteur en chef du

Guillaume I^{er}, roi des Pays-Bas (1814-1815). Wetteren, Cultura, 1973, p. 436. Le rapport le présente sous le nom de Babut-Dumaret, Pierre, et ajoute : « a. Mr. Babut étoit grand partisan de la Révolution française, et a toujours montré une forte tendance pour tout ce qui tenoit au système de Bonaparte. b. Mr. Babut a d'ailleurs des moyens et sous ce rapport, comme sous celui de la moralité, il est considéré à Maestricht. »

Vaderland (feuilleton du samedi 28 août 1869, n° 118, p. 1), où il se défend contre l'accusation d'inexactitudes dans sa peinture du système colonial. Il y admet n'avoir « pas été dans l'Administration des cultures », mais rétorque qu'il se trouvait en meilleure position pour la juger que la plupart des fonctionnaires, qui se fondent toujours sur les rapports des chefs indigènes. Et il ajoute, sur un ton ironiquement allusif : « Pour connaître cette situation dans toute sa réalité, il faut avoir vécu avec l'Indigène comme le fit... Félix Batel », ce qui laisse entendre qu'il s'identifie très largement avec le héros de son roman. *Félix Batel* apparaît, dès lors, comme le bilan critique d'une expérience vécue par un témoin hautement qualifié. La vie de Babut, après son retour en Europe, fut celle d'un bourgeois discret, mais toujours attentif aux grands problèmes économiques de l'époque.

Bien que né à Maestricht, Jules-Félix appartenait à un milieu ouvertement francophone et francophile¹, resté fidèle à la religion adoptée par le bisaïeul².

Les registres de l'état-civil, compulsés par M. Marcel Bergé et par M. Jacques Babut du Marès, nous apprennent qu'il épousa en premières noces une demoiselle Anastasie-Julie van Grunderbeek, qui pourrait bien être l'épouse figurant sur la photographie reproduite dans *l'Intermédiaire des Généalogistes*.

Devenu veuf, il se remaria le 20 août 1878 avec une descendante de la grande famille hollandaise des Nahuys van Burgst,

1. Voir la note 2, p. 226, à rapprocher du témoignage laissé par le médecin militaire Fallot, qui se trouvait en 1816 en garnison à Maestricht. Il s'y lia avec un nommé « Babut-Demaret, président du Tribunal de 1^{re} Instance » (il s'agit donc de Pierre Babut), qui était « au fond, partisan des Français » ; d'ailleurs, « on ne parlait que cette langue chez lui ». Voir E. Lagrange, *Les frères Laurillard-Fallot. Souvenirs de deux officiers du temps de l'Empire*. Bruxelles, 1904, pp. 447-450. Ce renseignement m'a été obligeamment communiqué par mon collègue et ami John Bartier.

2. À la fin de 1881 se fonde à Bruxelles l'église protestante libérale. Parmi ceux qui la subsidient, on trouve, à côté de Goblet d'Alviella, d'Émile de Laveleye, de Louis Anspach, un « M. Babut du Marès » qui pourrait être notre Jules-Félix. Voir le mémoire inédit de S. Keulemans, *Le protestantisme libéral en Belgique (1865-1888)*, Université de Louvain, 1973, p. 308. Renseignement que je dois également à l'obligeance et à l'érudition de M. John Bartier. Voir aussi E. M. Braekman, *Les Babut du Marès et le protestantisme en Belgique*, dans *L'Intermédiaire des Généalogistes*, n° 187, janvier 1977, pp. 48-49.

Jonkvrouw Catherine Palmer Nahuys van Burgst, née à Sourakarta (Java) le 22 mars 1828, et qui devait survivre douze ans à son époux, puisqu'elle décéda à Schaerbeek le 10 avril 1907. Au moment de son remariage, Catherine Nahuys était déjà veuve deux fois, la première d'un certain François Embrechts (mort en 1857, un an après leur mariage), la seconde d'un nommé Auguste Schram (mort également un an après leur mariage, célébré à Vaals en 1871).

Le nom de Nahuys van Burgst est bien connu de tous les spécialistes de l'histoire de la colonisation hollandaise à Java. Il défraya la chronique pendant un certain temps et alimenta des polémiques dont on retrouve très curieusement les parallèles dans *Félix Batel*. Il convient donc de s'arrêter un instant pour évoquer la personnalité assez fracassante du père de Catherine, le général-major Hubert-Gérard Nahuys van Burgst.

Né en 1782, à Amsterdam, il avait commencé des études de droit, et s'était orienté ensuite vers la carrière militaire. La Hollande était alors intégrée dans le système napoléonien et allait se voir attribuer pour roi, en 1806, le frère de l'Empereur, Louis-Bonaparte.

À la fin de 1805, Hubert Gérard partit pour Java, où l'attendait le poste de conservateur des domaines, à Batavia. La guerre navale menée par les Anglais compliqua fort cette mission et le jeune officier fut même capturé au retour, en 1807, dans le golfe de Gascogne.

En 1809, le roi de Hollande lui confiait une mission secrète à l'intention du maréchal Daendels, chef de l'armée hollando-française à Java. Pour dépister les Anglais, Nahuys se déguisa en matelot et fit le trajet en passant par l'Amérique du Nord.

Daendels le chargea de diverses tâches de haute responsabilité, avec le grade de colonel, et lui confia entre autres la répression des bandes d'irréguliers qui semaient la terreur dans le centre et dans l'Est de l'île. Il y contracta une maladie dont il faillit mourir.

Libéral et humaniste, Nahuys s'accommodait mal de la dureté de la répression et de l'intransigeance de son supérieur. Il entra ainsi en conflit avec Daendels à diverses occasions.

Lorsque Daendels fut remplacé par le général Janssens, Nahuys dut défendre Java sous ses ordres contre l'armée anglaise. Capturé

par ceux-ci, il fut transféré au Bengale, où il fut traité avec de grands égards, puis à Londres, et enfin à Reading, où il fut libéré sur parole.

La paix le ramena en France, et de là en Hollande.

En 1815, on le retrouve volontaire dans l'armée du général Chassé, qui lutte contre Napoléon. Il est blessé, et décoré, à Binche.

Après la chute de l'Empire, il est envoyé à Java pour y annoncer officiellement le retour de l'administration hollandaise, ce qui suscite quelques frictions avec l'armée d'occupation anglaise, peu disposée à quitter le terrain.

Il sera ensuite Résident à Djokjakarta (1816-1818) et commissaire du gouvernement à Bornéo, où il fait reconnaître l'autorité hollandaise par les sultans de l'île, mais manque d'être capturé par des pirates pendant sa tournée d'inspection. Revenu à Djokjakarta, il devra réprimer des insurrections (dont celle du prince Diepossono), ce qui ne l'empêchera pas d'œuvrer à l'amélioration du sort des indigènes et au développement de l'économie.

Depuis 1815, les Indes néerlandaises relevaient directement de l'autorité de la Couronne, et non plus, comme au XVIII^e siècle, de l'Oost-Indische Compagnie. L'autorité royale s'exerçait par l'intermédiaire du Ministre des Colonies et de son représentant aux Indes, le Gouverneur Général. Le gouvernement hollandais instaura progressivement une économie dirigée, relevant de sa seule compétence, et compliqua l'accès de la colonie aux « particuliers » et aux sociétés privées. Conçue par le ministre Van den Bosch, cette politique visait à préserver les îles de la Sonde de l'influence européenne, jugée nocive à long terme pour les structures locales. Fondée sur une contradiction, elle suscita le mécontentement des indigènes, accablés sous les impôts et sous les corvées gratuites qui annulaient l'effet du relèvement des salaires, mais aussi celui des grands intérêts privés. Vers 1860, c'est-à-dire à l'époque où se situent les faits évoqués dans le roman, ce régime économique se disloquait lentement, sous une double pression, au moment même où il donnait, paradoxalement, les plus gros bénéfices ¹.

1. Voir C. Fasseur, *op. cit.*, qui relève qu'en 1860 la colonie fournit 32% du revenu national de la Hollande, contre 19% avant 1850. L'essentiel de ce

C'est précisément sur cette option politique fondamentale que Nahuys s'opposa à son gouvernement, prenant fait et cause pour l'implantation de colons européens et d'une petite industrie européenne à Java.

Pour ne pas cautionner un système qu'il réprouvait ¹, Nahuys offrit sa démission en 1823 et rentra en congé. À son retour, il plaida la cause des planteurs évincés par l'administration.

Il devait reprendre du service en 1827, lorsqu'une révolte sanglante éclata dans l'île de Java. Nommé Résident à Sourakarta, il fit face courageusement au danger, tout en s'efforçant de limiter la répression. C'est pendant ce séjour, qui dura trois ans et demi, que naquit sa fille Catherine, la future Madame Babut du Marès ².

Personnage hors du commun, Hubert Gérard Nahuys van Burgst incarnait donc une politique de libéralisme économique en contradiction ouverte avec le « kultuurstelsel » officiel, fondé sur le rendement, sur les normes bureaucratiques, sur une pyramide sociale où le paysan javanais était livré à l'arbitraire des radjahs d'origine malaise, et qui n'excluait l'initiative économique européenne que pour perpétuer des structures profitables à l'État hollandais et pour maintenir l'indigène dans une attitude de passivité résignée. La fréquence des insurrections et le grand nombre d'insoumis prouvaient l'inefficacité d'un

revenu provenait du sucre et du café, la culture du riz et de l'indigo ayant été abandonnée progressivement. En fait, le nouveau système appliqué après 1860 sous l'impulsion de la fraction libérale de la 2^e Chambre, c'est-à-dire le « travail libre », bénéficiera surtout aux grands planteurs de sucre, sans enrichir ni la Hollande, ni les Javanais.

1. Par principe, certes, mais aussi par intérêt personnel. C'est ainsi qu'en 1846, l'ancien membre du Conseil des Indes figure au nombre des requérants qui sollicitent une licence d'exploitation pour des rizeries. Le gouvernement rejettera la plupart de ces demandes. Le ministre des colonies Baud estimait qu'il fallait « défendre le pauvre Javanais avec un poing de fer » contre les convoitises européennes. Voir C. Fasseur, *op. cit.*, pp. 53-54.

2. La carrière coloniale de Nahuys s'achèvera en 1839. De 1835 à 1839, il sera membre du « Raad van Nederlandsch Indië » et il recevra en 1842 le titre de baron. Il a publié entre autres des *Herinneringen uit het openbaar en bijzonder leven* (1799-1849), Utrecht, 1852; 2^e éd. augmentée, 's Hertogenbosch, 1858. Les documents administratifs qu'il avait amassés sur ses séjours aux Indes néerlandaises ont été légués par sa veuve à la Bibliothèque de l'Académie de Delft et reposent actuellement à la Bibliothèque de l'Université de Leiden.

système éloquentement stigmatisé par l'auteur de *Max Havelaar*¹.

Or nous constatons que Jules Babut partage intégralement les vues économiques de celui qui, en 1869, n'est pas encore son beau-père. Loin d'être anticolonialiste, il se fait l'avocat de l'expansion coloniale, mais d'une expansion fondée sur le principe économique de la libre concurrence.

L'année même où il publie *Félix Batel*, il donne à la *Revue de Belgique*, périodique de tendance libérale progressiste, un article d'économie intitulé *Les points noirs de la Belgique industrielle* (15 novembre 1869, pp. 192-223). Cet article est une profession de foi d'un intérêt exceptionnel, où l'on voit se profiler ce qui sera bientôt la politique coloniale du jeune roi Léopold II, monté sur le trône en 1865.

Babut compare la politique belge, fondée sur le développement industriel et sur l'initiative privée, à celle de la Hollande, qui repose sur l'exploitation coloniale et sur les monopoles d'État. Apparemment, la situation de la Belgique est enviable : faible dette extérieure, remarquable activité de sa classe ouvrière, essor industriel qui fait l'admiration de l'Europe. Pourtant, cette prospérité spectaculaire est menacée par un mal secret, et qui pourrait être mortel : l'absence d'une marine nationale, capable d'exporter les produits de l'industrie ; l'absence d'une réelle concurrence commerciale et la crainte du risque dans le négoce anversois. Anvers, seul port belge, bénéficie d'un monopole de fait qui l'empêche de progresser et le rend tributaire, par souci de facilité, de la marine et du grand commerce étrangers (anglais, hollandais, allemand, français). Et il se réfère à son roman *Félix Batel* pour affirmer, une fois encore, que l'absence de concurrence commerciale est aussi néfaste à la Belgique que celle d'une concurrence industrielle l'est à la Hollande.

Comme le pavillon belge ne flotte ni en Asie, ni en Afrique, rares sont les Belges implantés à l'étranger. Dans le domaine

1. Son fils Alphonse, né d'un premier mariage, fut le premier traducteur de *Max Havelaar* (voir p. 223, n. 3). Charles Potvin, vraisemblablement informé par Babut, assure que Nahuys, « enthousiaste de l'écrivain et de sa cause », s'était exercé à écrire en anglais dans le seul but de faire connaître son livre dans une langue universelle.

maritime, la Belgique est à la queue de l'Europe, bien loin derrière la Suisse qui possède un millier de navires sous pavillons divers.

L'industriel belge, inhabile à placer ses produits, mal implanté sur les marchés internationaux, se trouve dans l'obligation de produire des articles de grande consommation et vendus à bon marché. Babut discerne dans cette « impasse économique » l'explication du sort cruel de la classe ouvrière. La Belgique est engagée sur une voie qui fera d'elle une autre Irlande. Le travail n'y fait pas appel à l'intelligence, à l'esprit créateur.

On refuse l'instruction à l'ouvrier, en ne la rendant pas obligatoire et gratuite. On permet, on encourage, le travail des femmes et des enfants, même dans les mines, parce que cette main-d'œuvre produit beaucoup et ne coûte pas cher. On détruit ainsi la morale et le bonheur d'une classe qui cherche l'oubli de sa condition dans la boisson.

Le tableau est noir, mais les remèdes que propose Babut ne sont nullement d'inspiration socialiste, au contraire. Il suggère de créer un nouveau port sur le littoral, pour supprimer les privilèges d'Anvers et relancer ainsi notre marine nationale. Ce sera l'idée de base du grand projet de Léopold II tendant à la création de Zeebrugge. Mais l'autre solution est plus significative encore : fonder des colonies belges sur les points les plus favorables des côtes de la Chine, ou des îles de l'océan malais et de l'Australie. On reste confondu en songeant à la politique chinoise de Léopold II, qui précéda sa politique africaine¹. Les théories de Babut n'étaient pas celles d'un songe-creux ou d'un économiste en chambre. Elles devaient déboucher sur quelques-unes des entreprises les plus audacieuses du règne de notre second roi.

Sur ce point, Babut se montre catégorique et rejette toutes les objections. « *Coûte que coûte, il nous faut des colonies ; car sans colonies ni marins, pas de nouveaux négociants, pas de régénération du commerce maritime...* Nous ne demandons, après

1. Elle a été étudiée très attentivement par M^{me} Régine Kurgan-Van Hentenrijck, e.a. dans *Léopold II et les groupes financiers belges en Chine*, Académie Royale de Belgique, Mém. t. 56, fasc. 2, 1972.

tout, qu'une place sous les Tropiques.» Les colonisations manquées ne l'ont été (comme à St-Thomas) que parce qu'elles avaient été mal conçues, mal localisées, mal dirigées. Pour éviter ces erreurs, Babut estime qu'un budget de 150 millions (de francs-or) devrait être prévu, mais ce n'est pas trop pour une œuvre de « régénération » (p. 216).

Peu à peu, le véritable projet de Babut se dévoile : ce serait d'associer deux pays et plus précisément deux économies opposées et complémentaires, celle de la Belgique et celle de la Hollande, en laissant aux deux nations « leurs destinées respectives », projet qu'il dit avoir exposé déjà dans *Félix Batel*. On voit combien il est faux de tenir ce roman pour une œuvre d'inspiration anticolonialiste. Loin de là, puisqu'il s'agit d'un véritable programme d'expansion coloniale élaboré dans un esprit profondément libéral de méfiance à l'égard d'une gestion étatique.

Le sens du roman se trouve donc nettement délimité et clairement explicité par son auteur : il faut de toute urgence donner une colonie à la Belgique, soit par un accord avec la Hollande (qui nous céderait par exemple Bornéo, où son influence n'a presque pas progressé en quarante ans), soit en s'établissant pour son compte propre en Chine, au Japon, en Océanie. À défaut d'un emplacement en Extrême-Orient, « quelque point propice à la colonisation pourrait aussi être choisi sur les côtes d'Afrique » (p. 218). Bien entendu, ce vaste programme devrait être financé par des capitaux privés.

Les pertes éventuelles en vies humaines « seraient récupérées au centuple par la vitalité répandue dans le corps social. Le baptême de l'océan vivifie les peuples! ». La colonisation permettrait de trouver un exutoire aux énergies mal employées, trop souvent vouées à la criminalité, un débouché pour les militaires, qui doivent s'attendre à être licenciés sous peu, un terrain vierge pour nos agriculteurs, qui pourraient y bénéficier de l'usage de nouvelles machines agricoles et de « coulis (coolies) chinois ». Et l'article se terminait sur un appel lyrique : « Sans plus tarder, prenons notre bâton de voyage, ceignons-nous les reins, et... en route! »

En dehors de son mérite historique, qui est considérable, l'article prémonitoire de Babut est une précieuse mise en garde

contre les erreurs de lecture et les interprétations anachroniques de son roman. Il doit, c'est évident, être lu comme un hymne à l'expansion, comme un appel à l'énergie et au courage, comme un péan à l'esprit individualiste et à la conquête des marchés¹.

II. LE DESTIN TRAGIQUE D'UN MERCENAIRE SUISSE

Il convient d'aborder maintenant le roman de *Félix Batel*, après l'avoir situé correctement dans son contexte historique et dans son dessein véritable.

Le roman de Jules Babut peut être lu à divers niveaux et se prête à plusieurs « lectures ». D'abord, et puisqu'il faut accrocher le lecteur par une intrigue sentimentale et tragique, l'auteur l'a inscrit dans une trame biographique dont il assure qu'elle paraphrase de fort près des événements authentiques et des personnalités historiques. Derrière cette fiction, à la fois pathétique et convenue, se profile le roman d'une île, d'un monde exotique, d'une contrée tantôt paradisiaque, tantôt inhumaine. Enfin, derrière le fil de la diégèse, au-delà du décor fascinant de la jungle et du grouillement de la vie tropicale, s'inscrit le propos idéologique, politique, économique et social qui représente visiblement le dessein fondamental de l'écrivain, même si le lecteur d'aujourd'hui attache infiniment plus de prix à la partie documentaire et descriptive, de loin la mieux réussie.

Résumons donc la trame des événements autour de laquelle s'articule le destin navrant du pauvre et sympathique Félix Batel, dont l'auteur nous certifie d'entrée de jeu la stricte authenticité :

« Félix Batel a existé, mais sous un autre nom², sa carrière fut le drame qu'on va lire. *L'auteur a vu les principaux détails de cette*

1. Les autres articles de Jules Babut ont moins d'intérêt pour notre propos. Ils ont pour titre *Avant-projet d'un tunnel reliant les chemins de la France et de l'Angleterre* (Mons, 1867, in-4^o, 31 p.), *Le sewage, son utilisation et son épuration*, Bruxelles, 1883 et *Remède à la situation agricole de la Belgique*, Bruxelles, 1884. On lui attribue aussi, par erreur, l'article *Du jury, de son caractère, de ses mérites, de ses défauts*, Bruxelles, 1858, 24 p., qui constitue le discours de rentrée prononcé à la conférence du Jeune Barreau de 1857 par son frère cadet Louis-Frédéric.

2. L'analogie entre le nom choisi et celui de l'écrivain a quelque chose de troublant : il se prénomme Jules-Félix, et il n'y a pas loin de Babut à Batel. Nous verrons plus loin qu'il existe d'autres analogies assez troublantes.

histoire. Par un rare privilège, il lui fut donné de vivre plusieurs années dans l'intérieur de Java et d'y surprendre les rouages secrets du gouvernement colonial néerlandais »¹. (I, p. VII.)

Et il reviendra plus loin avec insistance sur cette rigoureuse historicité :

« Félix Batel a longtemps vécu dans cet intérieur plein de mystères... Le récit qu'on va lire est tiré de sa correspondance... Les faits que nous ferons connaître se sont réellement passés, il n'y aura de changés que les dates et les noms des hommes et des lieux, afin d'éviter toute personnalité ». (II, p. 27.)

Il faudrait supposer bien de la rouerie à notre romancier amateur pour ne pas lui faire crédit sur ce point.

À l'en croire, Félix Batel serait un Valaisan, originaire de Martigny, où son père exerce les fonctions de directeur des Ponts et Chaussées d'un canton encore très marginal, et presque inaccessible, faute de communications ferroviaires, pendant les longs mois d'hiver.

Thomas, le fils aîné, s'est tourné vers l'agriculture ; l'auteur nous le présente comme vieilli avant l'âge et d'un sérieux souvent excessif.

La naissance de Félix a coûté la vie à sa mère, dont il est le portrait vivant : aimable, élégant, sympathique. Il entame des études d'exploitation minière à Montpellier, mais il ne les achève pas, ce qui sera déterminant pour la suite de sa carrière. Il trouve pourtant un emploi à la Compagnie française des minerais de plomb, mais le gisement s'épuise et Félix est licencié. Il se fait embaucher alors dans les mines du Département du Nord, où il travaille trois ans, mais ses convictions républicaines l'empêchent de prêter serment en 1852, et il ne lui reste qu'à retourner au pays natal, où il ronge son frein. Félix est d'autant plus pressé de se faire une place au soleil qu'il est tombé amoureux de la ravissante Cécile Piola, aperçue à son balcon à Sion. Mais la charmante et pudique Cécile, parangon de toutes les vertus bour-

1. Le cas devait être exceptionnel, car ce séjour n'a laissé aucune trace dans les archives hollandaises que nous avons compulsées à La Haye. Le nom de Babut ne semble figurer dans aucun dossier, même secret, du Ministère des Colonies (Rijksarchief, Den Haag).

geoises et suisses, est la fille unique d'une veuve ruinée, revenue dans sa ville natale après une série de mésaventures assez rocambolesques.

Félix ne demanderait qu'à épouser la jolie blonde « si tôt frappée par le destin », mais il est sans situation et sans avenir, alors que son rival, le Parisien Nolins, est né de parents hollandais qui ont fait fortune à Java.

Il se trouve, précisément, que la famille Batel entretient des relations amicales avec un vétéran de l'armée des Indes néerlandaises, le capitaine Grinchant, qui a fait partie de la petite armée de deux mille hommes qui a occupé Java en 1808, sous le règne de Louis Bonaparte et sous l'autorité militaire du maréchal Daendels. Grinchant était, à l'époque, un sergent de dix-huit ans, mais il a conservé un souvenir très précis des expéditions punitives auxquelles il a participé. Sur son conseil pressant, Félix décide de s'engager dans l'armée hollandaise des Indes¹ et il demande à Cécile de lui laisser un délai raisonnable afin de lui permettre de rentrer au pays avec la bourse bien garnie.

Après un voyage interminable sur le vaisseau « Het Kasteel », via Lisbonne et Rio-de-Janeiro (où un incendie se déclare, que Félix est le premier à signaler et à combattre), le jeune homme arrive à Batavia. Il a fait, au cours de la traversée, la connaissance du ménage Buchholtz, qui jouera un rôle important dans ses destinées ultérieures et sera, un peu, son ange tutélaire.

Le romancier narre en détail la vie de ce commerçant entreprenant et travailleur, en qui il voit le type même de l'Européen actif, épris d'initiative, mais aussi d'indépendance, et qui est la victime des restrictions imposées au commerce privé par le « Kultuurstelsel » (pp. 80 et ss.). Buchholtz initie son jeune protégé à toutes les arcanes de la vie coloniale, mais il lui donne des conseils qui se révéleront peu favorables à son avancement et lui dépeint la réalité javanaise sous des couleurs assez crues.

Nous reviendrons ultérieurement sur la description très fouillée que Babut donne de Batavia dans le chapitre V, qui relève d'un

1. Une quinzaine d'années plus tard, en mai 1876, le jeune Arthur Rimbaud contractera le même engagement, mais il désertera trois semaines après son arrivée à Batavia.

propos nettement économique et social et qui vient interrompre la marche des événements. On constate d'ailleurs que l'œuvre tout entière est construite sur ce schéma binaire, qui fait alterner les chapitres narratifs et ceux qui relèvent de l'information sociale, géographique ou culturelle.

À peine débarqué, après cinq jours d'attente au large du port, Félix sauve très opportunément une belle créole, Madame F..., dont les chevaux s'étaient emballés et qui avait été précipitée dans l'eau d'un canal d'irrigation. Écœuré par le comportement de ses camarades mercenaires, « desperados » grossiers, grands buveurs de genièvre, mis au cachot pour s'être battu contre un soldat d'origine belge qui lui avait pris les lettres de son père, Félix décide de quitter l'armée. Les obstacles seraient quasi insurmontables si Madame F... ne prenait l'affaire en main, et Félix est rapidement libéré de ses obligations militaires. Il ne lui reste donc plus qu'à entrer dans l'administration coloniale.

Le tableau que lui en brossent M. Buchholtz d'abord, son commandant ensuite, ne fait certes rien présager de bon, mais Félix est entraîné par la vie brillante vers laquelle l'attire Madame F..., créole de vingt-six ans, au physique de Zélandaise et au tempérament de feu. Épouse d'un négociant en café, elle n'entretient avec son époux que des relations platoniques et elle s'est toquée d'un jeune avocat hollandais, pour lequel elle a fait des folies et compromis sa réputation.

C'est à ce moment, précisément, que Félix Batel est apparu à Batavia, et l'image de Cécile Piola s'estompe un peu devant celle d'une femme élégante, liée à la meilleure société, belle comme le jour, foncièrement généreuse, même si beaucoup, à Batavia, lui contestent l'intelligence et l'esprit.

Madame F... l'invite dans sa superbe villa de Tanah-Abang, le promène dans les somptueux jardins, le charme par ses attentions et par son naturel, et elle ne tarde pas à faire sa conquête (p. 281).

Félix a sans doute mauvaise conscience, mais il combat ses scrupules en élaborant, à l'instar de Jean-Jacques Rousseau, une théorie de l'amour à deux niveaux : « Il comptait que cette liaison ne portait aucun préjudice à son attachement pour Cécile et que ses deux amours pouvaient marcher de front ». Ainsi innocenté à ses propres yeux, le candide Valaisan se donne

l'allure d'un petit Rastignac en décidant qu'il se servira de sa belle maîtresse « comme d'un marche-pied » vers le succès.

Son mentor, M. Buchholtz, le rappelle sévèrement aux réalités en lui représentant que son avenir n'est pas à Batavia, dans le monde des affaires, mais dans un travail de prospection à l'intérieur de l'île, où il pourra utilement tirer parti de ses connaissances techniques.

Avant de se décider, Félix accepte une invitation au bal du Gouverneur Général, dans sa résidence de Buitenzorg, et le jeune homme est ébloui par la splendeur des jardins, par la diversité et la beauté des arbres, par l'agrément de la région.

C'est pourtant là que va se décider le destin de Félix et que se noue l'intrigue dans laquelle il va s'impliquer de plus en plus étroitement. Après la fête, il s'attarde à Buitenzorg avec Madame F... et avec un riche métis, mi-javanais, mi-portugais, le « Signo-Bezar »¹. Aussi indolent qu'opulent, celui-ci a ramené d'un séjour à Paris une figurante du théâtre des Variétés et il mène une vie fort libre, apparemment détachée de toute préoccupation politique et de toute ambition personnelle. Il a connu M. et M^{me} F... à Singapour et il a fait du mari, dont le commerce périlait, son agent d'affaires, sans pour autant manifester des visées quelconques sur la belle créole.

En réalité, le « signo-bezar », mal intégré dans la haute société coloniale, refoule ses frustrations et son ressentiment pour mieux préparer un plan d'une audace extraordinaire, celui de chasser le Gouverneur général (le « Twang-bezar ») afin de le supplanter. Il a confié son secret à M^{me} F..., elle aussi pleine de rancœur envers la classe dirigeante de Batavia, et lui a fait partager son rêve un peu fou, celui d'un complot dont elle serait le cerveau, lui-même le bailleur de fonds, et Félix Batel l'instrument. Félix jouit, en effet, de la confiance de la troupe, qui ne compte qu'un tiers de Hollandais et est composée, pour le reste, de Suisses, d'Allemands, de Belges, d'Italiens et d'aventuriers venus d'un peu partout.

Félix hésite d'abord longuement, non par crainte, mais parce qu'il lui répugne d'être payé par le « signo » (qui lui proposait

1. Bezar signifie « grand » en javanais.

cent mille florins) ; parce que la troupe est loin d'être sûre et que, débandée, elle se livrera au pillage et aux excès ; enfin parce qu'il croit se trouver dans un pays heureux, que le Gouverneur général ne lui est pas apparu comme un tyran et qu'il n'a aucune raison de faire cause commune avec les « demi-sang » contre des blancs qui lui sont très proches. Il décline donc l'offre et décide d'accepter une mission dans l'intérieur du pays.

À peine a-t-il regagné Batavia qu'il est convoqué à la direction des Travaux Publics, qui lui confie le dossier d'un canal d'irrigation dans la résidence de Sourabaya, dans l'Est de Java, avec un salaire de 400 florins par mois. Soucieux de sortir de l'inaction d'une vie vouée à l'amour et aux mondanités, mais aussi de se rendre financièrement indépendant, Félix accepte la proposition. Il s'embarque sur un petit « ounarang » et atteint l'embouchure du Kali-mass (fleuve d'or) au terme d'un périlleux cabotage le long des côtes, entre de perfides bancs de sable.

Dès le lendemain, il se rend à Modjokerto, distant de quarante kilomètres, où règne un jeune radjah, musulman ardent, qui s'est constitué une fortune énorme en exploitant honteusement les paysans, loin des obligations mondaines et des contrôles trop faciles de Sourabaya. Il habite un somptueux *kratan* (palais), que l'auteur dépeint en termes admiratifs, et non loin de là se cachent, dans la dense forêt de tecks, les ruines de l'antique empire Modjopayte, impressionnants vestiges d'une culture qui connut son apogée au XIV^e siècle de notre ère. Il s'agit, à l'examen, du vaste complexe çivaïste de Penataran, aux sculptures représentant les destinées et les avatars de Krishna.

Dès son arrivée, Félix s'installe avec son domestique Kitchill Bagouss dans une petite maison à moitié détruite par les termites, qu'il fait remettre soigneusement en état. Ainsi commence la période la plus active et la plus heureuse de son existence, ses trois années de vie nomade dans la campagne et la forêt javanaises. Il étudie la région, observe les mœurs, chasse lorsque l'occasion s'en présente, et se lie de plus en plus intimement avec la population locale. Celle-ci est abattue et sans gaieté ; exploitée par les radjahs, épuisée par les ponctions fiscales, elle a perdu le goût de vivre et le sens de la fête.

Les distractions sont peu nombreuses à l'intérieur de l'île, et Félix, après les heures de travail, a tout loisir de rêver au pays lointain et à la chère Cécile Piola. Il envoie à son père une série de lettres qui constituent un véritable *journal*, où il dit son admiration pour la riche nature de Java et son immense pitié pour le pauvre Javanais de l'intérieur, ravalé par le colonisateur au pire état d'abjection. Il stigmatise un système qui appauvrit le paysan afin d'enrichir ses tyrans, nationaux ou étrangers, et qui réduit à la condition de la brute un peuple aux mœurs policées et douces, dont la brillante civilisation est aujourd'hui en ruines.

On sent que l'évolution intellectuelle de Félix Batel le rapproche peu à peu du groupe des mécontents et qu'il a perdu, dès ce moment, toutes ses illusions sur les vertus du système colonial néerlandais.

C'est ici que se situe un épisode qui va recouper intentionnellement un des passages les plus célèbres de *Max Havelaar*, l'histoire du buffle de Saïdjah qui encorne le tigre au moment où celui-ci bondit pour tuer son maître¹. En effet, dans le roman de Babut, le serviteur de Félix, Kitchill Bagouss, épouse une fille de Plossso, nommée Tehbora, qui se trouve être la fille de Saïdjah. L'anecdote est, à peu de chose près, identique à celle du roman néerlandais, jusques et y compris la triste fin du buffle, que son courage exceptionnel n'empêchera pas d'être exigé par le radjah au titre d'impôt, et envoyé par ce dernier à la boucherie.

Babut signale d'ailleurs (II, 127) la convergence des deux récits, et il informe ses lecteurs, dont la plupart devaient ignorer l'existence du roman de Multatuli, que

« *Max Havelaar, ouvrage hollandais, contient une histoire semblable à celle qui précède, sur la vaillance des carbos [= buffles, en javanais] de Java qui sauvent leurs maîtres au péril de leur propre peau, et sur la rapacité des radjahs qui enlèvent les carbos à leurs propriétaires. Ces deux cas sont très connus de tous ceux qui ont habité Java; toutefois le lecteur comprendra aisément que le second se présente beaucoup plus souvent que le premier. Le tigre, qui frappe les imaginations européennes, est en effet infiniment moins nuisible que la rapacité des chefs indigènes. Le tigre ne sort guère de ses*

1. Voir la traduction française de L. Roelandt, Éd. Univ., Paris, 1968, pp. 263-264.

jungles, où il empêche le sanglier de trop se multiplier. Les chefs indigènes ne font rien de bon, et beaucoup de mal. »

Félix Batel n'est pas le seul à s'indigner de l'exploitation honteuse à laquelle sont soumis les paysans. Il rencontre dans la résidence de Modjokerto un contrôleur néerlandais qui partage ses sentiments, et qui songe à démissionner après avoir envoyé à ses chefs hiérarchiques un rapport explosif. Félix considère qu'il est inopportun de partir, et que c'est de l'intérieur qu'il faut réformer le système, mais le Hollandais est persuadé de la vanité de pareille lutte et de son résultat illusoire. Pour lui, le paysan est pillé par les nobles malais, par les « hadjis » insatiables, et enfin par le fisc ; il est, sa vie durant, livré à l'arbitraire. « Ce système », conclut-il, « ruine la colonie, et par suite la mère patrie ¹. »

À un haut fonctionnaire qui se fait l'avocat de la bonne gestion économique hollandaise, le contrôleur oppose un démenti aussi cinglant qu'explicite. On retrouve dans ce réquisitoire (II, 131-144) tous les arguments exposés par Babut dans la *Revue de Belgique* et, en finale, l'appel à une association avec la Belgique, dont les ressources et les besoins sont complémentaires. Le critique qui a vu dans *Félix Batel* un roman anticolonialiste l'a certainement lu un peu vite, car il aurait dû y relever cette proclamation particulièrement éloquente :

« La Belgique a besoin d'une colonie — la Hollande en a plus qu'elle ne peut en utiliser... Nous devons avoir recours à des troupes mercenaires pour la tranquillité de nos colonies — bon nombre de volontaires seraient disposés à suivre le drapeau belge sous les tropiques. » (II, 143.)

Le contrôleur quittera, en effet, son poste, mais il sera terrassé en cours de route par une maladie tropicale et mourra sans avoir rédigé son rapport accablant.

1. Vers 1860, le système procurait au contraire d'énormes bénéfices à la Hollande, grâce à une montée soudaine des prix du café et du sucre sur les marchés mondiaux. Une décennie plus tard, la chute des prix des matières premières allait donner raison aux critiques, et démontrer que le système n'avait pas de vertus économiques particulièrement bénéfiques. On peut se demander si le personnage du contrôleur hollandais ennemi du *kultuurstelsel* n'a pas été inspiré à Babut par Douwes Dekker lui-même, encore qu'il lui attribue ses propres idées économiques, assez éloignées de celles de Multatuli.

Félix passe ainsi dix-huit mois à Modjokerto, coupant l'ennui et la solitude en assistant à des réjouissances composées de tournois et de théâtre d'ombre, lorsque la lecture d'un journal lui apprend l'arrivée à Java de M. et de M^{me} Nolins, c'est-à-dire de la chère Cécile Piola. Lassée d'attendre, elle a épousé son prétendant parisien, que le mariage a d'ailleurs transformé.

Désespéré, Félix s'abîme dans le travail et accélère la mise en œuvre du canal. Mais le sort semble décidément lui être contraire. Au terme de sa troisième année de séjour, la région est ravagée par une inondation, désolée ensuite par la famine, et le malheureux M. Buchholtz, son protecteur de toujours, se retrouve pratiquement ruiné.

Sur ces entrefaites, la jolie Tehbora est enlevée par un « hadji » pour le compte du radjah qui la convoitait depuis longtemps. Félix, alerté par Kitchill, attaque le convoi, libère Tehbora et le groupe se dirige ensuite vers Sourabaya, défiant les pièges mortels de la forêt. Ce sera l'occasion, aussi, de découvrir la misère atroce des ouvriers des salines, et de développer de nouveaux arguments en faveur d'une réforme profonde d'un système dont l'opinion hollandaise ignore le véritable fonctionnement et les abominables résultats ¹.

Ensuite, les événements se précipitent. Nolins, le mari de Cécile, est devenu un fonctionnaire apprécié pour sa discrétion et pour sa prudence. En bon opportuniste, il ne présente à ses supérieurs que des rapports rassurants. Pour le récompenser, on le nomme Assistant-Résident à Banjermassing, sur la côte méridionale de Bornéo, où la Hollande a mis en exploitation des mines de charbon. Mais le climat y est extrêmement malsain et le bébé des Nolins, la petite Julie, ne tarde pas à succomber à une fièvre foudroyante.

À Modjokerto, le radjah ulcéré se venge de sa déconvenue sur les domestiques de Buchholtz. Il les fait assassiner, et leurs cadavres sont laissés en proie aux fourmis et aux insectes. Écœuré, Buchholtz décide de rentrer en Europe.

1. En réalité, il fallut des décennies pour qu'un homme politique néerlandais s'en prit ouvertement au principe du « batig saldo », que même Douwes Dekker ne rejetait pas totalement. La critique de l'opposition libérale, en Hollande, portait contre le régime étatique et contre des abus précis, mais le principe de l'exploitation coloniale n'était guère mis en cause.

Quant à Félix Batel, son rapport — accablant pour le radjah et pour une administration objectivement complice — lui vaut la haine personnelle du Résident de Sourabaya. Il conduirait, s'il était suivi d'effet, à une profonde transformation des structures sociales par la libération des serfs. L'autorité, inquiète, se décide à sévir et renvoie Félix à l'armée comme simple soldat. Félix, ulcéré dans sa dignité, se cache, mais en vain, et il est bientôt arrêté comme réfractaire.

Entretemps, le mécontentement des coolies chinois employés comme mineurs à Bornéo s'est mué en révolte ouverte. Exaspérés par la misère, ils massacrent les blancs, détruisent les machines et noient les mines. Leur exemple ne tarde pas à être imité par une des plus féroces tribus locales, les terribles Dayaks. Ceux-ci s'emparent de l'Assistant Nolins et n'acceptent de le libérer que contre rançon. Le gouvernement colonial prépare une expédition punitive et Félix Batel est gracié, à condition d'y participer, ce qu'il accepte avec joie, car il est persuadé qu'il en reviendra avec le grade d'officier.

L'auteur s'étend sur les dangers d'une telle campagne : climat, conditions de vie, absence de toute implantation européenne, férocité des Dayaks, pillards et coupeurs de têtes. On remarquera cependant qu'il est loin d'accabler ces peuplades, que la colonisation est venue agresser sans scrupules : ce peuple a gardé sa « terrible originalité » et il a résisté à toute immixtion. Les Dayaks sont froids, délibérés, vindicatifs et déterminés ; quant à leurs chefs, ils se distinguent par l'équité, la bravoure et le savoir. Pareille objectivité est rare, en 1869, sous la plume d'un écrivain européen, à l'heure où la fièvre colonisatrice rejette les indigènes au niveau de la bête sauvage et ne les prend en considération que comme une source abondante de main-d'œuvre à bon marché ¹.

Le bateau de Félix Batel éperonne un « praw » dayak, mais il insiste pour que les occupants soient épargnés. Il reconnaît

1. Voir e.a. l'attitude du jeune Léopold II au cours de ses entretiens avec le sultan blanc de Bornéo, Brooke, dans l'étude de M. Jean Stengers, *Léopold II et le modèle colonial hollandais*, dans « Tijdschrift voor Geschiedenis », 1977, n° 1 p. 46-71. Ce remarquable article devrait être lu en parallèle de l'analyse de *Félix Batel*, qu'il éclaire historiquement à de nombreux égards.

d'ailleurs en l'un d'eux le frère de Kitchill Bagouss, Guemouck, qui était devenu le barde (« dalang ») d'une tribu Dayak.

Au bout d'un mois, la compagnie de Félix est réduite de moitié par les combats et par la dysenterie, mais l'ennemi est repoussé et Banjermassing est dégagé. Aussi Félix est-il promu sergent-major.

Il se porte volontaire pour aller délivrer Nolins, et prend contact avec des émissaires Dayaks, qui se disent las de guerre et prêts à échanger leur prisonnier contre bonne rançon. On fête l'accord sur le bateau et la troupe s'endort, enivrée. Seul Félix n'a rien bu, car il reste méfiant et il est obsédé par la pensée de Cécile, toute proche de lui.

Dans l'obscurité, il croit soudain entendre des nageurs, et tire. Trop tard, car le bateau est déjà investi et les soldats blancs, en état d'infériorité, sont incapables de résister. Heureusement, Guemouck est là pour répondre de la vie de Félix et de celle de Cécile Nolins. Félix pénètre dans la cabine de Cécile, qui s'est évanouie. Lorsqu'il l'embrasse, il constate qu'elle déraisonne, mais elle revient bientôt à elle, et lui recommande l'esprit de sacrifice : « Faites comme moi, dévouez-vous ». (II, 213.)

Cécile accepte de livrer les clés d'un coffre bourré d'argent contre la libération de son mari, et les pirates Dayaks se retirent en emportant leur butin ainsi que des prisonniers.

Dans tout cet épisode, qui constitue le chapitre XXVI du tome II, *Guerre chez les Dayaks*, Babut s'est inspiré d'événements historiques qu'il s'est borné à romancer par endroits afin d'y intégrer son intrigue sentimentale. Il a eu soin de laisser dans le vague la datation des faits ¹, mais l'ensemble garde un caractère

1. Les faits historiques se situent entre 1852 et 1862. La population locale s'était soulevée lorsque le résident Andresen avait imposé à la succession du Sultan un métis né de mère chinoise, Tamdjid Allah. Les mécontents s'étaient regroupés autour du successeur légitime évincé, Hidajat Allah. La révolte fut finalement réprimée par le major Verspijck, après une campagne qui dura de 1859 à 1862. Voir J. G. Meinsma, *Geschiedenis van de Nederlandsche Oost-Indische bezittingen*, Delft, 1872-1875, pp. 85 et ss., et F. W. Stapel, *Geschiedenis van Nederlandsch Indië*, Amsterdam, 1930, pp. 299-301.

L'épisode de l'attaque du bateau est également inspirée d'un fait authentique, la destruction du vapeur « De Onrust » sur le fleuve Barito par le chef Sourapatti et ses Dayaks. Dans la réalité, un seul homme échappa au massacre, et il n'est évidemment question, ni de Nolins, ni de sa femme, ni de la situation romanesque de Félix, ni de la reconnaissance pathétique de Guemouck.

de vraisemblance très accusé, et qui pourrait s'expliquer par une documentation personnelle ou par des témoignages oraux.

La petite colonne des blancs libérés par les Dayaks traverse, en direction de Banjermassing, un véritable océan de végétation, que Babut décrit de manière très évocatrice. C'est alors que, mûri par l'expérience et par la méditation, Félix Batel décide de suivre le comportement moral dicté par Cécile. Il se sacrifiera, non pour un amour sans espoir et sans issue, mais pour la cause de douze millions de Javanais opprimés.

Un hasard, trop heureux pour être entièrement vraisemblable, lui fait rencontrer Nolins: l'assistant avait réussi à fausser compagnie à ses gardiens et errait au milieu de la jungle. Pleinement réconciliés cette fois, les deux hommes associent leurs énergies pour regagner Banjermassing, après avoir surmonté les embûches d'une nature hostile et les attaques des crocodiles. Nolins fait l'éloge des Dayaks, peuple doux et civilisé lorsqu'il n'est pas en guerre, et affirme que la colonie sera prospère lorsque « le malentendu » entre Hollandais et indigènes sera dissipé¹. Félix conteste ces vues et rétorque que le système colonial, tel qu'il est conçu par les Hollandais, est incapable d'assurer la prospérité où que ce soit, et qu'il ne peut engendrer que la misère et la révolte.

Une phase décisive de sa vie s'achève ainsi. Son amour pour Cécile est mort, en même temps que son romantisme fumeux d'adolescent: il est mûr pour une grande œuvre, celle de la libération d'un peuple.

Sa révolte intérieure est encore accentuée par la maladresse du gouvernement hollandais. Alors que son colonel le recommande à l'autorité militaire et qu'il insiste pour que Félix soit nommé sous-lieutenant, on fait la sourde oreille en haut lieu et on refuse cette promotion. Félix devra se contenter d'une décoration, la croix du Lion néerlandais. La raison? Il n'est pas Hollandais, et on ne peut donc lui faire confiance sans réserve.

1. Babut précise, dans une note de la page 239, que « la guerre de Banjermassing, dont nous venons de décrire l'un des épisodes les plus émouvants, dure encore à l'heure qu'il est ». On pourrait en déduire, si le romancier n'a pas cherché à brouiller les pistes, que la rédaction du roman se situerait en 1861-1862.

Sur ces entrefaites, Félix a retrouvé Madame F..., qui s'était rapidement consolée de son départ entre les bras du Signo-Bezar et qui mène grand train avec la fortune de son amant. Le trio se retrouve aux environs de Sourabaya et décide, cette fois, de passer à l'action, chacun ayant des griefs différents, mais toujours aussi vifs, à l'endroit du pouvoir colonisateur.

C'est en ces termes que le Signo-Bezar résume les griefs du peuple javanais :

« Ne connaissant d'autres besoins que ceux que la riche nature de Java satisfait d'elle-même, le Javanais n'aime point le travail. Mais l'Européen lui a dit : tu travailleras contre ton gré et je t'y forcerai par tes chefs indigènes ; tu tireras, de la terre où tu vis, les produits que je convoite. Le Javanais travaille et l'Européen jouit de ce qu'il produit, tout en éloignant de lui les races qui ne demanderaient pas mieux que de travailler à sa place, ainsi que les nouveaux besoins par lesquels l'Industrie lui ferait connaître une civilisation nouvelle. Où donc l'Européen prend-il le droit de forcer ainsi le Javanais au travail ? Si l'Indigène aime à dormir, s'il craint le soleil, qui cela regarde-t-il ? Veut-on le relever de son insouciance ? Mais alors n'est-ce point un pauvre moyen que de le vouer à un travail sans espoir, lequel ne peut que l'abrutir !

Le hadji, le seul prêtre autorisé dans les dessas, y aura bientôt fait pénétrer la corruption et l'impiété de nos villes. La morale est considérée au-dessus du pauvre serf attaché à la glèbe ; défense est faite de la lui prêcher. Le ciel permettra-t-il toujours qu'un peuple de 12 millions, qui a connu des temps prospères, soit converti en machine agricole au service de l'Européen ?

Condamné à demeurer étranger aux progrès industriels, attaché au sol comme une bête de somme, le Javanais a presque entièrement perdu le souvenir de ses droits. L'état des chemins ruraux est tel, les *carbos* et les *sapis* sont devenus si rares, que la plus grande partie des transports a lieu à dos d'homme, comme aux temps primitifs. Certains districts sont tellement misérables que les radjas eux-mêmes restent pauvres malgré les avantages que leur offre le système colonial.

Voilà combien de temps déjà que des améliorations nous sont promises ? À chaque nouveau gouverneur-général qui nous arrive, le pays se demande s'il apporte enfin un régime libéral, ou si du moins il ne va pas corriger le système van den Bosch dans ses côtés les plus funestes. Mais il est actuellement prouvé que la liberté de l'initiative privée est l'antipode du système colonial. Nulle mesure transitoire ne saurait les rapprocher, il faut couper le mal dans ses racines et c'est à quoi l'on ne consentira point à La Haye. Pour conjurer la

ruine qui le menace, le pays n'a plus d'autre ressource que la révolte. Dieu étendra sur nous sa commisération et sa justice, car nous combattons pour le bon droit d'une immense majorité, pour la régénération d'un peuple de douze millions! (II, 247-248.)

On retrouve ici tous les arguments exposés ailleurs par Jules Babut, y compris l'éloge de l'Industrie (avec majuscule) et l'apologie de l'initiative privée, considérées comme les seuls remèdes à une colonisation qui paupérise la masse paysanne et la pousse au désespoir¹.

Le Signo-Bezar apprend à Félix que le mécontentement gronde parmi les sous-officiers et dans la troupe à Batavia et à Samarang; il compte sur lui pour l'attiser à Sourabaya. Il a échafaudé un plan afin de regrouper toutes les oppositions, y compris celles des métis et de quelques Européens. Après l'éviction des Hollandais, un gouvernement fédéral serait institué, le Signo deviendrait Gouverneur Général et un officier français prendrait la direction de l'armée. Enfin, et surtout, un système économique de type libéral serait mis en vigueur.

La proposition vient à son heure, car Félix est prêt à tout pour mettre fin à un système qu'il exécère. Malheureusement pour lui, il est espionné par un sergent hollandais et, au moment où il s'apprête à déclencher l'action, il est mis aux arrêts. De toute manière, le projet était voué à l'échec, puisqu'un autre Signo en avait trahi tous les détails. Traduit en Conseil de Guerre, Félix est jugé coupable et condamné au gibet.

Il se résigne à mourir, avec le sentiment d'avoir manqué le seul acte important de sa vie, lorsque le fidèle Kitchill Bagouss vient le libérer de son souterrain. Le bon serviteur, en patriote javanais, a creusé un conduit pendant quinze jours pour l'arracher à la mort.

1. L'idée d'indépendance nationale n'apparaît alors nulle part, et ce serait un grave anachronisme que d'introduire cette perspective dans une « lecture » correcte du roman. Même Marx et Engels ont, sur la colonisation, des vues fort éloignées des nôtres. Voir à ce sujet dans Miklos Molnar, *Marx, Engels et la politique internationale*, Paris, 1975, le chapitre *Marx et Engels face à l'expansion coloniale*.

Le chapitre suivant raconte leur fuite, de Sourabaya vers Modjokerto, où ils arrivent deux jours avant le mandat d'amener lancé par le Gouverneur.

« Le fugitif atteignit Modjokerto avec l'aurore. En passant devant la porte ouverte de son ancien jardin, il voulut revoir une dernière fois sa demeure. Le clair de lune se jouait encore dans les sombres masses des manguiers, au-dessus desquelles les orgueilleux panaches des cocotiers se couvraient déjà des lueurs du soleil levant. Quand il entra dans sa maison livrée de nouveau aux assauts des fourmis blanches, les *tjiktjaks* (lézards) et les *djekkos* entonnèrent un joyeux concert, comme pour saluer son retour » (II, 267).

On lance sur sa pis'e les Orang-Boughis, soldats d'élite, sobres et disciplinés, marcheurs infatigables. Deux amis de Kitchill s'engagent à le conduire jusqu'à la côte méridionale de l'île, et commence alors une extraordinaire poursuite à travers la jungle¹ :

« Derrière eux, la végétation se refermait dans toute sa sauvagerie. Rarement un coup de hache sépara l'entrelacement trop rebelle d'une vigne sauvage ou de tiges de rotins. Ils se glissèrent ainsi à travers le labyrinthe vivant d'un entassement de verdure, où d'innombrables formes végétales étaient tellement confondues que le regard aurait eu de la peine à les distinguer.

Parfois des arbres tombés de vieillesse leur barraient le passage et des rameaux brisés, suspendus à des rotins à peine visibles, flottaient au-dessus de leurs têtes comme l'épée de Damoclès. Les arbres morts ou mourants disparaissaient sous des monceaux de fleurs, d'étranges orchidées s'épanouissaient de tous côtés et la forêt ne semblait former qu'un seul être fleuri, tellement la vie y avait entremêlé ses moules divers.

Ailleurs, des marais cachés derrière un rideau de bambous, ou sous des touffes d'alang-alang, forçaient les fugitifs à de laborieux détours. De hideux crapauds, des lézards de toutes les grandeurs et des reptiles immondes, fuyaient précipitamment devant ces visiteurs d'un nouveau genre. » (II, 270-271.)

Toutes ces pages sont d'une précision et d'une netteté dont l'auteur ne nous cache d'ailleurs pas les sources savantes. La

1. Une fois encore, Babut insiste ici sur la véracité de son récit : « Cette fuite dans les jungles derrière Modjokerto est un fait historique » (note, II, 269).

description de la nature, et surtout celle de la faune indonésienne, abonde en détails techniques et en termes autochtones, qu'il s'empresse de traduire et de commenter. Nous reviendrons plus loin sur cet aspect essentiel du livre de Babut.

Il s'étend complaisamment, et peut-être avec une certaine nostalgie, sur le récit des bivouacs, sur la vie nocturne de la forêt tropicale :

« À peine le soleil avait-il quitté l'horizon depuis un quart d'heure, que déjà l'on ne pouvait plus rien distinguer à deux pas devant soi. De grands feux furent allumés pour éloigner les tigres et les panthères. Depuis quelque temps déjà des essaims de moustiques pullulant à l'infini dans ces lieux chauds et humides, faisaient entendre leur bourdonnement inquiétant et d'autres insectes avaient tous à la fois entonné leur concert strident, comme s'ils eussent obéi à un signal. Chaque feuille avait pris une voix, toute la forêt parlait, pendant que des myriades de lueurs phosphorescentes portées par les vers luisants, illuminaient la scène, depuis le sol jusqu'aux cimes les plus élevées.

Quel contraste avec nos tranquilles nuits des zones tempérées, où le crépuscule dure tant et où les bruits du jour font place petit à petit au silence parfait. Ici des ténèbres compactes et le tumulte incessant des insectes avaient presque subitement succédé à la clarté la plus vive et à la paresseuse tranquillité du jour. Les moustiques, les moucherons, les papillons de nuit, les chauves-souris et les vampires se livraient à une danse infernale, tandis que les sauterelles sifflantes, les cicadelles, les phasmes, les mantides et une infinité de coléoptères ou scarabées grinçaient à qui mieux mieux ! Une telle quantité de fourmis ailées étaient sorties de terre, qu'il fallait se tenir la bouche fermée pour ne pas les avaler toutes crues ; attirées par les flammes du bivac, elles se laissèrent prendre en masse ; les Indigènes les rôtirent et en firent une incroyable consommation avec leur *nassi* du soir. (II, 273-274.)

Félix Batel s'interroge sur le sens philosophique de ce débordement de vie, de ce grouillement infini où l'homme n'a pas sa place. Par une réaction instinctive, il fait retour au monde civilisé, dont il célèbre la grandeur créatrice : la civilisation fait de l'homme « le bon génie de la création » (II, 275).

Loin de la patrie, perdu dans un monde hostile, doublement menacé par les hommes et par la nature, frôlé par l'ombre de la mort, il regrette la paix de ses montagnes suisses, la présence de son vieux père, les « délicieuses soirées de Martigny ».

Après trois jours de marche, la forêt change d'aspect, se fait plus fleurie, moins impénétrable. Les insectes, les moustiques disparaissent, mais le danger vient maintenant des sangsues. Les hommes de l'équipe ne tardent pas à s'épuiser, sous l'effet de la fatigue et de la malnutrition :

« La largeur du vallon graveleux n'était que de deux kilomètres, mais plusieurs hommes déclaraient ne plus pouvoir marcher, étant *sakitt-proutt* pour s'être nourris depuis deux jours de fruits, de gibier et de quelques lézards, par suite de l'épuisement de la provision de *brass* (riz non cuit) prise aux warongs de Modjokerto. Il fut décidé que l'on suivrait le sentier le lendemain pour acheter du *brass* et du *siri* au premier *dessa*, qui ne pouvait être fort loin. » (II, 278.)

Au passage, les fugitifs découvrent un temple en ruines, sorte de dôme en pain de sucre, haut de trente-cinq mètres et dont la circonférence à la base est d'environ soixante mètres, avec à l'intérieur deux rangées d'arcades parfaitement conservées¹.

Ils ne peuvent pourtant pas s'y attarder, car les soldats Boughis les ont presque rejoints et campent à proximité.

Au lever du jour, Félix Batel découvre un merveilleux spectacle, fait de lumière et de beauté, dont la splendeur émerveille jusqu'à ses compagnons.

« Un contentement tranquille et pensif était peint sur leurs physiologies, ils réfléchissaient à la cause première de tant de splendeur. Personne ne leur avait enseigné la prière, mais leur contenance était tout une adoration mentale » (II, 282).

Et Félix en tire une leçon morale qui rejoint le thème fondamental de tout le livre :

« Oui, vous êtes les frères, vous êtes les égaux de l'homme blanc, car, malgré votre couleur et la rudesse de vos traits, votre âme s'élève au-dessus des choses terrestres. Soleil de Java, le jour approche où tu n'éclaireras plus tant de misères. Que ne peux-tu, dès aujourd'hui, déchirer le voile qui cache Java à la mère-patrie ! » (II, 282).

1. Cette région est, en effet, connue pour la variété de ses temples (ou « candi »). On ne sait de quel *candi* il s'agit ici : peut-être du candi Jago ?

Le jour viendra, lointain sans doute, mais inéluctable, où Java sera arrachée à la « rapacité jésuitique ».

C'est au moment où le livre prend toute sa valeur prophétique, plus morale encore qu'économique ou politique, que l'aventure tourne à la tragédie. Le destin de Félix Batel s'achève sur un échec apparent qui cache sa victoire intérieure et le triomphe final de ses idées.

Au moment où les fuyards croient enfin atteindre la côte, et donc le salut, ils se trouvent bloqués par un énorme glissement de terrain, un *bandger*, déferlement massif de boues qui entraîne tout sur son passage, jusqu'aux rhinocéros. Il aura fallu, pour abattre le héros, une catastrophe naturelle, qui prend du coup une valeur de symbole et une dimension surhumaine.

Félix sera exécuté devant sa caserne. Cécile retourne aux Indes, le père de Félix meurt de douleur, Buchholtz installe son négoce à Suez où le canal sera bientôt ouvert, et à Modjokerto, le radjah étant mort, son fils lui succède et montre la même rapacité que son père.

« Mais », conclut le romancier, « prenons patience : quand il s'agit de la vie des peuples, les années et les hommes ne sont rien, c'est par siècles et par générations que nous devons compter ». Ainsi se termine une œuvre dont le dessein idéologique n'a cessé jusqu'au bout d'imprégner et d'orienter la trame narrative.

III. « FÉLIX BATEL » EST-IL UN ROMAN HISTORIQUE ?

À diverses reprises, Jules Babut a cru nécessaire d'insister sur la rigoureuse historicité de son roman. Il affirme en avoir connu le héros, dont la correspondance lui aurait été accessible ; il souligne l'authenticité des faits qu'il relate, y compris la révolte manquée, la fuite de Félix, et son exécution ; il laisse entendre que c'est pour des raisons de discrétion et de prudence qu'il a dû modifier les noms de ses personnages, les dates et les lieux de l'action. Il est évident que Babut a conçu son œuvre comme un *témoignage* ayant valeur *historique*, relatif à des événements soigneusement occultés par la presse officielle et donc inconnus des étrangers à Java.

Nous avons cru, de prime abord, à une ruse de romancier. Celui-ci aurait pu obéir au souci, fort répandu après la grande vogue de l'exotisme romantique, de respecter — fût-ce de manière assez formelle — les exigences de vérité de l'histoire. Bien des aspects mélodramatiques de l'intrigue venaient à l'appui de cette hypothèse. Certes, la description de l'habitat, des paysages et des mœurs semblait le fruit d'une expérience directe, mais pouvait-on croire le romancier sur parole lorsqu'il écrivait : « L'auteur a vu les principaux détails de cette histoire » ? Et que penser de la rocambolesque conjuration ourdie par le Signo-Bezar ? Sans doute l'histoire de Java avait-elle retenu l'existence de fréquentes révoltes¹ parmi la population indigène, parfois entraînée par ses nobles eux-mêmes, mais il n'était question nulle part d'un vaste projet tendant à l'expulsion des Hollandais, et dont l'exécution avait été rendue possible par la complicité de mercenaires, d'origine suisse pour la plupart, comme Félix Batel.

Une des conclusions les plus surprenantes des recherches qu'il nous a été donné de poursuivre récemment à la 2^e Section de l'Algemeen Rijksarchief de La Haye, dans les dossiers les plus secrets du Ministère des Colonies, aujourd'hui ouverts à la consultation, est précisément que Jules Babut n'a pas inventé ce complot, mais qu'il s'est borné à en transposer les données. Les faits sont si complexes, la documentation si abondante, qu'il conviendrait qu'un historien de métier s'attachât à démêler les fils d'une des plus extraordinaires aventures de l'époque coloniale. Nous nous bornerons ici à en exposer l'essentiel².

1. Dans les documents des archives Nahuys van Burgst (Bibl. Univ. de Leiden), plusieurs dossiers concernent les révoltes et les troubles à Java : *Portefeuille 9*, n° 3 : Onlusten op Java, 1825 ; n° 4 : Onlusten op Java, 1826 ; *Portefeuille 12*, n° 4 : Correspondentie over de plannen der muitelingen ; *Portefeuille 14*, n° 1 : Onlusten op Java, n° 3 : Brieven en stukken betreffende de onlusten op Java ; etc.

2. Notre documentation provient du fonds de l'ancien Ministère des Colonies (exh. 18 oktober 1860, nr. H. 24 ; exh. 22 oktober 1860, nr. Y³ Kabinet ; exh. 3 mei 1860, nr. 132 ; exh. 9 september 1860 ; nr. 5 ; exh. 30 augustus 1861, P³ Kabinet) et des Archives du Cabinet du Roi (exh. 6 sept. 1861, nr. 52 ; exh. 18 febr. 1861, nr. 82). La plupart de ces papiers sont qualifiés de *secrets* (geheim), et certains rapports adressés au ministre portent des remarques marginales qui sont vraisemblablement de la main de ce dernier. Nous devons la révélation de

En janvier 1860, d'étranges événements s'étaient déroulés à Djokjakarta, qui s'étaient reproduits quelques mois plus tard à Willem I, et à Samarang, avec une troublante similitude dans les processus. Dans chaque cas, un petit groupe de militaires étrangers avaient conçu le projet de se mutiner, de massacrer leurs officiers, de s'emparer du fort et de son arsenal. Le complot avait été dénoncé à la dernière minute, et le pire ainsi évité pour l'autorité civile et militaire. Mais les rapports officiels ne cachaient pas le malaise profond que ces faits avaient suscité. Un document, daté de mars 1860, précise que le chef de l'entreprise était un sergent suisse, issu de bonne famille, et recruté en août 1858 avec d'excellentes recommandations. Il s'appelait Jean-Samuel Borgeaud, et ses qualités indéniables l'avaient fait admettre à l'examen d'officier. Arrêté in-extremis avec douze autres militaires, il avait été amené à Samarang, où il attendait son jugement.

La consultation du grand livre matricule des militaires de l'armée coloniale (le *Stamboek*) permet de préciser sa personnalité : né à Pully, le 23 janvier 1834, de Jean-Charles Borgeaud et de Louise Rolaz, ce jeune homme aux cheveux blonds et aux yeux bleus, de taille moyenne (1,635 m) avait d'abord pris service dans l'armée du Royaume des Deux-Siciles, dès 1850. Entré au service néerlandais le 26 juillet 1857 comme simple soldat, nommé caporal le 7 décembre de la même année, il était arrivé à Batavia sur le « Ternate » le 13 novembre 1858, avec des galons de sergent obtenus le 12 juin, un bon mois avant son embarquement à Rotterdam. Le *Stamboek*, qui le connaît sous le numéro matricule 42563, ne dit rien de sa participation au complot de Djokjakarta, et se borne à noter laconiquement qu'il fut jugé par le Conseil de Guerre de Samarang le 15 juin 1860 pour haute trahison et condamné à la peine de mort par pendaison (« de straf des doods met den strop »). Ce jugement, confirmé le 7 septembre, fut exécuté le 8 novembre 1860.

L'auteur du premier rapport (mars 1860) adjurait les autorités de ne pas tirer des conclusions hâtives de cette insurrection avor-

cette mine encore inexplorée à la perspicacité et à la compétence des archivistes de la 2^e Division, MM. van Laar et De Graaf, à qui nous adressons ici l'expression de notre immense gratitude.

tée, mais il suggérait une série de décisions, dont plusieurs furent effectivement adoptées : élever la part du contingent hollandais dans l'armée jusqu'aux deux-tiers du total ; éviter de grouper les Suisses en unités, mais les répartir dans des corps néerlandais ; arrêter provisoirement le recrutement d'étrangers autres que les Suisses ; verser ceux-ci momentanément dans la réserve. Dans certains documents, les révoltés sont traités de « forbans » (belhamels) ; d'autres, plus attentifs aux motivations profondes, notent la tendance des Suisses à donner dans la nostalgie.

Les dénonciateurs étaient d'ailleurs tous les deux Suisses. Le premier, le fusilier Landry (n° 43763), avait ébruité le projet alors qu'il se trouvait en état d'ivresse. Le second, le caporal Vöggtlin (n° 44253), avait jugé de son devoir d'alerter ses chefs néerlandais. Les conjurés comptaient profiter du relâchement de la surveillance après le Nouvel An pour s'emparer des armes et massacrer leurs chefs. La plupart avaient commencé leur carrière dans l'armée des Deux-Siciles et se souvenaient d'avoir mené à bien une action subversive organisée à Naples, où on les avait laissés sans solde. Il existait donc une tradition d'insubordination, d'origine « piémontaise » comme disent les textes, et l'expérience leur avait appris qu'un succès initial entraînait aussitôt l'adhésion des hésitants et des craintifs.

Les soldats compromis dans l'affaire portaient tous des noms suisses (Jaggi, Hasenbühler, Meister, Zimmermann, Schweizer, etc.), et le malaise qui régnait parmi eux n'était pas un fait nouveau et inconnu. Dans un rapport secret du 12 janvier 1860, le général-major Steinmetz explique au Ministre ce que fut son attitude aux moments les plus tendus : après avoir arrêté les meneurs, il avait rassemblé la troupe pour dire aux soldats le caractère stupide de ce projet subversif, voué à l'échec. Il précise qu'il a fait ce discours *en français*, la plupart des soldats étant Suisses romands et Piémontais. Il rassure le gouvernement en lui certifiant que la peur règne parmi les militaires depuis l'envoi des rebelles devant le Conseil de Guerre, mais tient à rappeler aussi que l'atmosphère était troublée depuis quelque temps déjà. En effet, dès novembre 1859, à Samarang, un soldat avait dénoncé à un sous-officier l'existence d'un complot conçu par des Suisses, des Français et des Italiens. L'objectif était le même : tuer les

officiers, s'emparer du fort et de son armement, mais aussi — remarque le général Steinmetz — s'allier avec les forces locales, en l'occurrence « l'empereur de Solo », avec lequel les conspirés auraient essayé de s'aboucher. On avait conclu, à l'époque, un peu trop vite, qu'il s'agissait de racontars de cantine et de vantardises d'ivrognes.

Le dossier comporte aussi l'interrogatoire du caporal Vögtlin, dont le rapport avait éventé la conspiration à la dernière minute. Selon lui, la rébellion devait éclater initialement le 31 décembre, et les conjurés comptaient sur l'aide d'un major javanais, détenu prisonnier dans le fort, le Pangerang Hario Sasra Ning Prang, grâce à qui ils auraient pu obtenir ensuite l'appui matériel de la population locale. Il avait remarqué que plusieurs hommes couchaient habillés dans le fort, et qu'une agitation insolite avait régné parmi les Javanais des alentours dans la nuit du 31 décembre. Ayant constaté ensuite qu'on avait saboté son fusil, il avait alerté ses chefs.

Suivent diverses dépositions, des soldats Tschabolt, Moning, Wagner, von Moss, Röder, Schuer, von Lukowitz, Landry. On retiendra surtout (pour son analogie avec l'action de *Félix Batel*) la déposition du sergent-major hollandais Van Aaken, qui dit avoir déclenché l'alarme après avoir reçu la visite du caporal suisse Schuer. Un certain Madorin signale que le complot de Djokjakarta était synchronisé avec un autre, identique, à Solo, ce qui avait entraîné le report du coup de force dans la nuit du Nouvel An. Le nommé Hoerner dit avoir été approché par Borgeaud afin de traduire en allemand un texte rédigé en français, et qui était un appel à la révolte adressé aux militaires.

La plupart des soldats interrogés nient tout en bloc, ou se limitent à admettre leur intention de désertre. Quant à Borgeaud lui-même, il admet avoir confié à Hoerner la proclamation incriminée et il avoue avoir voulu s'emparer du fort Vredenburg, à minuit, dans la nuit du 2 au 3 janvier. La lâcheté de plusieurs conspirateurs l'avait forcé à remettre l'opération, ce qui avait eu pour conséquence son échec.

Beaucoup de ces soldats s'étaient engagés sous un faux nom, et on apprend ainsi que le vrai nom de Landry est Pierre Gavard, et qu'il est Savoyard.

Le dossier contient aussi plusieurs documents annexés, dont certains sont d'un intérêt remarquable et confirment les analyses et le diagnostic de Jules Babut dans *Félix Batel*. Le fusilier Saccagi (n° 43487) a écrit plusieurs lettres à sa famille, qui ont été ouvertes et dont le contenu est repris in-extenso. Il y décrit la condition du soldat comme celle d'un galérien, vendu par des marchands de chair humaine, menant une vie triste et sans espoir, privé de correspondance et de liberté de mouvements. Il explique le comportement des autorités militaires par la peur des Hollandais de voir les Européens civiliser la population javanaise et lui inspirer le désir de rompre sa longue servitude. Pour lui, les Hollandais se conduisent à Java « en barbares ». On notera la sévérité de ce jugement et le climat moral accablant dans lequel il est formulé.

Saccagi donne des détails abondants sur la situation tragique des mercenaires européens : la moindre faute est sanctionnée de coups, administrés par d'autres soldats (et lui-même préférerait se tirer une balle dans la tête que de frapper un camarade) ; le gouvernement se sert de la troupe pour terroriser la population locale, que l'on exploite honteusement, mais ce même gouvernement récompense bien mal ceux qui le servent. En conclusion, il suppliait son frère de le faire réclamer sous son vrai nom, qui est Lorenzo Rey, et de faire appel éventuellement au Roi de Sardaigne.

Un autre Piémontais, dont le vrai nom est Bernardo Gianjarra, se plaint de la nourriture, qui consiste uniquement en riz et en viande de buffle, et des promesses non tenues de leur accorder des terres à cultiver.

Un autre dossier traite de la révolte qui avait éclaté, quelques mois plus tard, à Samarang et à Willem I. Dans un rapport très détaillé signé par le général-major De Brauwer, il est question de l'existence, parmi les soldats suisses, d'une sorte d'« amicale » présentée comme une société de chant et dénommée Grütli. Cette association culturelle cachait en réalité un groupe subversif, qui répandait des mots d'ordre et des cris de guerre révolutionnaires. Le chef du groupe, le canonnier Baltiser, aurait déclaré un jour, à Willem I, « il y aura de l'*amok* ce soir ». En effet, il était lié secrètement avec le sergent Borgeaud et il avait

décidé, en apprenant son arrestation à Djokjakarta, de tenter un coup de force *pour le délivrer* (on retiendra la nouvelle analogie avec l'histoire de l'imaginaire Félix Batel).

L'affaire s'était terminée, ici aussi, par neuf pendaisons (dont celle d'un soldat anversoïse, Van Coelet, n° 46523) et par une série de condamnations aux travaux forcés (douze ans pour Baltiser, dix ans pour les autres). Quant aux soldats non explicitement condamnés, on les avait envoyés (y compris Furiman, un des dénonciateurs du complot) achever leur carrière à Bornéo, ce qui — lorsqu'on parcourt le *Stamboek* — équivalait à une condamnation à mort différée. Ici aussi, on retiendra l'analogie avec le destin de Félix Batel, envoyé à Bornéo afin de s'y « racheter » de ses fautes passées.

Il faut préciser que le coup de force de Samarang, à la différence de celui de Djokjakarta, avait bien failli réussir. On avait tiré, on avait tué des officiers, il y avait eu de nombreux blessés. Aussi le gouvernement avait-il distribué médailles et distinctions à tous ceux « qui n'avaient pas trahi », et qui avaient activement contribué à la répression de l'insurrection armée.

Le rapport du général De Brauwer comporte, comme toujours, une réflexion sur les causes d'un mécontentement qui devait sembler inexplicable, vu de La Haye. Cette analyse est tout à fait remarquable de lucidité et d'intelligence. L'essentiel, selon le général, n'est pas une question de nourriture et de logement : ceux-ci sont nettement supérieurs à leur équivalent aux Indes anglaises. Les rapports humains y sont pour une part, mais surtout, l'autorité a laissé gonfler inconsidérément la proportion des étrangers dans la troupe : sept-douzièmes d'étrangers à Samarang, deux-tiers à Willem I.

Pour lui, la majorité des mercenaires sont des aventuriers, des déserteurs, parfois des criminels, souvent inscrits sous un faux nom. Beaucoup d'entre eux proviennent du « régiment suisse » du royaume des Deux-Siciles, qui s'était révolté à Naples sous la direction de son Colonel et avait été dissous ensuite.

Les autres causes du malaise sont psychologiques : les soldats manquent d'informations ; les agents recruteurs les ont leurrés en faisant miroiter à leurs yeux des espoirs absurdes ; leur nourriture n'est pas mauvaise, mais elle leur semble insolite ; la

vie de garnison déplaît à ces aventuriers par son caractère trop discipliné ; les aventures féminines sont difficiles, car les Javanaises ne parlent pas leur langue et ils les trouvent physiquement peu attirantes ; le climat très dur est un élément non négligeable dans la mauvaise adaptation. Enfin, dernier argument, assez surprenant celui-là : tous ces hommes ont été excités par les nouvelles de l'expédition de Garibaldi ; beaucoup voudraient rentrer en Europe afin d'y participer, et tous ont été émus par cette épopée politico-militaire. La liaison de l'expédition des Mille et des révoltes à Java en 1860 n'est pas une des moindres surprises de cette recherche féconde en rebondissements.

Nous avons réservé pour la fin les détails fournis par le *Stamboek* sur le canonnier Baltiser, n° matricule 46602. Il se prénomme Félix (comme notre héros, et il y a bien quelque rapport entre Baltiser et Batel). Né à Windlach (Cantons helvétiques) en 1830, il s'était enrôlé à Crans en 1859. La fiche signalétique lui attribue des yeux bruns, un nez pointu, des cheveux bruns et une taille d'un mètre 68. Engagé pour six ans le 5 décembre 1859, embarqué à Rotterdam le 31 décembre sur le « *Admiraal De Winter* », il avait débarqué à Batavia le 8 mai 1860.

C'était donc un « bleu », fraîchement arrivé, qui avait participé au coup de Samarang et qui passait, le 3 septembre 1860, devant le Conseil de Guerre à Willem I pour « projet de révolte et appel à la désertion »¹.

Il n'est pas impossible que notre Félix Batel soit le résultat d'une fusion et d'une transfiguration littéraire de Félix Baltiser et de Jean-Samuel Borgeaud. Ce qui est plus que probable, c'est qu'il incarne les meilleurs esprits, les plus intelligents, les plus audacieux, les plus désintéressés parmi les soldats suisses et piémontais mécontents. En intégrant dans sa fiction le personnage d'un noble javanais, Babut a donné à son roman une dimension supplémentaire, celle du combat prophétique en vue de l'indépendance nationale. Les mutins de 1860 ne voyaient

1. La condamnation à douze ans de travaux forcés fut réduite à dix en 1861. On peut se demander si Baltiser ne fut pas affecté aux travaux d'irrigation de Modjokerto, et si ce n'est pas là que Jules Babut l'aurait rencontré. Le *Stamboek* est muet sur son destin après 1861, mais il ne mentionne aucun séjour de Baltiser à Bornéo.

sans doute pas si loin, et, s'il faut en croire le général De Brauwer, leur seul désir était de regagner l'Europe au plus tôt.

Jules Babut a dû avoir connaissance sur place des graves événements de 1860 qui filtrèrent quelque peu dans la presse javanaise, mais dont personne ne souffla mot en Hollande. Au plan historique, son œuvre est donc d'une importance considérable et, à ce niveau d'interprétation, elle a peut-être une signification plus lourde que *Max Havelaar*, d'inspiration plus nettement autobiographique. Même si *Félix Batel* dispose librement des personnages et des faits, il est le seul à avoir témoigné d'une des crises les plus graves qu'ait traversées la colonisation hollandaise. Il mérite très largement le titre de « roman historique » et devrait être reconnu, à ce titre, comme un document d'une valeur exceptionnelle.

IV. UNE LECTURE « DOCUMENTAIRE » DU ROMAN

Nous l'avons dit plus haut : la fiction romanesque et sentimentale n'est, dans *Félix Batel*, qu'un prétexte qui doit impliquer progressivement le lecteur, d'une part dans la réalité indonésienne perçue sous ses aspects les plus divers — ce que nous appellerons le propos *descriptif* et *encyclopédique* du roman —, d'autre part dans une prise de conscience économique et sociale du fait colonial et dans une réflexion à la fois politique et morale, qui sous-tend un vaste et ambitieux dessein *idéologique*.

L'intérêt de cette œuvre n'est pas dans sa valeur psychologique. Les caractères sont donnés plutôt que creusés, leur tonalité est conventionnelle jusqu'à la niaiserie, le climat général oscille entre une sensiblerie romanesque et un idéalisme pathétique également sans nuances. Comme dans toute production à finalité didactique, idéologiquement engagée, le monde humain est schématisé, scindé selon un axe manichéen, figé en « personnages parfaits ». On n'en voudra pour exemple que le portrait de Cécile Piola :

Cécile rayonna de toutes les fraîches et candides grâces que Dieu répartit à ses vierges les plus favorisées... ses grands yeux bleus prenaient parfois une expression profonde et pensive, elle songeait sans doute au malheur irréparable de la perte de son père et ses chagrins la rendaient encore plus séduisante » (I, 22-23).

Ce qui n'empêchera pas cette séraphique jeune personne de laisser son amoureux transi s'engager dans une dangereuse carrière à la seule fin d'acquérir la certitude de l'aisance matérielle qui lui est indispensable, et d'épouser finalement le bon parti agréé par sa mère. Image fidèle, mais en filigrane, d'une société vouée à l'argent, à l'apparence et aux conventions : l'angélisme mis à part, on songe à la relation entre M^{me} Reymer et le pauvre Tanié, parti pour St-Domingue, dans *Ceci n'est pas un conte*, mais Diderot avait su donner à son récit toute l'âpreté cruelle de la vie.

Babut est infiniment plus attachant lorsqu'il introduit son lecteur à la nature, à la vie quotidienne, à l'habitat, aux structures économiques et sociales de l'île de Java. Pris dans sa totalité, *Félix Batel* apparaît comme une véritable encyclopédie de la réalité javanaise, saisie dans la diversité de ses aspects avec un sens aigu de la perception concrète.

La curiosité procède, chez lui, d'une intention délibérée, par laquelle il entend bien se distinguer des voyageurs trop pressés qui multiplient les descriptions générales d'ordre physique ou géographique. Même s'ils sont mus par la passion sincère du voyage et s'ils en affrontent les périls et les privations, ils se bornent d'ordinaire « aux bagatelles de la porte » et fournissent trop « rarement quelques données sur la vie intime du pays décrit, c'est-à-dire de ses habitants » (p. VI).

Le propos de Jules Babut est donc, dans une large mesure, *documentaire* et *descriptif*. Son livre se présente comme une initiation à la connaissance vivante de Java, ce qui le différencie d'emblée de la visée plus poétique, plus subjective aussi, de *Max Havelaar*.

La première manifestation de cette volonté d'informer et d'instruire le lecteur se situe au premier contact de Félix avec Java, c'est-à-dire au chapitre V, consacré à Batavia. Babut nous promène des entrepôts de commerce (les « go downs ») aux demeures des marchands chinois, arabes et indous, du quartier chinois (le « campong ») aux canaux alimentés par la rivière Tjiliwong. Il nous fait assister au travail des débardeurs chinois, encadrés par leurs « tambis » (surveillants), au déchargement des marchandises sur les « praws » (petits bateaux malais), à toute

une activité fourmillante et pénible, dont bénéficie une minorité européenne bien à l'abri des émanations fétides dans ses jolies résidences à l'intérieur des terres, protégées des chaleurs tropicales par la fraîcheur de la végétation.

Le quartier des villas est groupé autour d'une immense esplanade, le Koningsplein, que ceinture une rangée d'arbres aux noms étranges, les « pohom assem » et les « djati wolanda ». Entre les beaux quartiers et la vieille ville coule le Molenvliet, longé par une route très fréquentée, où se croisent les calèches européennes, bien moins adaptées pourtant au climat étouffant que les palanquins légers et aérés de l'Inde. C'est tout au long du Molenvliet que s'étire le quartier chinois avec des dragons aux portes et des clochettes sur les toits. Au-delà commence le foisonnement de la nature, avec des cultures étagées, où le cocotier, le mangoustan et le bananier se recouvrent et se protègent l'un l'autre. Sous ces énormes vergers naturels se cachent les simples huttes en bambou, recouvertes de feuillage, qu'habitent Javanais et Malais, peu attirés par les constructions en briques des Chinois.

Mais l'auteur s'attarde davantage sur la beauté et l'agrément des villas du Koningsplein, qui concilient la simplicité avec un charme très particulier :

« Chaque maison est entourée d'un jardin toujours varié, quoiqu'il y règne la plus grande symétrie. Les Hollandais ont trouvé le secret de profiter des avantages qu'offre la végétation splendide des tropiques. Il est vrai qu'à Java comme à Ceylan, la rosée des nuits donne à l'île entière une fraîcheur sans pareille, et nulle part la végétation n'est plus riche que dans ces contrées fortunées. Si vous voulez voir un genre de jardin qui n'est ni celui de Le Nôtre, ni celui des parcs anglais, mais qui surpasse tout ce qui est connu en Europe, un genre où l'on tire admirablement parti des diverses teintes et des formes et grandeurs des plantes, arbres et arbrisseaux, ainsi que de l'époque où ils se couvrent de fleurs superbes, si vous voulez voir la nature réellement embellie par la main de l'homme, allez à Batavia admirer les jardins qui changent en palais les habitations européennes du Koningsplein ! » (I, 95).

Ces villas n'ont pas d'étage, et elles dressent leur charpente sur des piliers d'un mètre et demi qui les protègent contre les brouillards de la nuit. Le luxe le plus insolent de ces demeures

consiste en leur éclairage: dans chacune brûlent au moins cent lampes à l'huile de noix de coco. Babut, dont le père était déjà réputé bonapartiste, note avec ironie l'inscription qui figure, à Weltevreden, sur le Waterloo-plein: « Les vaillants soldats de la Hollande ont terrassé le tyran à Waterloo ». Il rappelle aussi que la seule bonne route de l'île, une magnifique chaussée de 750 kilomètres, a été exécutée sous le régime français, par ordre du maréchal Daendels, en se servant du travail forcé.

S'il décrit avec émerveillement les « beaux quartiers » où résident les Européens, les ravissants faubourgs qui s'allongent sur la route de Buitenzorg (Djatie, Tanah-Abang, Parapatan, Kramat), où l'air est pur et frais, la vie douce et facile, Babut constate aussi que cette vie est ruineuse, dans la mesure où elle suppose d'énormes investissements en chevaux et des frais d'entretien considérables. « Il est aisé de comprendre », conclut-il, « pourquoi tout le monde veut habiter ces lieux de délices ».

Sans doute tous les Européens ne sont-ils pas capables de suivre ce train, mais ils n'en souffrent guère puisque « le moindre Européen se considère à Java comme un être supérieur » (105-106).

Babut éclaire ensuite par une psychologie collective la diversité des quartiers et leur caractère spécifique: « L'ouvrier chinois... est sobre et économe... Le métis, né d'un père chinois et d'une mère malaise ou javanaise, hérite généralement des qualités du père... L'Indigène est aussi paresseux que le Chinois est actif, ... il aime à se croiser les bras, à flâner et à dormir ».

Mais à côté de ces lieux communs, que de notations pénétrantes! N'en prenons qu'une, qui a trait à la méconnaissance du climat et de l'environnement: prenant modèle sur la topographie de leur pays, les Hollandais multiplièrent d'abord les canaux d'irrigation pour drainer l'eau vers leurs jardins. Bien vite, l'absence de courant les transforma en mares croupissantes dont les fermentations pestilentielles répandirent à l'entour la dysenterie et les fièvres pernicieuses. Il fallut toute l'autorité de l'énergique maréchal Daendels pour corriger ces erreurs et pour éviter le déplacement de la ville, ce qui a fait de lui le véritable réalisateur du nouveau Batavia.

Mais Babut se garde bien de trop flatter l'image de la grande ville coloniale: le typhus et le choléra y restent fréquents, l'eau

y est encore toujours impure, et il n'hésite pas à écrire que la captation des eaux de roches et leur conduite vers Batavia serait une des premières tâches à laquelle s'attellerait un gouvernement « qui ne songerait pas exclusivement aux intérêts mercantiles de la mère-patrie »¹.

La mauvaise gestion gouvernementale se manifeste aussi dans l'organisation de la police, confiée uniquement à des Malais, par crainte des Chinois, ce qui a pour effet de multiplier le nombre des voleurs (*maling-maling*), qui opèrent nus, la nuit, en se frottant la peau d'huile, afin de mieux glisser entre les mains qui voudraient les saisir. D'ailleurs, les larcins ne font l'objet d'une enquête que lorsqu'ils concernent un fonctionnaire.

Ce clivage produit une société fragmentée, compartimentée, sans vrais contacts humains. Le plus souvent, l'Européen s'y sent en exil et il ne parvient pas à y contracter des relations profondes et durables. Notre auteur n'en veut pour preuve que l'extraordinaire spectacle, tous les quinze jours, de l'arrivée de la malle venue de Hollande.

La description du pays, dans *Félix Batel*, reste donc solidaire du propos économique, social et politique qui la sous-tend. Les deux s'interpénètrent profondément et seules les évocations lyriques de la beauté du spectacle naturel échappent à cette constante « directivité ». La conviction intime de Babut est que le gouvernement hollandais a fait fausse route en ignorant le modèle colonial anglais (les Indes) et en décourageant l'initiative privée, « cette force immense sur laquelle roule le progrès dans les colonies anglaises »².

L'aspect documentaire du roman reste peut-être, aujourd'hui, celui qui nous attache le plus. Avec Jules Babut pour guide, nous pénétrons dans toutes les arcanes de la vie coloniale à Java vers 1860. À cet égard, son roman est certes plus instructif

1. Le problème de l'adduction des eaux est un des thèmes favoris de notre auteur, de même que leur évacuation par un système d'égouts (le « sewage »). Voir la note 1, p. 235.

2. Il s'est trouvé cependant des Anglais pour critiquer le système colonial libéral et pour proposer en exemple le modèle hollandais, tel cet économiste du nom de Money dont la lecture impressionna si fort le jeune roi Léopold (voir l'article déjà cité de J. Stengers).

que *Max Havelaar*, dont l'auteur n'a jamais songé à écrire une sorte de « compendium » de la vie quotidienne en Insulinde. *Félix Batel* contient d'ailleurs une initiation à l'histoire de ces peuples et à leur culture, en même temps qu'à leurs mœurs et à leurs coutumes.

Le chapitre VII nous éclaire successivement sur l'organisation des bains chinois (le *rouma-mandi*), sur les vêtements et les tissus (*sarong* et *battiques*), sur l'usage du *siri*, mélange de bétel, de chaux, de tabac et de noix d'arek, sur le rôle des termites, ces fourmis blanches qui sont un redoutable agent de destruction, mais aussi d'élimination des matières en putréfaction, sans lesquels les régions équatoriales seraient sans doute inhabitables, et enfin sur un repas javanais, à base de poisson, de poulet, de porc chinois, de riz et de légumes, assaisonnés de *carry* et de *sambel* (un assemblage de crevettes et de légumes frais). L'auteur affectionne les mots et les tournures indigènes, qu'il commente parfois dans des notes très détaillées (p. ex., p. 162, n. 1). Dans certains chapitres, nous percevons à chaque instant la volonté de transmettre un savoir et de communiquer une expérience.

Lorsque ce savoir est de seconde main, Babut n'en fait point mystère, et il nous livre ses sources avec beaucoup d'honnêteté intellectuelle. Ainsi, au chapitre VIII, juge-t-il utile de nous faire saisir tout ce qui sépare les Javanais des Malais et met-il dans la bouche de M. Buchholtz un long exposé de l'histoire du peuple javanais, dont la substance est empruntée aux rapports de diverses sociétés savantes, ce qui nous vaut des détails historiques et archéologiques fort appréciables à leur date.

Le rôle du buffle dans l'agriculture est aussi mis en évidence, et la diminution du nombre de ces *carbos* apparaît comme un indice supplémentaire de l'appauvrissement des populations. D'où la conclusion que la colonisation a réduit les Javanais « à une situation peu préférable à l'esclavage » (I, 187).

Toujours par la bouche de M. Buchholtz, Babut fait l'histoire de l'île, explique ses institutions traditionnelles, les *Adat*, qui prévalent encore dans les villages (*desa*) de l'intérieur. Il rappelle que jusqu'à l'arrivée des Malais islamisés, l'île vivait paisiblement selon un système de petites républiques confédérées. Cette époque, qui fut l'âge d'or de Java, se reflète dans son architecture

religieuse, mais aussi dans un poème, le *Brata-Youdha*, composé au VIII^e siècle par Pousada. Leurs légendes, leurs fables, inspirent également leur admirable sculpture. Mais cette merveilleuse civilisation fut écrasée par l'invasion des féroces Malais venus de la presqu'île de Malacca, et la culture javanaise ne s'en est jamais remise. Les Hollandais arrivèrent ensuite, et le développement de Babut tourne, cette fois encore, au procès du système. Une exploitation éhontée vide ce beau pays de ses ressources et de l'énergie de ses habitants. La misère règne dans ces contrées fertiles, et parfois même la famine. À côté de fonctionnaires grasement rétribués, la pauvreté du paysan fait un contraste atroce. « La détresse de cet infortuné va souvent jusqu'à devoir se défaire de son *carbo*, son meilleur ami, pour satisfaire aux exigences de ses maîtres » (I, 205). Abruti, dégradé, soumis à l'arbitraire, terrorisé par des exécutions sommaires qu'on impute ensuite aux tigres, ce malheureux peuple a perdu jusqu'à l'espérance.

Par rapport à cette misère physique et morale, l'agrément de la vie des riches colons blancs fait un contraste saisissant. Il faut entendre, par exemple, ce qu'est la journée d'une opulente créole comme M^{me} F... : « Élevée à dormir une grande partie de la journée et à fuir toute application dont l'assiduité aurait pu amener une tension dangereuse sous le ciel de Java », elle s'éveille à 5 h 1/2 pour tremper ses pieds nus dans la rosée, donne quelques ordres, déjeune, retourne au lit, et n'en sort que pour prendre un second bain froid et procéder à sa toilette du soir. Jamais elle ne lit un livre, jamais elle ne s'occupe d'un ouvrage de mains. Elle passe des heures à se balancer sur sa vérandah dans un grand *crossi goyang* (fauteuil à bascule), en regardant la pelouse, les arbres, le firmament. Son seul intérêt est d'être admirée en société et de briller aux nombreuses fêtes qui jalonnent l'année.

La plus importante est, sans doute, le bal offert par le Gouverneur Général, et Félix constate, avec stupeur, que les Asiatiques y viennent sans leur épouse. « À leurs yeux, la femme est un meuble bon pour la maison » (I, 290). Nous découvrons ici un aspect encore inconnu de Jules Babut, son féminisme. « Ces peuples », prophétise-t-il- « ne se relèveront que le jour où ils auront compris pourquoi les nations les plus prospères sont celles

qui donnent à la femme la place qui lui convient, et la respectent le plus ».

Bien plus que la facilité d'une vie exotique, c'est la nature qui séduit Félix (et Jules Babut) en Insulinde. Il évoque avec extase le charme d'une randonnée matinale vers Buitenzorg :

« Les feux du soleil levant se cachent encore derrière un rideau de végétation ; sa lumière se répand chatoyante à travers le feuillage et jette des effets d'ombre et de clarté que l'on n'admire que sous les tropiques. »

Mais il constate aussi que cette belle route est réservée aux voitures suspendues et que les Indigènes doivent emprunter un misérable chemin de terre qui la jouxte. Au-delà commence la vraie campagne :

« Bientôt les dernières maisons avec les derniers parcs furent dépassés. L'on arriva à une mer de *sawaks* (rizières), où la verdure des *dessas* (villages) et des plantations de cocotiers formait de nombreux îlots. »

C'est le règne de la végétation luxuriante, que Babut dépeint avec un grand luxe de détails techniques. On retrouve ce goût de la précision dans les détails sur le transport des marchandises, qui se fait au moyen du *picoulan*, bambou en équilibre sur l'épaule, qui permet de transporter en douze heures un *pickel* (63 kg) à une distance de soixante kilomètres, et aussi dans l'indication des nourritures qu'on peut trouver dans un *warong* (boutique établie en plein vent, au bord d'une route) : *nassi* (riz cuit), *ikan-kring* (poisson sec), *dendeng* (viande séchée en lanières), *quoué quoué* et *manissans* (gâteaux et sucreries).

Ce même sens du concret, ce même amour du vocable local imprègnent tout le roman, qu'il s'agisse de la description d'un beau domaine (qui exigerait les pinceaux du peintre javanais Raden Saleh), du jardin botanique de Buitenzorg, de la diversité des *sarong* et des *battiques* (« le vin de l'*aren* leur donne l'indigo, le *tegrang* la couleur jaune, l'écorce du mangoustan le noir, et la racine du *wongkoudou* fournit l'écarlate » I, 310), de la beauté des arbres (le canari, le warou, le waringin, le tamarinier, le capoc, le dourian, le djati et plus bas le bambou, le bananier, le mangoustan, le manga et le boua-nona, I, 311), ou encore de

la flore extraordinaire du mont Gedeh, qui résume celle de toute la terre (I, 317).

Pendant le séjour de Félix à Modjokerto, l'intérêt se déplace vers d'autres paysages et vers d'autres milieux, surtout paysans. Babut a été frappé par l'extraordinaire attachement qui lie le buffle (*carbo*) à son maître.

Le carbo est la joie du Javanais et l'attachement du carbo pour son maître ne peut se comparer qu'à celui du chien le plus fidèle.

Il n'est pas rare de voir les carbos d'un *dessa* conduits par troupes de dix à vingt individus à la pâture; un enfant les accompagne et les chasse devant lui en les touchant d'une longue baguette qui ne lui sert que de signe de commandement, car la parole lui suffit pour se faire obéir de ces énormes bêtes deux fois aussi pesantes que nos bœufs d'Europe. Pendant que les carbos paissent, leur jeune gardien se roule dans la boue d'une mare voisine et met ainsi une couche d'argile entre son épiderme et les rayons brûlants du soleil. S'il a faim ou soif, l'enfant demande au pis d'une vache de buffle son lait parfumé et fortifiant. À l'approche de la nuit l'enfant grimpe sur une branche et appelle son carbo favori, qui vient aussitôt se mettre à sa portée, pour le prendre sur son dos et le rapporter *poulañg*. (II 63-64).

À la différence de la région de Batavia et de Buitenzorg, fort marquée par la présence européenne et entièrement ouverte aux voyageurs, l'Est de l'île a conservé son caractère fermé, étrange et inquiétant. Le travail auquel Félix est astreint l'amène à devoir affronter des dangers permanents :

Des coulis, habillés d'un simple mouchoir, transportaient ses bagages consistant en un lit portatif, avec moustiquaire, quelques habillements de rechange et une petite bibliothèque. Ces coulis lui étaient procurés par les *lourahs* qui avaient reçu l'ordre de les tenir à sa disposition. Ils étaient payés proportionnellement à la distance à parcourir.

Les terrains dont il s'agissait de lever le plan présentaient tant de difficultés, qu'il fallait réellement avoir le diable au corps pour entreprendre ce travail. Mais Félix ne reculait devant rien! Tantôt il avait à traverser un marais avec de l'eau jusqu'aux hanches, tantôt il devait passer à travers des broussailles pleines de ronces épineuses, où il se mettait les jambes et les mains en sang. Souvent il devait franchir des lieues entières de terrains incultes où les Indigènes craignaient de rencontrer l'*oular-sawah*, espèce de boa qui atteint la longueur de dix mètres et des vipères vertes fort dangereuses. Ils se

racontaient aussi des histoires de tigres cachés le jour dans les bas-fonds, pour s'élaner la nuit sur les chevaux ou sur les jeunes carbos des dessas. (II, 66.)

Les porteurs javanais de Félix l'exaspèrent par leur indolence

(...) quoique très largement rétribués pour leurs occupations, ils se laissaient engourdir par la chaleur et tombaient dans une nonchalance extrême, aussi rapprochée du sommeil que de l'action. Ils s'asseyaient alors sur le bord d'un chemin, fumaient leurs cigarettes faites de tabac coupé fin et roulé dans des *daoñ-djagoñg* (feuilles sèches de maïs) et disaient: *Sakite proute Twang, Telalou panasse! ada bagniak tchape!* (J'ai mal au ventre Seigneur, il fait trop chaud, je suis très fatigué.) Leur peau brune était en effet couverte d'une transpiration grasse qui s'y étendait comme de l'huile. *Djanañ mara, Twang, capan kila-orang sequejjeup breñti dicini.* (Ne vous fâchez point, Seigneur, si nous nous arrêtons ici un moment.) Quand Félix réussissait à les égayer, ils reprenaient de suite courage. Quelquefois il perdait patience et tombait à coups de poings sur le plus paresseux; alors cet Indigène reprenait mollement son travail, mais le lendemain il n'était plus à trouver. (II, 67.)

Leur excuse est un climat terrible qui crée des conditions de travail insupportables, sans le moindre confort et sans l'hygiène la plus élémentaire. Aussi font-il peu de cas de la vie humaine et n'accordent-ils qu'un minimum de soins aux enfants.

« Le Javanais », écrit Félix à son père, « est un être abruti, démoralisé, profondément indifférent aux magnificences qui l'entourent, menteur, insouciant et paresseux. Pouvait-il du reste en avenir autrement, avec le régime auquel il est soumis depuis des siècles?... Et cependant, après des siècles d'exactions criminelles, les populations, c'est-à-dire les cultivateurs des dessas, ont conservé leurs mœurs beaucoup plus policées que celles des diverses races de Malais qui peuplent les autres îles de l'archipel. Chez les Javanais, le travail des champs, la charrue et le carbo qui la traîne, sont choses vénérées et la violence y est en horreur. L'amour de la nature reste comme une dernière étincelle de l'antique civilisation javanaise ». (II, 97.)

Hélas, cette culture authentique a été pervertie par le travail forcé, qui enrichit les radjahs et les Hollandais, et dont le refus est sanctionné par des peines cruelles, tel le supplice du rotin (II, 99). En comparaison, le sort des esclaves était plus doux dans l'ancienne exploitation coloniale.

Babut compare le sort des Javanais à celui des esclaves nègres de la Louisiane, traités par leurs maîtres avec humanité, alors qu'à ses yeux le Javanais est incomparablement supérieur au Noir. Il est curieux de voir avec quel mépris l'écrivain belge s'exprime sur le compte du Noir africain.

« Jamais sa race n'eut d'autre architecture que la hutte de boue et d'herbages, d'autre luxe que la graisse pour les cheveux et un collier de coquillage pour le cou, d'autre religion que le fétichisme le plus stupide, d'autre langage qu'un bégayement enfantin. Son esprit de famille est tel, qu'il vend ses enfants pour un peu d'eau-de-vie. Sa civilisation lui permet l'extermination des tribus vaincues, la vente des prisonniers aux négriers, ou leur massacre depuis que ceux-ci ne peuvent plus venir les prendre, l'anthropophagie, enfin, accompagnée de gambades imitées des singes. » (II, 100.)

Aussi lance-t-il un appel aux Européens qui s'émeuvent du sort des Nègres américains et qui ne prennent aucun souci de celui des Javanais, dont le caractère est pourtant doux, patient, insouciant et qui restent, leur vie durant, de grands enfants.

Soumis à une condition humiliante, ils sont devenus voleurs, dans les villes, mais peut-on leur en faire grief ?

Félix, en assistant au mariage de Kitchill avec Tehbora, est frappé par le morne abattement des invités, par leur silence, par leur absence de réactions. Il note aussi, au passage, que les normes européennes de la pudeur leur sont inconnues et que la nudité n'a rien de choquant à leurs yeux. Pour ses lecteurs curieux, il ajoute d'ailleurs ironiquement que s'ils veulent savoir ce qu'est un bain public japonais, ils doivent se hâter d'aller jouir du coup d'œil avant que l'influence européenne n'y ait pénétré.

On le voit : aucun détail de géographie, de botanique ou de mœurs ne laisse le romancier indifférent. Au chapitre XVI, il décrit avec complaisance une réjouissance de Nouvel An (le *Taôn-Barou*) chez des princes malais. La fin du Ramadhan est célébrée par un tournoi où s'affrontent un tigre et un buffle, par des lectures poétiques dans le *sjaïr Bidassari*¹, par des repré-

1. Poème en six chants, qu'il cite dans la traduction française de M^{me} L. Fraisinet.

sentations du théâtre d'ombres, cette expression si caractéristique de la culture traditionnelle de Java et de Bali ¹.

Jules Babut souligne aussi combien la philosophie de l'existence diffère de la nôtre sous ces climats tropicaux, dans une nature exubérante. La mortalité infantile est terrible, même parmi les Blancs, mais elle n'est pas ressentie avec la même intensité qu'en Europe :

Il semble que la perte de ces petits êtres doive frapper plus durement là-bas, loin des consolations qui nous entourent en Europe. Mais la superbe nature, le soleil resplendissant et le ciel toujours découvert, sont là qui consolent mieux que tous les discours. Impossible, sous un ciel aussi fortuné, de penser à ceux que l'on a perdus, sans les voir dans un paradis de lumière et de parfums. Mourir à Java, ce n'est point mourir sous le sombre climat du nord de l'Europe ! (II, 208.)

L'épisode de Banjermassing et le sauvetage romanesque de Cécile et de son époux vont permettre au romancier de nous décrire la jungle suffocante de Bornéo, avec une insistance sur le pourrissement, l'enlissement et la touffeur qui fait un peu songer déjà à la nature évoquée dans *La Voie royale* :

À partir de midi, la chaleur devient intense dans les jungles. La tribu suivait un étroit sentier taillé dans la forêt et fermé aux mouvements de l'air par une puissante végétation qui la recouvrait d'une voûte impénétrable. Les gaz s'élevant du sol remplissaient cette espèce de boyau sombre, où Cécile respirait avec peine. À droite et à gauche, des îles d'herbes flottantes cachaient de nombreux marais. La terre était jonchée de souches énormes, aux rejets vigoureux, de gigantesques fougères hautes de vingt mètres, de cactiers et de champignons pourris, aussi vastes que des portes cochères. Les arbres les plus précieux croissaient là pêle-mêle avec les plantes inutiles ; la vie incessamment greffée sur la mort remplissait tous les interstices possibles et l'homme se sentait écrasé sous le règne végétal. Parfois l'on apercevait, à travers une courte éclaircie, les cimes agitées par la brise qui passait au-dessus de la forêt. Là-haut se tenaient les ramiers sauvages au plumage éclatant, tandis que le

1. Les précisions qu'il donne à ce sujet sont tirées des souvenirs d'un ancien officier de l'armée des Indes néerlandaises recueillis et publiés par J.-J.-E. Roy sous le titre *Quinze ans de séjour à Java et dans les principales îles de l'archipel de la Sonde et des possessions néerlandaises des Indes orientales*, Tours, 1861.

sol était souillé par toutes sortes d'insectes rampants et sautillants, de serpents à la trace gluante et de scorpions cachés dans les recoins humides et sombres. Des nuées de moustiques, des guêpes énormes et d'audacieux maragouins poursuivaient les voyageurs sans relâche. (II, 231.)

Vue du fleuve, l'impression reste la même, d'une nature luxuriante et hostile, fermée à l'homme, où règnent le végétal et l'animal :

Le jour, la barque silencieuse surprenait d'intéressants épisodes de la vie animale dans les jungles. La végétation formait sur chaque rive une épaisse muraille qui paraissait impénétrable, mais à travers laquelle les animaux avaient tracé de nombreuses ouvertures en se rendant au fleuve. Ces ouvertures étaient proportionnées à la taille des bêtes auxquelles elles livraient passage, depuis les grandes portes de l'éléphant et du rhinocéros, ou celles moins vastes du cheval sauvage et du cerf, jusqu'au trou par lequel le tigre arrivait en rampant. (II, 237.)

Au fur et à mesure que le destin de Félix se précise et que l'idée de la mort s'impose, le roman se fait plus nostalgique et plus lyrique.

Pendant la fuite de Modjokerto vers la mer, les bivouacs sont l'occasion de prendre conscience d'un prodigieux grouillement animal à la tombée du soir.

Alors les chiens-volants (sorte de chauves-souris), immobiles toute la journée, renaissent au mouvement. Depuis le matin ils étaient restés pendus la tête en bas, accrochés par les pattes de derrière aux branches dénudées d'un *djaïmbou*. Chaque aurore les voit revenir à leur arbre où ils demeurent exposés à toute la puissance des rayons solaires ; nulle feuille ne les protège de son ombre, car leur guano qui répand au loin ses gaz ammoniacaux, fait périr l'arbre en en étouffant les racines. Sitôt que tourterelles, singes, perroquets et une foule d'autres oiseaux cessent leur ramage et se cachent dans l'épais feuillage, les Kaloïng quittent tour à tour leur *djaïmbou* et partent, à égale distance l'un de l'autre et dans une même direction, à cent pieds au-dessus de la forêt. D'autres tribus de Kaloïng volent dans d'autres directions, sans jamais se confondre.

Les guides proposèrent d'établir le bivac au pied d'un waringin dont le feuillage touffu avait étouffé la végétation en dessous. De petits oiseaux appelés *bouroûng-padi*, semblables à nos moineaux d'Europe mais beaucoup plus petits, se nichèrent en foule dans ce

grand arbre en se livrant à un babil effréné. Des perruches vertes s'approchèrent avec méfiance, en furetant tous les recoins d'un *baloumdaïng*, se posèrent sur l'arbre, s'envolèrent de nouveau au loin et revinrent en tournoyant. Peu à peu le babil des bouroïng-padi cessa, quelques *bilok* (écureuils-volants) glissèrent en l'air, d'un cocotier à l'autre, aussi légers que la feuille. (II, 272.)

La nuit, la forêt tropicale s'anime, bourdonne, s'éclaire de la lueur des vers luisants. « Chaque feuille avait pris une voix, toute la forêt parlait. »

Devant la puissance écrasante de cette nature omniprésente et inhumaine, Félix ressent une impression soudaine d'accablement, comme si son propre destin était inscrit dans cette énorme force de mort et de vitalité. Dans un élan lyrique étrangement darwinien, il découvre la forêt javanaise, non plus comme un spectacle coloré et bruyant, mais comme le théâtre indifférent d'une guerre à mort :

Qu'était-ce que l'homme, près de la vigueur et de la richesse inépuisable dont il se voyait entouré ? Et pourtant, ces jungles recouvrant presque la totalité de Java et s'étendant à toutes les régions tropicales, que sont-ils, là où l'homme ne corrige pas leur nature barbare ? Représentent-ils autre chose qu'un immense désordre, le chaos d'une guerre à mort entre les diverses espèces de végétaux et d'animaux qui se disputent le sol ? Partout les parasites étouffent les essences plus nobles, partout l'arbre est attaqué jusque dans sa moelle par les lianes et les fougères ; ou bien ce sont les eaux qui, faute d'écoulement, recouvrent la fertile terre de marécages fétides ! Rien n'est tranquille, rien n'est prospère dans le règne végétal. Tout tremble aussi parmi les animaux, les carnassiers et les oiseaux de proie y font la loi et se querellent entr'eux. (II, 274.)

Ce qui le conduit logiquement à un éloge de la vie civilisée :

Là seulement, où l'homme amène sa civilisation, les choses prennent une autre tournure ; le drainage fait disparaître les marais et l'irrigation change le sable aride en terres verdoyantes. La paix se fait chez les plantes comme chez les animaux. La création a favorisé l'homme en coordonnant tout à ses besoins ; l'homme à son tour devient le bon génie de la création ! (II, 274-275.)

Ainsi se rejoignent et s'interpénètrent sans cesse dans le roman de Babut le propos descriptif et le propos idéologique. En défi-

nitive, c'est ce dernier qui prévaut, comme le prouve toute l'architecture de l'œuvre, dans son balancement continu et dans sa rigoureuse clôture.

V. LE PROPOS IDÉOLOGIQUE ET ÉCONOMIQUE DU ROMAN

Relisons donc *Félix Batel* dans une perspective que l'auteur lui-même a située comme prédominante et où se combinent de manière un peu confuse, sinon contradictoire, les arguments d'ordre économique et les considérations humanitaires.

Le propos général est fixé très clairement dès le début :

« C'est un pays admirable que l'île de Java et les douze millions de Javanais sont intéressants, quoique déçus de leur antique civilisation... Il y a là-bas, près de nos antipodes, tout un peuple attaché au sol le plus riche de la terre et dont le travail ne profite qu'à ses chefs de race arabe et à la Hollande, funestement liguée avec ceux-ci pour l'exploitation du Javanais » (II, VII).

Voilà pour la thèse humaniste, qui pourrait conduire en bonne logique à une condamnation du colonialisme. Mais tel n'est pas, à court terme en tout cas, l'objectif de Babut, qui vise, en fait, le système du monopole d'État (c'est-à-dire le *kultuurstelsel* de Van den Bosch) et propose de le remplacer par l'initiative privée et la libre circulation des biens.

Pour convaincre une Europe que l'exemple hollandais fascine, à l'époque, beaucoup plus qu'il ne la choque, c'est encore à un argument économique qu'il recourt. À la longue, le monopole assoupira l'énergie de la Hollande, tarira son dynamisme, et elle se retrouvera un jour dans l'état où l'Espagne fut réduite après son ère de splendeur.

« Par un effet de l'éternelle justice, qui régit aussi bien les peuples que les simples individus, les monopoles imposés au travail du Javanais ne font pas moins de tort à la Hollande qu'ils n'en font à sa lointaine colonie !

Bientôt, l'industrie et le commerce hollandais, habitués aux facilités de ces monopoles, seront incapables de lutter à armes égales avec le travail des pays environnants. Et si un jour Java vient à échapper à la domination hollandaise, soit que cette île passe en d'autres mains, soit qu'elle revendique son indépendance, la Hol-

lande se trouvera dans la situation où se vit l'Espagne quand elle dut renoncer aux trésors que ses galions rapportaient du Pérou. Alors, loin de s'être enrichie par son système de monopoles, la Hollande reconnaîtra que les millions enlevés aux Javanais ont tari chez elle les sources vives du travail, tout en exagérant au sein de ses villes le prix des objets de première nécessité.

Il y a là un danger imminent dont les esprits éclairés de la Hollande s'émeuvent à juste titre. L'auteur s'est attaché à le faire ressortir et à signaler à l'aversion publique un système colonial aussi contraire aux intérêts de la mère patrie qu'il est injuste et ruineux pour les peuples de Java. » (I, pp. VII-VIII.)

Qu'on ne s'y trompe pas. Il ne s'agit nullement, pour l'auteur, d'abolir le système colonial en tant que tel, mais de substituer au colonialisme monopoliste ce qu'il appelle, dans les dernières lignes du roman, « la libre industrie » (II, 288), en d'autres termes : le libéralisme économique. Cette thèse est aussi celle de l'opposition libérale hollandaise, dont il épouse ouvertement la cause ¹.

Par la bouche d'un de ses personnages, Babut s'insurge contre toute idée de supériorité raciale *a priori*. L'Europe a reçu la civilisation de l'Asie ; aujourd'hui, elle doit rebrousser chemin. Si l'Européen a dépassé l'Asiatique par l'intelligence, il n'en acquiert pour autant aucun droit à le mépriser et à le condamner à l'abrutissement. C'est une question de justice et d'humanité ; c'est aussi, à long terme, une question d'intérêt bien compris.

« Tous les peuples sont solidaires ; si l'Europe laissait sombrer l'Asie, elle se perdrait avec elle ; c'est pourquoi l'Européen doit tendre la main à l'Asiatique et le relever de son abjection » (I, 188).

À cet égard, l'Angleterre a mieux compris ses devoirs que la Hollande, comme en témoigne sa politique aux Indes.

Babut explique cette différence par le fait qu'en Angleterre la politique coloniale est une affaire publique, dont on débat au Parlement, alors que l'administration hollandaise opère dans le secret, et avec le plus parfait machiavélisme, n'hésitant pas à

1. Voir I, 187 et surtout I, 314 : « Le système colonial, tant décrié par les libéraux hollandais, comme par tous ceux qui ont à cœur les véritables intérêts de la Hollande ».

soutenir la tyrannie des potentats (les radjahs) afin de mieux dépouiller les Indigènes¹.

Ce faisant, la Hollande a fait un mauvais calcul et Babut revient ici sur la thèse déjà soutenue dans son *Introduction*. D'une part, il est dangereux de dégrader tout un peuple, au point de lui faire perdre toute espérance et de saper son énergie. D'immenses ressources restent ainsi stagnantes, ou se perdent à jamais. D'autre part, la Hollande est devenue économiquement dépendante de sa colonie. L'exploitation de celle-ci a absorbé ses investissements humains et financiers et l'a empêchée de suivre la marche générale du progrès. Selon notre auteur, « l'avenir... est à l'Industrie », et non aux arsenaux militaires.

« La Hollande a eu le tort de se séparer du mouvement général et de chercher à accaparer des bénéfices appartenant à la communauté. Il lui en sera demandé compte par le mystérieux pouvoir qui régit la destinée des peuples » (I, 215).

L'ouverture du canal de Suez² bouleversera le monopole hollandais et transmettra à l'Asie « les principes de cette industrie à laquelle désormais le monde entier devra sa civilisation!... Cette prospérité rejaillira sans aucun doute sur les îles de l'archipel indien, si longtemps restées en dehors du progrès; *alors la Hollande reconnaîtra, mais un peu tard, qu'elle eût mieux fait d'encourager l'industrie privée à Java et d'ouvrir ses colonies à tout le monde, afin que personne ne songeât à y détrôner son influence légitime* ». (I, 216)³.

Le « *kultuurstelsel* », par sa fermeture à la concurrence et à l'initiative privée, s'est révélé un facteur de régression. Il n'y a pas de chemins de fer à Java, donc pas de possibilité d'écouler ses immenses réserves de bois de teck. Babut adjure la Hollande de se séparer des cruels et inefficaces radjahs, et d'ouvrir Java au commerce international.

1. Babut signale ici, I, 195, qu'il a coupé un développement plus précis à ce sujet « sur les instances des éditeurs ».

2. Il fut inauguré en 1869 précisément.

3. C'est nous qui soulignons. Sa déclaration recoupe très exactement le point de vue soutenu par Babut dans la *Revue de Belgique*.

Notre auteur est à la fois un humaniste généreux et un économiste libéral qui croit aux vertus du libre-échange et de l'industrie avec une emphase un peu naïve :

« Introduisez à Java la justice et la liberté qui n'auraient jamais dû quitter votre glorieux drapeau¹, et hâtez-vous de mettre fin aux effets désastreux des monopoles, car ils condamnent tout à l'inaction. Hâtez-vous, car Humboldt l'a dit : « L'inaction, c'est la mort ! » (I, 223.)

Dans tout cela, la bonne volonté des individus n'est pas en cause, ni même celle de très hauts fonctionnaires. Ceux-ci ignorent les réalités de l'exploitation coloniale dans les *dessas* reculés, car les tournées d'inspection du Gouverneur Général sont préparées comme un spectacle : routes réparées, populations en grand gala, fêtes indigènes, danses et feux d'artifice. Et derrière cette façade se perpétue un système qui lie le paysan à sa terre, et lui interdit de se déplacer, sous peine du supplice du rotin.

Babut témoigne d'une antipathie ouverte à l'endroit des Musulmans, et surtout des *radjahs* et des *hadjis*, qui exploitent la masse paysanne et vivent de son travail. Avec une ironie très voltairienne, il évoque le pèlerinage de La Mecque, générateur de maladies épidémiques et de naufrages atroces, « rassemblement d'hommes exténués et de charognes puantes », et prophétise que l'ouverture du canal de Suez mettra un frein à ces déplacements d'un autre âge. On ne peut s'empêcher de sourire en écoutant la leçon qu'il croit déjà pouvoir en tirer, et qui témoigne si typiquement de l'esprit du temps :

« C'est ainsi que le commerce et l'industrie amènent, avec le temps, les résultats que les longues guerres de la croix et du crois-sant furent impuissantes à produire » (II, 33).

L'éloge de la liberté commerciale revient, à travers tout le livre, comme un thème obsédant et majeur. À propos de culture du riz, Babut remarque que la charrue utilisée par les Javanais n'a pas varié en mille ans, et qu'ensuite un battage absurde fait perdre au riz dix pour cent de sa valeur nutritive. Après

1. On songe irrésistiblement au poème en prose *Démocratie* de Rimbaud, composé quelques années plus tard.

quoi il conclut : « Ces abus seraient abolis depuis longtemps si Java était ouvert à l'industrie libre, mais le système colonial abandonne le Javanais à son insouciance » (II, 55). Il ne cesse de dénoncer une politique à courte vue qui ne comprend pas que l'exploitation féroce du paysan indigène diminue son rendement et entrave le progrès des techniques agricoles. En adoptant le travail forcé, le gouvernement colonial a donné carte blanche aux *radjahs*, lesquels sont en fait les véritables bénéficiaires d'un système odieux, et finalement inefficace. Incapable de contrôler les abus et les malversations des *radjahs* et des *hadjis*, l'autorité européenne édicte des règlements qui restent lettre morte. À long terme, ce système doit ruiner la colonie, mais il ruinera aussi la métropole. L'indignation de Babut s'exprime par la bouche du contrôleur de Modjokerto, fonctionnaire intègre et humain, révolté par le spectacle quotidien de l'injustice, et qui semble avoir été conçu sur le modèle d'Edouard Douwes Dekker.

Qu'il s'agisse bien des thèses personnelles de l'auteur, on ne pourrait en douter à la lecture de la conclusion de cette longue philippique, qui reproduit presque mot pour mot les thèses soutenues dans l'article déjà cité de la *Revue de Belgique* :

À l'en croire, la Belgique est « à la remorque des contrées maritimes pour l'exportation et il n'est point rare que les produits belges se couvrent de la marque française ou anglaise pour affronter les voyages vers les vastes marchés exotiques. Cette situation force l'industrie belge à réduire ses prix et, tout naturellement, la qualité des produits s'en ressent. Le bon marché retombe sur le salaire des ouvriers, dont la masse se voit de plus en plus poussée vers les travaux où l'intelligence se développe le moins.

Une colonie riche en ressources a vite créé une marine chez la mère-patrie ; de nouveaux commerçants se recrutent parmi les marins et parmi les colons ; par des relations de tous les jours avec une contrée éloignée, l'esprit d'entreprise se développe et le pays perd l'habitude de se renfermer en lui-même. Pénétré de ces vérités, le gouvernement belge a plus d'une fois manifesté des intentions colonisatrices.

Donc, la Belgique a besoin d'une colonie — la Hollande en a plus qu'elle ne peut en utiliser. La Belgique est l'un des pays qui paie le moins de contributions — proportion gardée, la Hollande en paie le double. Nous devons avoir recours à des troupes mercenaires pour la tranquillité de nos colonies — bon nombre de volontaires seraient disposés à suivre le drapeau belge sous les tropiques. Enfin, l'industrie

belge manque de débouchés, tandis que notre commerce et notre Java se trouveraient bien de lui en offrir. » (II, 143.)

Ce n'est certes pas le langage d'un anticolonialiste décidé, bien au contraire. Loin de s'opposer au principe de la colonisation, Babut voudrait y associer sa patrie, et ses suggestions chimériques sont assez proches des rêves qu'entretenait à la même époque le jeune roi Léopold II¹. On se tromperait donc en lisant *Félix Batel* à travers les lunettes d'un observateur qui aurait suivi dans la presse les péripéties de la conférence de Bandung et de la décolonisation qui s'ensuivit.

Il est d'ailleurs un autre point troublant, et qui semble beaucoup préoccuper le romancier. À diverses reprises, il s'interroge sur les apparences physiques des Javanais, sur ce qui paraît leur laideur à nos yeux, et qu'il explique par l'adaptation au climat. Ainsi (II, 7), si leur nez est plus large et leur bouche plus grande, c'est « parce que l'air est plus dilaté sous la zone torride ». Il tient que le meilleur croisement est celui d'un père chinois et d'une mère javanaise. Plus tard, chez les Dayaks de Bornéo, il est frappé par leur physique repoussant et se pose la question de leur relation à l'homme civilisé (II, 275).

Il faut attendre le dernier chapitre pour que ce « préalable racial » soit levé, lorsque les porteurs de Félix manifestent une émotion quasi religieuse devant le spectacle du lever du soleil dans la jungle.

« Oui, pensa Félix, vous êtes les frères, vous êtes les égaux de l'homme blanc, car, *malgré votre couleur et la rudesse de vos traits*, votre âme s'élève au-dessus des choses terrestres » (II, 282).

Quelques pages plus loin, le roman s'achève sur une prophétie un peu sibylline, qui pourrait présager une très lointaine indépendance, mais peut-être aussi, plus simplement, une normalisation des rapports sociaux dans l'île. Évoquant l'exploitation du pays par les *radjahs*, il affirme qu'elle durera « aussi longtemps que les horreurs de la servitude n'y auront pas fait place à la *libre industrie*, » et il ajoute, « Mais prenons patience : quand il

1. Voir l'importante étude de J. Stengers sur *Léopold II entre l'Extrême-Orient et l'Afrique (1875-1876)* dans *La Conférence de Géographie de 1876*, Bruxelles, Acad. R. des Sciences d'Outre-Mer, 1976, pp. 303-373.

s'agit de la vie des peuples, les années et les hommes ne sont rien, c'est par siècles et par générations que nous devons compter ! » (II, 288).

Finalement, les ambiguïtés de ce roman à thèse sont aussi celles du libéralisme européen devant le mouvement d'expansion coloniale, dont il voudrait à la fois élargir la pénétration par les effets de la libre concurrence et maîtriser les effets néfastes au nom d'un humanisme généreux. Autant Babut est lucide dans sa dénonciation d'un système qui conduit à des abus intolérables et à la dégradation de tout un peuple, autant il s'enferme dans ses rêves et dans ses préjugés lorsqu'il s'agit d'offrir une alternative. Le modèle anglais était-il aussi supérieur qu'il le croyait au modèle hollandais ? Était-il raisonnable d'attendre de la « libre industrie », et d'elle seule, l'émancipation des peuples colonisés ? Dans une large mesure, Babut est le témoin d'une époque, le révélateur de ses structures mentales. À ce seul titre déjà, son roman méritait d'être relu et médité. Mais il est aussi une des introductions les plus complètes et les plus pénétrantes au paysage javanais, à l'habitat, à la faune, à l'économie, au climat, aux coutumes et aux traditions. Que Babut ait vécu ou non dans l'île, son témoignage est d'une vie et d'une précision remarquables. Il fixe, jusque dans les détails les plus concrets, l'état d'un pays colonisé, de sa culture humiliée, de ses habitants réduits à une servitude de fait. De sorte que, même s'il ne se veut pas consciemment anticolonialiste, il s'inscrit dans un mouvement irréversible de l'histoire et en fait comprendre l'irréfutable logique. Il est aussi un hymne à la beauté étrange, obsédante, presque inhumaine, d'un paysage noyé dans le soleil et dans la moiteur des tropiques. Ceux qui dateraient notre « littérature coloniale » de l'époque des premiers pionniers du Congo commettraient donc une erreur et une injustice. *Félix Batel* a sa place dans notre histoire littéraire du XIX^e siècle. Par sa seule présence, il amplifie le champ d'une littérature trop étroitement vouée, aux environs de 1860, aux prestiges de l'histoire nationale et à l'inlassable évocation de la vie quotidienne et de sa grisaille.

VI. LES ÉCHOS DE « FÉLIX BATEL »
DANS LA PRESSE DE L'ÉPOQUE

La dernière question qu'il convient de poser est celle du retentissement de l'œuvre. Disons tout net qu'elle n'en eut guère en Belgique, mais beaucoup en Hollande, et surtout à Java.

Si l'on en croit la *Bibliographie deutscher Übersetzungen aus dem Französischen (1700-1948)* de Hans Fromm (t. I, 1950, sub J. Babut), une traduction allemande de *Félix Batel* aurait paru à Berlin, chez Langmann, sous le titre *Holland auf Java. Roman übertragen von Wilhelm Prüszmann* (1870, 3 vol.)¹. Nous n'avons pu en prendre connaissance.

L'édition française est rarissime dans nos collections publiques. La Bibliothèque Royale Albert I^{er} en possède un seul exemplaire (II 28228 A), qui provient d'une collection particulière. La Bibliothèque de l'Université de Leiden en possède deux, dont l'un est issu de la bibliothèque du Ministère des Colonies, dont il porte encore l'estampille (n° 2230, actuellement 1805 Eg).

Il semble bien que le roman de Babut ait été comme étouffé par le retentissement de son prédécesseur. Loin de se glisser dans le sillage de *Max Havelaar*, il s'y perdit pour disparaître ensuite dans la grisaille de l'oubli.

Félix Batel avait bénéficié pourtant de conditions de lancement inhabituellement favorables. Le grand journal libéral *L'Indépendance belge* en avait publié un extrait, que l'on peut considérer comme une « pré-originale », dans son numéro du 7 janvier 1869 (*Variétés*, p. 3, col. 2-5). Il s'agit du chapitre XII, *Batavia-Buiten-zorg*, qui contient une admirable description du paysage javanais².

Le texte de Babut était précédé d'une introduction très élogieuse, que nous reproduisons ici dans son intégralité.

1. On remarquera la similitude avec le sous-titre de la traduction allemande de l'œuvre de Multatuli, *Max Havelaar, oder die Holländer auf Java. Zeitgemälde von Multatuli*. (Deutsch von Th. Stromer, Berlin, 1875, 8° de 221 p.). Le cas n'est pas unique, comme en fait foi le compte rendu de *Max Havelaar* paru dans la *Revue britannique*, août 1867, p. 217, sous le titre *La Hollande à Java*.

2. Le journaliste hollandais qui affirme que *L'Indépendance* a publié le début du roman a donc mal lu, ou s'est trompé.

— On annonce la publication d'un ouvrage qui est destiné à faire une certaine sensation chez nos voisins d'outre-Moerdijk. La question des Indes néerlandaises, au point de vue politique, social, commercial et économique, est très controversée en Hollande où elle est considérée à juste titre comme d'une importance extrême. L'avenir de la Hollande est en effet engagé dans celui de cette belle et riche colonie. *Félix Batel, ou la Hollande à Java*, titre de l'ouvrage encore manuscrit dont nous parlons, paraît devoir jeter de nouvelles lumières sur cette question, examinée sur place par un Belge, qu'un très rare privilège a autorisé à résider plusieurs années dans l'intérieur de Java. Dans un cadre tracé par la fiction, l'auteur a fait entrer les réalités vivantes dont il a été l'impartial et souvent le judicieux témoin. C'est un tableau sur lequel un pinceau vigoureux a reproduit les traits et les couleurs de la société créole et de la population javanaise: mœurs, traditions, habitudes, gouvernements, administration, système colonial, individualités, juxtaposition de races, tout y passe, tout se retrouve à son rang dans cette histoire intime dont le sujet, ingénieusement choisi, est attachant par lui-même.

L'obligeance de l'auteur nous permet de détacher de son ouvrage un chapitre que nos lecteurs parcourront avec quelque intérêt. C'est une promenade dans l'une des plus belles localités de la province de Batavia, où, à côté des splendeurs de la grande nature de l'Orient, l'auteur décrit en passant certains traits de la vie javanaise.

On remarquera que, si le résumé très succinct évoque l'orientation économique et sociale assez critique du roman, l'extrait choisi ne porte que sur les aspects descriptifs et poétiques de l'œuvre, comme si le grand journal bruxellois avait craint de froisser les susceptibilités hollandaises.

Peu de temps après la publication du livre, on en trouve — assez curieusement — une analyse dans *Le Moniteur belge* du vendredi 18 juin 1869 (n° 169, p. 2121). C'est que notre Journal Officiel contenait, à l'époque, des chroniques diverses, allant de l'actualité politique à une section *Bibliographie*, et celle-ci présente *Félix Batel* dans les termes fort laudatifs que voici :

— Il vient de paraître chez Muquardt, éditeur, un ouvrage en deux volumes in-8° intitulé *Félix Batel, ou la Hollande à Java*. Cet ouvrage, imprimé et publié en Hollande, est dû à un de nos compatriotes, M. Jules Babut, dont c'est le coup d'essai littéraire. L'auteur, qui a vécu assez longtemps à Java pour faire de cette belle colonie l'objet d'une étude sérieuse, a groupé autour d'un sujet qui n'est

fiction qu'en partie, les plus curieux détails sur les mœurs et les coutumes des indigènes, sur la société coloniale, les institutions politiques, l'organisation administrative, les résultats, à son point de vue, du système de travail ¹, et par-dessus tout un tableau, vivement coloré, des magnifiques paysages qu'offre cette grande île dans les régions montagneuses, ou dans les vastes jungles des plaines, où le sujet, dans ses romanesques péripéties, conduit le lecteur.

Avec beaucoup d'habileté, l'auteur a su mêler la fiction à la réalité en les dégageant assez l'une de l'autre pour que le lecteur ne les confondît pas, et de nombreux épisodes, sans nuire à la marche de l'action, ajoutent leur intérêt à celui de l'ensemble. Le style se distingue par la clarté et la simplicité et ne manque pas de mouvement ; il s'anime en décrivant les beautés de la riche et puissante nature de ces terres tropicales où se passe cette histoire.

L'écho le plus éclatant que *Félix Batel* ait trouvé, à notre connaissance, dans la presse littéraire belge de l'époque, l'associe étroitement à l'œuvre de Multatuli. Sous le titre général *Java*, Charles Potvin a rapproché les deux romans dans un compte rendu très remarquable qui parut dans la *Revue de Belgique* de 1869 (t. II, pp. 249-256). La date prouve que c'est la sortie du livre de Babut qui justifia ce soudain rappel d'un livre publié en Hollande neuf ans plus tôt, et toujours resté sans traduction française jusqu'alors.

Potvin compare la lutte menée par les deux auteurs contre l'asservissement de tout un peuple à la campagne lancée jadis par Voltaire contre les moines de Saint-Claude, possesseurs de douze mille serfs. Il s'étonne que l'oppresseur soit, en l'occurrence, « un peuple libre, le peuple du Taciturne », et souligne la qualité des deux livres : le premier a valu à son auteur « le nom d'homme de génie », le second est « une œuvre forte de pensée et de style ».

Ce n'est pas le lieu d'analyser ici les remarques de Potvin sur *Max Havelaar* ². Nous nous en tiendrons à la seule critique de *Félix Batel*. Selon Potvin, l'auteur aurait été amené, dans ses voyages, à se fixer à Java ; il y aurait passé quelques années,

1. Il faut entendre par là le fameux « *kultuurstelsel* ».

2. Retenons pourtant qu'il critique Douwes Dekker pour avoir rejeté les torts du système colonial sur de vieux fonctionnaires, au lieu de s'en prendre au gouvernement lui-même et à sa mauvaise politique.

essayé divers travaux, s'y serait acquitté d'une mission à l'intérieur de l'île et aurait vu, de ses propres yeux, les mêmes exactions, les mêmes crimes que ceux dénoncés par Multatuli. Il oppose toutefois « le Belge plus descriptif » au Hollandais « plus humoriste ». Remarquant combien l'amour de la nature s'associe, chez Babut, à l'amour des hommes et avec quelle habileté il a conduit ce double propos, Potvin déclare (p. 255) : « Il faut un véritable sentiment artistique pour maîtriser avec tant de soin sa pensée et sa forme dans un premier ouvrage ».

La lecture de Charles Potvin est cependant consacrée avant tout à l'aspect social du roman, qu'il approuve intégralement dans des termes où perce l'indignation du libéral humaniste. Il se refuse, en revanche, à approuver le projet d'association coloniale entre la Belgique et la Hollande. Il écrit à ce propos :

« Ceci est des plus graves. La Belgique libre ne pourrait jamais accepter de tremper la main dans ce système, pas même avec l'espoir de le transformer. Que le régime soit d'abord humain, et nous verrons. *Nous n'avons pas à dégrever notre budget dans le sang et les larmes d'un peuple!* »

Autant qu'une dénonciation de l'économie coloniale hollandaise, la recension de Potvin constitue une attaque non voilée contre les projets élaborés par le jeune Roi et par son entourage.

On peut s'interroger à bon droit sur la rareté de *Félix Batel* dans nos bibliothèques et sur la tiédeur de l'accueil qu'il trouva en Belgique, en dehors de quelques cercles libéraux. Le roman ne semble avoir suscité ni intérêt ni controverses dans une opinion fort peu attirée par les problèmes coloniaux et fort indifférente au sort du pauvre Javanais des *dessas*. On sait que l'entreprise coloniale de Léopold II fut le fait d'un homme et de quelques collaborateurs, et que le roi dut la mener à bien sans l'appui de son opinion publique, et parfois même contre elle. Le terrain, dans l'ensemble, n'était guère propice au succès d'un roman aussi peu conformiste et aussi éloigné des préoccupations dominantes. En revanche, on aimerait savoir si Léopold II a lu *Félix Batel* et s'il y eut, à un moment donné, un contact entre Babut et l'entourage du jeune roi : dans l'état actuel de nos connaissances, rien ne permet de l'affirmer. En tout cas, si Jules

Babut avait cru, en publiant en français un roman sur Java, atteindre un très large public et le sensibiliser à ses thèses, il dut certes être profondément déçu. Peut-être est-ce la raison pour laquelle il abandonna, après 1869, toute prétention littéraire, se limitant à publier quelques articles de caractère technique.

Par contre, *Félix Batel* fit sensation et scandale en Hollande, dans la presse métropolitaine d'abord, mais aussi très vite dans la presse coloniale. On aurait pu s'attendre, vu la hardiesse de certaines thèses et la virulence de la partie critique, à un phénomène de rejet catégorique et unanime. La réalité est bien plus complexe, et elle correspond aux divisions profondes de l'opinion publique hollandaise, jusques et y compris dans la presse de langue néerlandaise publiée à Java. Les journaux conservateurs manifestèrent une bruyante indignation, taxèrent le livre de « mauvaise action », et contestèrent à la fois l'information qu'il véhiculait et le talent de son auteur. Du côté libéral, les réactions furent plus nuancées, parfois même ouvertement sympathiques et élogieuses.

Examinons d'abord les comptes rendus hostiles : ils sont à la fois les plus nombreux et les plus longs. Le premier écho apparaît dans la partie finale (lundi 26 juillet 1869, p. 1) d'un long feuilleton publié sous la signature U. dans le *Nieuwsbode* javanais et qui a pour titre *La presse devant diverses situations (De Drukkers tegenover verschillende toestanden)*. Le journaliste déplore l'action malsaine de la presse qui a jeté le discrédit sur l'administration coloniale et a répandu le trouble dans les esprits. Il redoute l'intervention des parlementaires et le vote imminent de lois qui paralyseront la gestion des colonies. La criallerie des radicaux, dit-il, a fait une telle impression que les grossières contre-vérités proférées par les Multatuli, les Roorda, les Van der Hoeven, les Bosch et tutti quanti ont laissé des traces ineffaçables dans les esprits. Il voit une nouvelle preuve de cette action délétère de la presse dans l'arrivée, par le dernier courrier, d'un livre intitulé *La Hollande à Java*, dont il extrait et traduit ensuite une série de passages particulièrement subversifs (t. I, pp. VIII et 208, t. II, pp. 11, 12, 13 et 14). Vient alors la riposte : l'auteur a-t-il examiné attentivement la situation des Indes néerlandaises ? Nullement, car son livre fourmille d'erreurs grossières,

tant en ce qui concerne l'administration que la société indigène, le mode de vie des Européens, le caractère national et jusqu'aux phrases malaises qui y figurent. Selon U., ce roman n'est donc nullement le résultat d'une expérience personnelle, mais tout simplement une décoction de ce qui s'imprime depuis belle lurette dans la presse périodique de Java et de la mère-patrie et des exagérations qu'on y développe pour susciter l'intérêt, fût-ce en salissant l'image de son propre pays et de son propre gouvernement.

L'auteur s'est borné à tisser une fable romantique autour d'une information qui équivaut à un soufflet insultant (« een beleedigende kaakslag ») à la Hollande et il présente une insurrection armée en vue de l'émancipation des Indes néerlandaises comme très motivée, très possible et très probable. Le journaliste redoute que ce livre, écrit dans une langue universelle et édité dans plusieurs grandes capitales, ne diffuse ces idées à travers tout le monde civilisé. Conséquence : la Hollande sera tenue pour une nation esclavagiste qui pressure, humilie, afflige et maltraite douze millions d'Indiens par un comportement sans précédent, qui crie vengeance au ciel. Et les Javanais seront tenus pour un peuple misérable, plongé dans la disette, que l'on chasse au travail à coups de fouet comme des ombres émaciées, à pas chancelants et les membres tremblants, soupirant et découragés, avec la mort pour unique délivrance. Et l'Europe se demandera s'il n'est pas temps, pour elle, d'intervenir là où toutes les lois de l'humanité sont foulées aux pieds.

Tels seront les effets de la campagne menée par une presse mensongère. Telle aussi sera la punition encourue par un gouvernement trop faible, qui reste silencieux et passif devant les troubles qui spéculent sur le goût du public pour les excès, les exagérations, les atrocités et le langage insultant, mais qui ne recherchent en réalité que l'intérêt personnel ou la triste satisfaction de s'entendre applaudir par quelques « claqueurs » qui leur crieront : « Comme vous les avez encore touchés ! ». La seule question qui subsiste est de savoir s'il est encore temps de redresser une situation à ce point dégradée par la presse même des Indes néerlandaises.

La lecture de ce compte rendu fait apparaître le profond malaise qui régnait au sein même de la colonie blanche de Java, et montre à quel point le problème de la gestion coloniale était devenu une affaire politique de première importance, tant à La Haye qu'à Batavia. On ne pouvait attendre, dans ces conditions, beaucoup de bienveillance envers *Félix Batel* de la part de la presse conservatrice.

Un mois plus tard, la réaction du *Java Bode* (25 août 1869, p. 4) ne sera pas plus favorable, mais elle aura un caractère moins défensif et moins inquiet. Le cri d'alarme est remplacé ici par l'ironie et par le sarcasme sous lesquels le livre est enterré et son auteur disqualifié. L'article s'intitule d'ailleurs *Jules Babut*. Le journaliste feint d'ignorer sa personnalité et suppose qu'il pourrait s'agir d'un pseudonyme. De toute manière, ce Babut veut passer soit pour Français (langue dans laquelle il écrit), soit pour Belge (ce qui expliquerait, au II 142-143, l'idée d'un condominium belgo-néerlandais sur l'Inde.) La seconde hypothèse est renforcée par le fait que des fragments de *Félix Batel* ont paru en pré-originale dans *l'Indépendance belge*, accompagnés de commentaires très laudatifs (ce qui prouve, soit dit en passant, que le critique de Batavia est remarquablement informé).

Le collaborateur du *Java Bode* incline cependant, pour des raisons à la fois internes et externes, à croire que Jules Babut serait plutôt Hollandais. Son livre est édité à La Haye ; les autres références sont celles de co-éditeurs, et Paris en est exclu. De plus, il est écrit en un français où « la vraie pulsation française fait partout défaut » (waaraan de regte Fransche harteklop overal ontbreekt). Aussi incline-t-il à y déceler une origine hollandaise, peut-être mixte : tout concourt à y retrouver les habitudes de régions telles que le Limbourg, où l'on parle beaucoup le français dans les milieux cultivés, « mais un français qu'aucun Parisien, aucun Bruxellois, et même aucun Genevois ou Neuchâtelois ne reconnaîtrait pour sien ».

Mi-figue, mi-raisin, le journaliste se risque à une localisation approximative qu'il situe à Maastricht, où, dit-il, « on trouve encore à l'heure actuelle les estaminets où le sieur Babut a coutume de régaler les fidèles clients de sa science politique néerlando-coloniale ». Il est clair que notre recenseur connaît fort

bien Jules Babut, et il est fort probable qu'il l'a connu pendant son séjour à Java. Son exercice humoristique d'identification doit aboutir, fort habilement, à traiter l'auteur de *Félix Batel* en pilier de cabaret, bavard et incompétent.

D'où ce français artificiel (fabriekmatig) où il se trouve aussi contraint que dans une camisole de force. Aussi le public auquel il destinait son livre le laissera-t-il tomber en bâillant. Reste que son intention était malveillante, et il faut l'en châtier (vonnissen). Nous le laisserons dans l'opinion qu'on peut être bon Limbourgeois et mauvais Néerlandais et dans l'illusion que les Français le regarderont comme un des leurs. Mais qu'il nous soit permis de dire de *Félix Batel* ce qu'Edmond Schérer disait récemment de *Eritis sicut Deus* : « Ce livre est avant tout une mauvaise action ».

Plus complexe, plus circonstancié que celui du *Nieuwsbode*, l'article du *Java Bode* attaquait à la fois l'opinion libérale et radicale, jugée antinationale et défaitiste, et la personne de Jules Babut, flétri comme un renégat, traître à sa vraie mère-patrie. Par sa vigueur de ton et par la précision de ses critiques, il dut certes faire sensation à Java.

Quelques mois plus tard, dans son numéro du mercredi 4 janvier 1870 (n° 3, pp. 3-4), le même *Java-Bode* publiait in-extenso une longue lettre, adressée d'Oenarang, le 21 décembre 1869, par un certain P. Bounin, au rédacteur du journal. Détail insolite : la lettre est en français, et elle est reproduite sans traduction ni commentaires.

Elle est l'œuvre d'un lecteur scandalisé qui vient, preuves à l'appui, ratifier le jugement sévère du 25 août. Premier grief, d'ordre littéraire : « Cette œuvre hétéroclite échappe à la classification, bien qu'elle confine surtout au libelle », Le grief suivant est d'ordre moral : Babut a cru écrire un « plaidoyer pour le libre travail et la suppression de l'autorité des chefs indigènes à Java », sujet grave, motif élevé, cause sacrée ; « mais alors, par quelle aberration inconcevable abrite-t-il une thèse aussi sainte sous le chaperon scandaleux d'une femme imaginaire (il s'agit, évidemment, de la belle M^{me} F...), que le titre au moins singulier de *Reine de Java* ne sauve ni de l'impudeur, ni de l'impudence...? Quand on attaque avec virulence la moralité des

autres, on ne spécule pas, dans ses remontrances, sur l'attrait malsain de la perversité! ».

Mais P. Bounin va plus loin, et il n'hésite pas à traiter Babut de plagiaire. La description de l'habitat javanais, t. II, pp. 79-78, reproduit presque littéralement un alinéa du livre CXX, *Description des îles de la Sonde*, dans le *Précis de géographie* de Malte-Brun. Il en conclut, un peu vite, que cet emprunt rend « suspects en totalité les procédés de style et d'information de Mr. Babut », tout en admettant aussitôt que « la question n'est pas là ». On devine où elle est : dans les thèses politiques soutenues par l'auteur du roman.

Il affirme ne pas comprendre (mais faut-il, ici encore, le prendre au mot?) qu'un journal aussi sérieux que l'*Indépendance* ait pu faire violence à son amour de la vérité et à sa conscience littéraire en patronnant un livre sans valeur littéraire et dont la documentation est un tissu d'affirmations irréflechies et de représentations mensongères.

Est-ce à dire que le lecteur javanais ne puisse rien y apprendre? Au contraire, même si la leçon qu'on en tire est peu flatteuse pour l'amour-propre hollandais. Rejoignant son confrère du *Nieuwsbode*, le critique du *Java Bode* constate que la Némésis de l'histoire moderne s'est vengée, dans *Félix Batel*, du mépris de soi qui est devenu, en Hollande et aux Indes, comme une seconde nature. Et il n'hésite pas à incriminer des ministres des colonies en fonctions, des gouverneurs généraux retraités qui ont proclamé à maintes reprises que le Javanais est maltraité et que la Hollande pratique aux Indes une politique injuste. L'exemple vient donc de haut. Députés, professeurs, journalistes, poètes et nouvellistes ont multiplié les variations sur le thème : « Entre la Frise et l'Escaut s'étend un État prédateur (een roofstaat) ». Faut-il s'étonner qu'un étranger ait profité de cette « veine » (*sic*) pour se joindre à l'agression? Il ne faut pas s'attendre, de la part des autres pays, à une générosité excessive ou à des scrupules de conscience poussés à l'extrême, puisque c'est nous-mêmes qui leur fournissons les arguments.

Si *Félix Batel* avait pour effet de nous faire comprendre l'absurde comportement qui est le nôtre, ce livre « sans esprit » et son héros bâtard auraient infligé une punition méritée à un

genre bâtard de notre littérature (allusion qui vise très vraisemblablement *Max Havelaar*).

Mais tout ceci ne vaut que dans la mesure où l'on tient Babut pour un étranger. Si on le considère comme Hollandais (n'oublions pas que, né à Maastricht, Babut pouvait être à bon droit considéré comme tel par les autorités néerlandaises, et admis à ce titre à exercer des fonctions dont un étranger aurait été exclu à Java ce qui semble bien avoir été le cas), le jugement ne peut être aussi indulgent.

La suite de l'article est d'un intérêt tout particulier pour la biographie de Babut. Celui-ci serait arrivé à Java, « persuadé qu'il suffisait à un homme de sa valeur de mettre pied à terre pour y faire carrière » mais après un bref séjour, il se serait vu irrémédiablement déçu dans ses attentes. « Jusque-là, l'histoire de son héros en Inde fut aussi de toute évidence la sienne ». Un autre point de rencontre entre eux est qu'ils se sont vengés de leurs déceptions et de leurs propres insuffisances sur le gouvernement hollandais, l'un en forgeant un complot militaire, l'autre en écrivant *Félix Batel*.

Même si l'absence de talent doit faire échouer nécessairement son projet, celui-ci a été de faire comparaître la Hollande devant le tribunal des nations civilisées pour sa mauvaise gestion dans l'archipel des Indes.

« Où donc », s'exclamait Babut, « l'Européen prend-il le droit de forcer le Javanais au travail ? ». Pour Bounin, la réponse est simple : « Les Hollandais sont à Java au même titre que :

Les Anglais au Bengale,
 Les Français à Alger,
 Les Yankees au Mississipi,
 Les Portugais au Brésil,
 Les Espagnols à Manila, etc. »

et dès lors « cette affaire, à Java, regarde les Hollandais, et ne regarde qu'eux ».

En fait, c'est d'anticolonialisme avant la lettre que Bounin accuse Babut, sans prendre en considération les passages du roman qui prouvent tout le contraire. Mais c'est aussi le colonialisme qu'il lui faut justifier en principe. Ici encore, la

réponse est simple et sans nuances : « Étant ici les maîtres comme le sont, sur tant d'autres points du globe, divers peuples de souche européenne, qu'il s'agisse d'ailleurs de comptoirs, colonies, conquêtes, — ne biaisons pas sur les termes ! — les Hollandais, dans cet archipel, ne sont que les envoyés de la Providence, et ses fondés de pouvoir dans l'affaire lente, complexe, ardue de la civilisation. Voilà ! ».

Bounin constate d'ailleurs sarcastiquement que Babut lui-même, lorsqu'il s'exprime à la manière de Bossuet, admet « qu'une intelligence suprême préside à la destinée des peuples, comme à celle de chaque individu ». Pourquoi, s'il en est ainsi, contesterait-il que « la Hollande est providentiellement à Java depuis qu'elle y a mis le pied » et que « providentiellement elle y a exécuté tout ce qui constitue une si magnifique page de son histoire particulière et de l'histoire universelle de la colonisation sur le globe » ? Mais il est vrai que Mr. Babut ne veut plus entendre parler de Providence « dès qu'il est question de cet affreux système Van den Bosch ». Et de quel droit dénie-t-il à la Hollande le droit de faire travailler le Javanais, alors qu'il voudrait soustraire ce même Javanais « à la gouverne séculaire de ses chefs qu'il révère et qu'il aime ? ».

Mais le lecteur n'a pas épuisé « la coupe de l'outrage et de la déraison », car c'est un appel à la révolte que le livre contient en définitive. « La révolte ! C'est bientôt dit quand on n'est pas Hollandais, qu'on forge ses libelles et ses provocations à des milliers de lieues du théâtre assigné à la catastrophe, et qu'après tout, si l'on s'y trouvait, on n'aurait pas grand-chose à perdre, tandis qu'on pourrait bien, dans le remue-ménage, happer quelque lopin ! »

L'accusation est certes inélégante autant qu'infondée, mais elle reflète bien l'attitude d'un homme, et d'une société, menacés dans leurs intérêts. Bounin défie d'ailleurs Babut de trouver quelque audience auprès des Hollandais et des étrangers à Java. Il considère, d'autre part, que la révolte prônée par Babut tournerait à la confusion et au désastre « pour les autres races qui peuplent l'Inde néerlandaise de groupes si disparates par le nombre, la physionomie, le génie », et il n'en veut pour preuve que l'issue atroce de la rébellion des Cipayes au Bengale.

Bounin note, non sans malice, que le même Babut qui trace un portrait si odieux des chefs javanais parle du peuple javanais en des termes méprisants (abruti, menteur, paresseux, etc.) qui ne font rien augurer de bon quant à l'usage qu'il pourrait faire d'une indépendance absolue. Pour le critique, un soulèvement à Java transformerait « la plus douce des subordinations » en des chaînes pesantes. Il oppose la tutelle néerlandaise à la féroce extermination des autochtones pratiquée un peu partout : aux États-Unis, par de très bons chrétiens, de très bons libéraux, en Amérique du Sud, en Australie (où l'on réserve sa sollicitude « aux casoars et aux kanguroos ») et dans toutes les îles de l'Océanie, où sévissent « des milliers d'aventuriers rapaces ». Mais, ironise-t-il, on préfère s'en prendre à la Hollande qu'à John Bull ou à son cousin Jonathan. Pourtant, c'est au Far West que l'entreprise de « nos humanitaires » aurait sa pleine justification.

Pour finir, Bounin suppose que la révolte de Félix Batel ait réussi et que les Européens soient chassés. Le Signo-Bezar est au pouvoir, « la *Reine de Java* ne compte plus ni ses amants, ni ses diamants, ni ses millions, ni ses profusions, et ce ne sont pas les Javanais qui paient ». L'âge d'or est ressuscité, les tigres ne mangent plus les imprudents, « les forêts de *djatie* prennent toutes seules le chemin de l'Europe. Personne ne paie plus de *padjek*, et la caisse publique est toujours pleine... En un mot, tout est joie, bonheur, justice, activité, richesse, et, prodige des prodiges ! Tout le monde dort ».

Mais Babut lui-même serait pris de scrupules devant ce spectacle inouï : comment ce peuple « abruti, démoralisé, menteur, paresseux » aurait-il pu réaliser de telles merveilles ? il aurait immanquablement dû céder la place « aux races laborieuses », comme il l'écrit d'ailleurs de façon péremptoire. Et quelles seront les *races laborieuses* qui sèmeront le riz, couperont les cannes, cueilleront le café, mèneront paître les buffles ? Certes pas les Européens. Aussi conclut-il cette analyse assez étonnante, et parfois assez pertinente, en se demandant si, par *la force des choses* dont il aime à se targuer, « le grand politique belge, à bout de ressource meilleure », ne finira pas par faire cadeau de Java... aux Chinois.

Ce texte aux allures prophétiques est un des plus attachants qu'ait suscités *Félix Batel*. Il se situe délibérément en dehors du domaine littéraire pour placer le débat à son vrai niveau, celui de l'avenir de la colonisation. Mais Bounin n'aborde pas le problème en termes « humanistes » comme Babut. À ses yeux, les arguments économiques et géopolitiques sont déterminants, et Babut n'est donc qu'un rêveur ridicule. On conviendra que peu de textes, en dehors de *Max Havelaar* (biaisé d'ailleurs par son caractère poétique et son humour), ont suscité d'aussi passionnantes controverses sur le thème de l'expansion européenne et de sa légitimité.

Toutes les critiques n'ont évidemment pas cette qualité et ce brillant. Celle du *Nieuwe Rotterdamsche Courant* (4 juillet 1869) est davantage sensible au projet d'exploitation commune belgo-hollandaise des ressources de Bornéo, et elle y sent percer le bout de l'oreille... ou la griffe du lion. D'où le cri d'alarme *Ex ungue leonem!* Le journaliste dénie toute valeur documentaire à ce « Fransche bluf », monté de toutes pièces par l'*Indépendance* de Bruxelles. Pour lui, tout est superficiel dans *Félix Batel* : l'usage fréquent de termes malais, les références scientifiques, les dissertations sur l'histoire de Java et sur son gouvernement. Le résumé assez détaillé qu'il fait du roman est d'une cocasserie irrésistible, même s'il en oblitère l'esprit pour insister sur ses invraisemblances, ses coups de théâtre et son caractère mélodramatique. Le compte rendu n'est pourtant pas intégralement négatif, et le journaliste du *N.R.C.* a le mérite assez rare de noter les qualités descriptives de *Félix Batel* : « L'auteur est un homme qui voyage manifestement avec les yeux ouverts » ; s'il avait moins parlé de ce qu'il ne connaît que superficiellement (comme la politique), il aurait fait une œuvre très supérieure, et tous ceux qui ont lu la description de Batavia et de ses environs déploieront qu'il se soit ainsi fourvoyé.

On le voit, Babut est toujours vilipendé pour ses propos subversifs, mais il arrive parfois qu'on lui accorde un réel talent littéraire. Il en est aussi qui se cantonnent prudemment dans un demi-silence ou dans de vagues approximations : tel est le cas de l'*Algemeen Handelsblad* (mardi 22 juin 1869), dont l'excuse est de venir avant tous les comptes rendus importants étudiés

jusqu'ici, mais qui semble bien ne pas avoir vraiment lu le livre. Qu'on en juge. Après l'annonce du titre et des éditeurs, le commentaire tient en un paragraphe: « L'occasion nous a momentanément fait défaut pour lire ces deux copieux volumes de telle manière qu'un jugement approfondi en soit possible. Dans ce cas particulier, nous croyons pourtant pouvoir nous en tenir à une simple annonce, puisque ce livre n'est pas inconnu, et qu'il a obtenu, lorsqu'il parut en feuilleton dans des journaux étrangers, un grand succès, qu'on nous assure d'ailleurs mérité. Nous attirons donc l'attention des sociétés de lecture et de tous les autres sur ce livre, nous réservant d'y revenir ultérieurement de façon plus explicite ».

L'*Algemeen Handelsblad* se réfère sans doute à la publication d'un chapitre de *Félix Batel* dans l'*Indépendance belge*, mais il ne s'agissait là que d'un seul journal et, au surplus, d'un extrait, et non d'un feuilleton. Quant à l'accueil favorable, il a été présumé en fonction des commentaires élogieux de l'*Indépendance*, et nous n'en avons aucune autre preuve. Enfin, nous n'avons pas trouvé trace, dans la suite du journal, d'une analyse plus fouillée. Sans doute les diatribes de la presse de droite avaient-elles ramené le *Handelsblad*, organe des milieux d'affaires, à une plus grande circonspection.

Mais il y eut aussi, fort heureusement, des comptes rendus plus favorables et plus circonstanciés qui font contrepoids à l'animosité des journaux de droite et qui attestent le profond libéralisme de certains milieux hollandais, même à Java.

C'est ainsi que *Félix Batel* fut accueilli avec chaleur par le *Soerabaya Courant* du vendredi 30 juillet 1869 (p. 3), sous la signature V.D.G. Celui-ci se réjouit de voir un ouvrage écrit dans une langue à diffusion mondiale répandre, sous une fiction romantique et dans un style assez prenant, « quelques vérités concernant cette colonie, que reconnaîtra pour telles quiconque a passé quelque temps à Java et y a observé la situation sans mettre des lunettes d'un conservatisme aveuglant ». Il en approuve les thèses principales: « En feuilletant ce quasi-roman, nous avons eu la satisfaction d'y retrouver diverses idées que nous avons développées dans plusieurs journaux depuis 1860, après avoir passé sept ans dans ces régions. »

V.D.G. est persuadé que le livre trouvera de nombreux lecteurs à l'étranger et en cite un long extrait qui rejoint ses convictions personnelles. Il s'agit d'une attaque contre le « *kultuur-stelsel* », accusé de dégrader et d'abrutir le paysan javanais, mais aussi d'affaiblir la Hollande en l'habituant à de faciles bénéfices. Babut adjurait « tout bon patriote hollandais » d'éviter à son pays le sort de l'Espagne et concluait que « le jour approche où *la situation devra changer* ». V.D.G. partage cette inquiétude et remarque : « On aura beau prétendre que la vérité est peinte ici en couleurs trop fortes, le fait indéniable, — et reconnu comme tel par tous les Néerlandais bien-pensants —, est qu'il est grand temps d'extirper à la racine notre vieux système de gouvernement colonial, et de le remplacer par des principes qui ne visent pas exclusivement à la *prospérité* des Pays-Bas, mais aussi au *bonheur* et à l'*aisance* de tant de millions de sujets d'outre-mer. Nous considérons que c'est l'unique moyen d'assurer aux Pays-Bas la possession durable de cette belle colonie, où la préférence est accordée au drapeau néerlandais sur tous les autres. »

Il est significatif qu'un tel article ait pu paraître dans la presse coloniale le jour même où l'on annonçait la pendaison, à Malang, de deux *radhens* (nobles) criminels.

La presse métropolitaine, elle aussi, publia quelques analyses plutôt élogieuses. Celle de l'*Arnhemsche Courant* (mardi 17 août 1869, pp. 1-2) débute de façon très curieuse. Le journaliste constate que, malgré tous les efforts déployés, la très grande majorité du peuple hollandais n'éprouve guère de sympathie pour les Indes. Et de fait, que connaît-il des Indes, sauf le soldat de « la coloniale » rapatrié, le contractant millionnaire, ou le haut fonctionnaire retraité, lesquels n'ont rien qui puisse rendre les Indes très populaires. Le colonial rentré au pays ne s'intègre plus dans la vie active ; il ne noue aucun contact avec les habitants de la ville ou du village où il s'installe ; il peut être objet de curiosité, mais il n'a pas d'amis. En un mot, « les familles indiennes n'ont plus de racines en terre nationale ».

La faute en incombe, pour une part, au gouvernement qui s'est toujours efforcé de compliquer les déplacements entre Java et les Pays-Bas, qui n'a rien fait pour assurer l'unité entre la mère-patrie et ses colonies. On croirait qu'il redoute que l'implantation

de Hollandais dans les colonies ne menace leur maintien ou leur prospérité. Une famille hollandaise ne doit pas songer à se fixer aux Indes : le fils peut y aller en qualité de militaire, de fonctionnaire, ou à ses risques et périls ; la fille, en tant que bonne, ou gouvernante. Le jour où ils en reviennent, ils se sont imprégnés des mœurs de l'Inde et les ramènent aux Pays-Bas, alors qu'ils n'ont pas transporté à Java les coutumes néerlandaises. Il n'y a ni échange, ni fusion, et l'absence d'une vie vraiment commune explique l'absence d'intérêt de la part de l'opinion publique pour tout ce qui concerne les Indes.

Si nous-mêmes, constate-t-il, restons aveugles devant ce défaut de compréhension, un étranger s'en aperçoit bien vite, « et l'ouvrage de Jules Babut est bien fait pour nous en pénétrer ». « Lorsque, dans son *Félix Batel*, il dépeint la société des Indes, nous ne reconnaissons aucun Néerlandais dans ses types. »

Ceux qui connaissent bien Java prétendent que l'auteur n'a pas représenté des Hollandais, mais « un peuple de fantaisie, qui n'existe que dans l'imagination d'un étranger qui connaît les Indes superficiellement ». On a dit aussi que les institutions qu'il décrit appartiennent au passé, que son œuvre est donc déjà anachronique et qu'à le lire on court le risque de se faire une fausse image de la réalité.

Trop facile, rétorque le critique. Il y a, dans ce livre, bien des choses parfaitement exactes et vraies, et qu'il n'est pas mauvais de nous mettre sous les yeux, à nous Néerlandais, surtout dans les milieux spécialisés en matière économique et politique. « L'auteur belge met le doigt sur la plaie et il montre dans son livre les lacunes et les défauts qui existent dans la société des Indes néerlandaises, et dont la Hollande est largement responsable. Dans son roman entraînant il met le lecteur en contact avec toutes les situations de la vie sociale à Java et il lui apprend à en connaître les institutions. Certes, il n'est pas aussi complet qu'on pourrait le souhaiter d'un livre scientifique. Il relève les faits et les commente plus qu'il ne les fait connaître dans leur ensemble ; mais il a aussi cet avantage qu'il les discute de manière agréable et qu'il en donne une image sans ennuyer le lecteur par des discours filandreux. Nous n'en regrettons que davantage que ses représentations ne concordent pas toujours avec la vérité. »

Selon l'*Arnhemsche Courant*, *Félix Batel* complète et développe l'œuvre de Weitzel sur Batavia, celle de Ten Brink sur la société des Indes orientales, et ce que Multatuli présente si éloquemment « dans son ouvrage génial ».

Il en résume la trame narrative, et conclut : « Si le livre ne manifeste pas les preuves d'une étude approfondie, il est — du fait de son affabulation romantique — très propre à donner une idée de « notre Orient » à ceux que rebutent les dissertations politiques et économiques. De plus, il est écrit en français, et par là l'étranger pourra mieux se mettre au fait de la situation sociale et de l'administration des Indes ». Il ne doute pas du succès de ce livre bien présenté et lui promet « un large débit, incontestablement mérité ».

L'avis du grand quotidien de La Haye *Het Vaderland* (7 août 1869, n° 100, p. 4) est un peu plus mitigé, mais il reste favorable dans l'ensemble et constitue peut-être le jugement le plus équitable et le plus équilibré qu'ait reçu *Félix Batel*.

Il commence par dégager l'objet essentiel visé par ce roman, comme par *Max Havelaar*. « Peindre la vie de l'Inde, ses us et ses coutumes; refléter la société indienne avec ses multiples composantes et facettes; représenter dans un tableau coloré la funeste action du système de gouvernement des Indes: quelle belle occasion pour un auteur d'éprouver ses forces et de déployer ses dons! »

Certes, *Félix Batel* ne peut se comparer à *Max Havelaar*, dont le journaliste célèbre en termes lyriques la beauté, le génie et la force de conviction, car la valeur démonstrative du livre lui importe par-dessus ses qualités formelles.

« Travail difficile donc, d'emblée », note-t-il, « de traiter le même sujet après Multatuli; doublement difficile quand il s'agit de nous, Néerlandais, qui avons avancé à pas de géants au cours des cinq dernières années dans la connaissance de la situation aux Indes et dans la constatation de son caractère intenable. »

Il s'efforcera, par conséquent, d'être impartial et admet de bon gré qu'on ne peut placer ce roman au même niveau que Multatuli. « Ce qui lui fait défaut, c'est l'éclair du génie, c'est l'étincelle de l'esprit créateur; mais en aucun point la chaleur de la conviction. »

Nous apprenons de lui que le Belge Babut a vécu neuf ans à Java et dans les terres intérieures, qu'il en est rentré depuis six ans, et qu'il en a ramené, « — ce qui témoigne déjà de son jugement droit et de son regard pénétrant — », une aversion insurmontable pour le système de gouvernement et pour le « cultuurstelsel » dont on se souviendra qu'un homme d'État mort trop jeune, M. Betz, a dit en 1866 qu'*il était dorénavant intolérable* aussi bien du point de vue légal que du point de vue de la justice et de l'humanité, et sous l'angle de la moralité du peuple. « M. Babut a étudié de près le fonctionnement de ce système *en tant qu'industriel.* »

Il lance les plus graves accusations contre le gouvernement hollandais qui entrave la liberté du travail, gêne le développement naturel du sol et livre les Javanais à l'arbitraire de leurs chefs; qui foule aux pieds la civilisation, la moralité et le droit par souci du « bilan positif » (*het batig slot*). À de nombreux endroits, le romancier belge donne libre cours à son indignation quant aux mauvais traitements sous lesquels est écrasé un peuple vertueux, mais misérable. Cette attitude lui fait honneur, estime le critique.

En revanche, il juge *Félix Batel* littérairement assez faible. Les caractères sont ternes, les dialogues manquent de vie, le développement de l'action n'est pas assez progressif et raisonné. Le défaut principal du roman est la monotonie de sa forme narrative, ce qui révèle le débutant. Le roman est plutôt « un journal romancé » qu'une peinture de la vie. Quant à Félix lui-même (prénom qu'il trouve, en l'occurrence, presque ironique), il n'inspire pas la sympathie comme le fait Max Havelaar. Il n'a pas sa noble conviction, son élévation morale, sa volonté de défendre les droits des Javanais par la voie légale; c'est un aventurier malchanceux, qui est à la fois innocent et coupable de ce qui lui arrive, et qui, « vers la fin du roman seulement, alors qu'il semble devenir un personnage intéressant, se laisse impliquer, après de longues hésitations, dans un complot forgé contre l'autorité néerlandaise par une *clique* dépravée. Par conviction? Non, mais parce que sa bonne étoile ne s'est pas manifestée, parce que sa caisse est vide ». Et le critique confesse n'avoir que fort peu de sympathie pour un tel héros de roman.

Est-ce à dire que *Félix Batel* soit un *mauvais* livre ? Non, car si ce n'est pas un *coup de maître*, il est loin d'être manqué lorsqu'on le juge comme un *coup d'essai*. Le style en est coulant, la lecture agréable ; l'auteur possède une faculté inventive dont il n'a pas assez tiré parti, mais surtout une ardente conviction qui prouve qu'il écrit *con amore*. Mais ce qui lui paraît le plus réussi, et qui constitue à ses yeux le mérite principal du livre, ce sont les descriptions de la nature, que le critique espère bien retrouver dans une seconde œuvre, de moindre envergure. « M. Babut possède un regard perçant et une sensibilité réceptive... il aime la nature indienne autant que le peuple javanais, ce peuple auquel tout Néerlandais éclairé et bien né souhaitera, avec le romancier, de voir poindre bientôt l'aurore de la civilisation. »

Le critique dit avoir relevé des erreurs de fait, mais il les excuse dans le chef d'un étranger qui n'a pas bénéficié de l'expérience du fonctionnaire. Il insiste également sur la date à laquelle les événements sont supposés se dérouler : avant 1864, c'est-à-dire avant les mesures libérales du ministre Van de Putte.

Il se demande enfin s'il s'agit d'un livre anti-néerlandais. Certes, Babut présente les Néerlandais en tyrans. « Le mot peut sembler dur », avoue-t-il, « mais est-il vrai, oui ou non, que nous écrasons les Javanais, que nous leur imposons la contrainte par la force ? Si oui, nous devons aussi en accepter le nom. » Ce qui ne l'empêche pas de se réjouir que l'auteur ait accepté (t. I, p. 195, note) l'amputation d'un passage particulièrement violent.

Il rejette l'accusation lancée contre Babut d'avoir préconisé un arrangement entre la Belgique et la Hollande parce que cette dernière manquerait des capitaux nécessaires à la création d'un réseau ferroviaire à Java. « Où l'auteur dit-il cela ? », s'écrie-t-il. Non, on l'a mal compris, et son seul vœu consiste à associer l'industrie belge au commerce hollandais. « L'auteur n'a nullement voulu ravir à la Hollande sa couronne. »

En conclusion, *Félix Batel* annonce un écrivain doué, mais qui aurait dû exercer son talent dans des esquisses plus courtes avant de se risquer à un grand roman. On n'en est pas moins redevable, à son égard, « d'une sincère gratitude pour la contribution

qu'il a fournie à la destruction du système monopoliste qui est le principal responsable, avec toutes ses ramifications, de la situation incertaine des Indes à l'heure actuelle ».

Qu'il s'agisse de la presse de gauche, ou de celle de droite, on constate qu'en Hollande *Félix Batel* a fait office de pierre de touche, voire même de détonateur. Il n'a, en tout cas, pas laissé indifférente une opinion de plus en plus sollicitée par ce qu'il était convenu d'appeler, par une litote pudique, « la situation des Indes ». Du côté du public hollandais, la langue fit obstacle, mais sa partie la plus éclairée dut être sensibilisée à une œuvre qui suscitait, dans les milieux les plus divers, des réactions passionnées et contradictoires.

Babut, on le devine, suivait avec intérêt le retentissement de son livre auprès de l'opinion hollandaise. La lecture du compte rendu paru dans *Het Vaderland* lui inspira une « lettre au Rédacteur en chef » de ce journal, qui fut publiée le samedi 28 août 1869 (n° 118, p. 1, en feuilleton). La lettre est datée du 14 août 1869, et envoyée de Mons, où le père de Jules-Félix s'était fixé comme receveur des douanes et accises, et où son frère résidait toujours.

L'écrivain dit avoir lu la critique du *Vaderland* « avec plaisir », puisqu'on y reconnaît « l'esprit droit et honnête » qui a inspiré son roman. Il récuse la comparaison avec *Max Havelaar*, car, dit-il, « je n'ai jamais eu la prétention de les mettre en parallèle ». Il insiste, d'autre part, sur les différences entre le génie de la langue française et celui de la langue hollandaise, ainsi que sur l'originalité de son propos : il a évité les allusions personnelles, ainsi que l'aspect humoristique de *Max Havelaar* (qu'il appelle, assez sévèrement, « farces et plaisanteries tout à fait étrangères au sujet »).

Réagissant aux critiques qui avaient fait état de sa peinture cruelle de l'état moral du Javanais, il réplique : « Je n'ai pas fait du Javanais un héros d'idylle, pour noircir d'autant mieux le gouvernement qui le régit ; la cause que j'avais à défendre était assez belle et assez intéressante pour que je n'eusse pas recours à tous ces petits moyens passés de mode. Avant tout, j'ai cherché la vérité. Déjà celle-ci est reconnue dans mes descriptions [non seulement par *Het Vaderland*, mais aussi par le *Nieuwe Rotter-*

damsche Courant], elle ne tardera pas, soyez-en convaincu, à l'être aussi dans mes données sur les mœurs et le caractère des Indigènes, ainsi que sur le gouvernement colonial. »

À propos des inexactitudes qu'on lui reproche, et que le *Vaderland* est tout prêt à excuser de la part d'un étranger « qui n'a pas été dans l'Administration des cultures », il riposte avec une égale vigueur : « Tout livre a ses erreurs, cependant je ne crois pas qu'on en puisse trouver de quelque importance dans mes études sur le gouvernement colonial à Java. *En général, on ne se doute pas en Hollande de la véritable situation de la colonie*; bien plus, les fonctionnaires coloniaux, les contrôleurs, etc. ne s'en rendent pas compte eux-mêmes, car ils la jugent toujours sur les rapports des chefs indigènes. Pour connaître cette situation dans toute sa réalité, il faut avoir vécu avec l'Indigène comme le fit... Félix Batel ».

Il se justifie ensuite des critiques adressées à son héros, qu'il n'a pas voulu « plus noble et plus pur que nature ». « Aux tableaux de vertus surnaturelles, je préfère *ceux qui décrivent l'homme tel qu'il est*; j'aime le juste milieu entre les idylles pastorales et les drames à la Balzac. » Preuves à l'appui, il montre que le *Vaderland* est injuste, ou qu'il l'a mal lu, lorsqu'il prétend que Félix Batel n'adhère au complot que par intérêt et il lui oppose les pages 246 à 248, 249 à 253 de son tome II, en le priant de bien vouloir rectifier ses allégations.

Babut estime que son critique a ridiculisé son héros, en lui attribuant cinq sauvetages fort peu vraisemblables, mais il n'insiste guère sur une question d'appréciation. « Si Félix Batel ne vous intéresse pas, je le comprends, *car pour moi-même le Javanais est bien plus intéressant encore: un peuple va avant l'individu.* »

Il s'interroge, enfin, sur la hargne de la presse hollandaise, — qui était cependant prévisible : « Est-ce parti-pris? Veut-on étouffer ma voix, et pourquoi? ». Il s'indigne contre les intentions que d'aucuns lui prêtent de vouloir « ôter à la Hollande sa couronne et sa gloire, en parlant d'une union commerciale et industrielle avec la Belgique », et il s'exclame :

« Chose étonnante, on se récrie beaucoup contre cette proposition, mais on n'attaque aucune partie de mon raisonnement: c'est par

l'absence de concurrence industrielle que la Hollande en est arrivée à son dangereux système colonial et qu'elle n'en peut changer, tandis que c'est l'absence de concurrence commerciale qui a rendu l'industrie de la Belgique tributaire du commerce étranger et qui amènera l'ouvrier Belge à *une situation intolérable*. Et quand, autour de nous, nous voyons les grandes agglomérations prévaloir, quand nous voyons la politique des nations n'obéir qu'à l'intérêt matériel, qui de nos jours l'emporte sur la force des armées, pouvons-nous songer sans crainte à l'avenir de deux petits pays incomplets l'un sans l'autre et d'autant plus exposés à la convoitise des grands ?

En tous cas, vous êtes de mon avis : pour la prospérité de la Hollande elle-même, comme pour celle de sa colonie, Java doit s'ouvrir à la liberté commerciale et industrielle. *Sous les tropiques, le despotisme est dans l'air qu'on respire*, l'atmosphère y a des propriétés énerverantes qui amènent l'Européen à laisser aller l'humanité à la dérive. Heureusement les amis de la liberté ont, pour les raffermir dans leur foi, l'exemple frappant des fruits que portent les règlements libéraux sur tout le vaste littoral du continent Asiatique ! »

Ce commentaire de *Félix Batel* par son auteur est particulièrement important et révélateur. L'idéologie qui s'y exprime est celle d'un « orangiste », au plan européen, et d'un « libre-échangiste » intégral au plan colonial. Si Jules Babut a entrevu la libération de l'Insulinde, c'est à très long terme et comme une perspective historique. Dans l'immédiat, il se comporte en « colonialiste libéral » bien plus qu'en anticolonialiste de principe. Il est clair aussi que, pour lui, *Félix Batel* est un message et une dénonciation, la fiction littéraire lui servant simplement de support et de véhicule. Mais n'était-ce pas aussi l'objectif premier de Multatuli ?

Enfin, toujours du côté hollandais, il nous faut signaler un curieux compte rendu critique manuscrit, rédigé en un français un peu hésitant par un contemporain, et qui se présente sous la forme épistolaire. Cette analyse remarquable est l'œuvre du Vice-Amiral Jules-Henry van Capellen (1818-1898), qui fut adjudant du Roi, mais qui s'exprime ici en expert économique et colonial plutôt que littéraire ¹.

1. Cette lettre de onze page, avec fort peu de ratures, est déposée dans le fonds De Constant Rebecque, n° 104, à la 2^e Division de l'Algemeen Rijksarchief de La Haye (collection 1920).

La lettre n'est peut-être qu'un artifice de présentation, car elle n'est ni signée, ni datée, et son destinataire est appelé vaguement « Mon cher...! ». Nous en reproduisons ¹ les passages les plus intéressants.

L'auteur commence par affirmer que sa lettre répond à une demande d'information formulée avec la plus grande précision par son correspondant (« Vous voulez savoir mon opinion à l'égard d'un roman qui parut il y a quelque temps... »). Cet avis est d'abord plutôt favorable :

— C'est un roman très bien écrit, entraînant et ne manquant pas de mérite. La vie de l'Européen à Java y est bien décrit. Les usages et le caractère du Javanais sont bien décrit. Le tout est intercalé d'épisodes intéressantes plus ou moins vrais. Il est évident que l'auteur a voulu faire ressortir les abus qui existent dans l'administration indigène de Java et prévenir l'opinion public contre le régime ² coloniale des Pays-Bas.

Les données dont l'auteur a fait usage dans son roman ainsi que la critique sur le système qui régit cette belle possession sont indubitablement inspiré par quelque partisan de ce parti politique qui se figurent, quoique à tort, que le bouleversement du système actuel et l'introduction de la libre industrie leur profitera. D'abord. Toute forme de gouvernement, depuis la plus despotique jusqu'à l'anarchie la plus complète, a son bon et son mauvais côté.

Pour notre critique, on doit prendre en considération le climat, la religion et les traditions, et partir du principe empirique que le meilleur gouvernement est celui qui assure le bien-être au plus grand nombre.

— Toutefois, sans partagé les vues des partisans du travail libre sur l'île de Java, qui conseillent de rompre avec l'administration indigène, les chefs légitimes [...] noblesse héréditaire, et les Hadjis (prêtres mahometans), tous Javanais comme l'orang dessa (habitant des villages), et ayant tout autant droit à notre sollicitude et notre protection (ce qui serait non seulement une flagrante injustice, mais d'une maladresse inouïe. La révolte dans les Indes anglais a eut pour cause principal que le Gouv. a voulu se séparé de l'adm. indigène du pays), je suis loin de croire que, sous le régime actuel, le Javanais assujetti au travail est heureux. Certes, depuis longtemps, notre

1. Sans corriger les fautes d'orthographe et d'accord.

2. Van Capellen a d'abord écrit « la politique ».

Gouvernement Colonial aurait du lui assuré une part plus grande du bien-être que l'exploitation de cette riche contrée procure, soit en introduisant des réformes sage et conforme aux justes aspirations de cette bonne et douce population et l'Adat¹ du pays, en créant des institutions et des établissements nécessaires, en encourageant l'entretien du bétail, haras de chevaux, etc., soit en améliorant les routes, même en construisant un réseau de chemins de fer à travers toute l'île. En un mot, faire profiter l'indigène de Java des richesses qu'il a produit au lieu d'allouer une si grande part pour les besoins de la mère-patrie, et l'employer pour construire des chemins de fer et d'autres travaux d'utilité publics si apocryphe². Mais de suivre les conseils téméraire du parti de l'industrie libre serait, à mon avis, commettre un crime, et entraînerait inévitablement l'anéantissement d'immenses richesses, qui tuerait notre commerce et rejaillirait sur le commerce du monde entier. Le conseil ressemble fort à celui de persuader quelqu'un de ce coupé le coup puisqu'il doit pourtant mourir un jour.

Van Capellen est persuadé que les adeptes du marché libre n'ont pas calculé les incidences de leur système, qui entraînerait de plus grandes misères que l'actuel, malgré ses réels défauts. Les chefs déchus ne manqueraient pas de fomenter la sédition, et l'industriel résisterait mal à l'appât du gain. En définitive, les terres fertiles de Java tomberaient entre les mains des spéculateurs : Allemands, Anglais, Américains, riches Chinois et Arméniens « qui nous riront au nez, et avec raison », peu de Hollandais. Les apologies de l'industrie libre conviennent, à la rigueur, à « un cosmopolite très avancé », mais non à « des hommes aimant leurs compatriotes et ayant quelque amour de la patrie. »

Il discute ensuite, pour la contester, la théorie qui fait descendre les Javanais d'une migration hindoue très ancienne. Les Hindous ont été à Java des envahisseurs, comme ceux qui leur ont succédé. Les grandioses édifices laissés par eux attesteraient plutôt que, comme en Égypte, le peuple indigène était déjà assujéti au travail forcé.

Après avoir évoqué les invasions musulmanes, il exalte les premiers colons hollandais pour leur courage, leur « énergie

1. On appelle ainsi l'ensemble des institutions traditionnelles. Babut l'évoque dans son chapitre VIII.

2. Amusante erreur de traduction de « miskend » (méconnu).

rare », leur « habileté admirable », mais son admiration va surtout au système établi par le Général Van den Bosch, « si bien conçu et peut-être le seul vraiment pratique dans les circonstances exceptionnelles où se trouvait la Patrie et nos colonies ». À son avis, « il faudrait être bien obstiné ou prévenu pour ne pas reconnaître les bienfaits qu'il a produit. »

Ce serait pourtant une erreur de le perpétuer alors que les conditions financières ont évolué, et de continuer à accaparer les richesses de l'île sans adoucir le sort du Javanais et sans « le faire profiter individuellement de son travail ». L'indifférence n'est pas le fait du peuple néerlandais, plein de compassion et de bonne volonté, mais de nos institutions politiques (députés élus par une petite fraction de la population, intrigues, instabilité ministérielle), qui ont empêché le vote de réformes dont la nécessité est cependant urgente.

— En attendant, les détracteurs et les mécontents ont beau jeu. Malheureusement, parmi ceux-ci se trouvent des hommes capables et influents, excités par la jalousie, la vengeance, ou froissés dans l'amour-propre d'avoir été méconnus ou maltraités du sort, s'efforcent par tous les moyens possibles de fausser l'opinion du public au sujet des affaires coloniales. Le roman en question n'a selon moi pas d'autre but.

Van Capellen renvoie ainsi dos à dos les partisans de l'immobilisme et ceux de la liberté de commerce. Il prône l'envoi à Java d'un Commissaire-général muni de pleins pouvoirs, choisi parmi les hommes d'État capables, intègres et honnêtes, qui entendra les justes aspirations de la population et introduira les réformes nécessaires au bien-être du plus grand nombre. Bien entendu, il ne dit pas dans quel sens iraient ces réformes et comment elles pallieraient les vices du système.

Il s'excuse, en terminant, d'avoir débordé de l'étude du roman pour ébaucher toute une politique coloniale, et il autorise son correspondant à publier sa lettre.

Le document van Capellen témoigne, une fois encore, du profond impact produit par *Félix Batel*, mais il en montre aussi les limites. Au-delà du roman, devenu un simple prétexte, c'est le problème colonial, et lui seul, qui mobilise les émotions. L'explication du retentissement de *Félix Batel* en 1869, et de sa plongée

ultérieure dans l'oubli, est sans doute dans cette subordination du littéraire au politique et à l'économique. Mais n'était-ce pas précisément l'objectif que Babut s'était proposé ?

Roman exotique, pamphlet humanitaire et social, manifeste libéral, le roman de Jules Babut est tout cela à la fois. On peut s'étonner que sa voix ait recueilli si peu d'échos en 1869. Peut-être venait-elle trop tôt pour dénoncer, et trop tard pour exciter, les convoitises expansionnistes d'une économie européenne en plein essor ¹.

1. Nous tenons à renouveler ici l'expression de notre gratitude à l'égard de tous ceux et celles qui ont encouragé, facilité et éclairé nos recherches : MM. Jacques Babut du Marès, John Bartier, Marcel Bergé, S. O. Bottinga, De Graaff, P. Emmer, Jean Stengers, J. Van Groningen, E. Van Laar, M^{me} M. van Paemel, et M. H. L. Wesseling.

Chronique

Réunie en séance mensuelle le 23 avril 1977, l'Académie a élu M. Paul-Aloïse De Bock au siège de Géo Libbrecht et M. André Vandegans au siège de Robert Guiette.

Elle a décidé, sur proposition de la Commission consultative du Fonds National de la Littérature, d'octroyer plusieurs subventions d'aide à l'édition.

Au cours de sa séance mensuelle du 14 mai, l'Académie a entendu une communication de M. Roland Mortier: *Un « Max Havelaar » belge*. Ce texte faisait partie d'une importante étude sur une véritable découverte littéraire. Nous publions intégralement l'étude de M. Mortier dans cette livraison.

Lors de la séance mensuelle de l'Académie le samedi 11 juin, M. Georges Sion a donné à l'Académie des *Impressions de Suède*.

L'Académie a attribué plusieurs subventions d'aide à l'édition, proposées par la Commission consultative du Fonds National de la Littérature.

* * *

L'Académie a appris avec joie que trois de ses membres avaient été l'objet, à l'Académie française, de hautes marques d'estime littéraire. M^{me} Marguerite Yourcenar a reçu le Grand Prix de Littérature; M. Robert Mallet, le Grand Prix de Poésie; M. Joseph Hanse, le Grand Prix du rayonnement français.

Il y a vingt ans, la Reine Élisabeth était élue membre de l'Académie des Beaux-Arts à Paris. À la séance publique de celle-ci, à l'Institut de France, M. Carlo Bronne a prononcé l'éloge de la souveraine en présence de la Reine Marie-José, des Princesses Maria-Pia et Gabriella et de la Comtesse de Paris.

M. Georges Sion, qui participait au Congrès de l'Institut International du Théâtre à Stockholm, a rendu visite à l'Académie suédoise en juin. En octobre, il a fait des conférences en Suisse et en novembre,

il a participé, à Londres, aux travaux du jury du Christopher Ewart-Biggs Memorial.

Le prix littéraire a été créé par Mrs Jane Ewart-Biggs à la mémoire de son mari qui avait été assassiné peu après ses débuts d'ambassadeur de Grande-Bretagne à Dublin. Le prix est destiné à une œuvre (écrite en anglais ou en français) qui contribue, dans quelque genre littéraire que ce soit, à l'esprit de paix en Irlande, dans les Iles britanniques ou en Europe.

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR

l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises

BRUXELLES, PALAIS DES ACADEMIES

ACADÉMIE. — *Table Générale des Matières du Bulletin de l'Académie*, par René Fayt. Années 1922 à 1970. 1 vol. in-8° de 122 pages. — 1972 150 fr.

ACADÉMIE. — *Le centenaire d'Émile Verhaeren*. Discours, textes et documents (Luc Hommel, Léo Collard, duchesse de La Rochefoucauld, Maurice Garçon, Raymond Queneau, Henri de Ziegler, Diego Valeri, Maurice Gilliams, Pierre Nothomb, Lucien Christophe, Henri Liebrecht, Alex Pasquier, Jean Berthoin, Édouard Bonnefous, René Fauchois, J. M. Culot) 1 vol. in-8° de 89 p. — 1956 150,—

ACADÉMIE. — *Le centenaire de Maurice Maeterlinck*. Discours, études et documents (Carlo Bronne, Victor Larock, duchesse de La Rochefoucauld, Robert Vivier, Jean Cocteau, Jean Rostand, Georges Sion, Joseph Hanse, Henri Davignon, Gustave Vanwelkenhuyzen, Raymond Pouillart, Fernand Desonay, Marcel Thiry). 1 vol. in-8° de 314 p. — 1964 400,—

ACADÉMIE. — *Galerie des portraits*. Recueil des 74 notices biographiques et critiques publiées de 1928 à 1972 dans l'*Annuaire* sur Franz Ansel, l'abbé Joseph Bastin, Julia Bastin, Alphonse Bayot, Charles Bernard, Giulio Bertoni, Émile Boisacq, Thomas Braun, Ferdinand Brunot, Ventura Garcia Calderon, Joseph Calozet, Henry Carton de Wiart, Gustave Charlier, Jean Cocteau, Colette, Albert Counson, Léopold Courouble, Henri Davignon, Auguste Doutrepoint, Georges Doutrepoint, Hilaire Duesberg, Louis Dumont-Wilden, Georges Eekhoud, Max Elskamp, Servais Étienne, Jules Feller, Georges Garnir, Iwan Gilkin, Valère Gille, Albert Giraud, Edmond Glesener, Arnold Goffin, Albert Guislain, Jean Haust, Luc Hommel, Jakob Jud, Hubert Krains, Arthur Langfors, Henri Liebrecht,

- Maurice Maeterlinck, Georges Marlow, Albert Mockel, Edouard Montpetit, Pierre Nothomb, Christofor Nyrop, Louis Piéard, Charles Plisnier, Georges Rency, Mario Roques, Jacques Salverda de Grave, Fernand Severin, Henri Simon, Paul Spaak, Hubert Stiernet, Lucien-Paul Thomas, Benjamin Vallotton, Émile van Arenbergh, Firmin van den Bosch, Jo van der Elst, Gustave Vanzype, Ernest Verlant, Francis Vielé-Griffin, Georges Virrès, Joseph Vrindts, Emmanuel Walberg, Brand Whitlock, Maurice Wilmotte, Benjamin Mather Woodbridge, par 43 membres de l'Académie. 4 vol. 14 × 20 de 470 à 500 pages, illustrés de 74 portraits. Chaque volume 400,—
- ACTES du Colloque Baudelaire, Namur et Bruxelles 1967, publiés en collaboration avec le Ministère de la Culture française et la Fondation pour une Entraide Intellectuelle Européenne (Carlo Bronne, Pierre Emmanuel, Marcel Thiry, Pierre Wigny, Albert Kies, Gyula Illyès, Robert Guiette, Roger Bodart, Marcel Raymond, Claude Pichois, Jean Follain, Maurice-Jean Lefebve, Jean-Claude Renard, Claire Lejeune, Edith Mora, Max Milner, Jeanine Moulin, José Bergamin, Daniel Vouga, François Van Laere, Zbigniew Bienkowski, Francis Scarfe, Valentin Kataev, John Brown, Jan Vladislav, Georges-Emmanuel Clancier, Georges Poulet). 1 vol. in-8° de 248 p. — 1968 250,—
- ANGELET Christian. — *La poésie de Tristan Corbière*. 1 vol. in-8° de 145 p. — 1961 200,—
- BAYOT Alphonse. — *Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. 1 vol. in-8° de 300 p. — 1929 300,—
- BERVOETS Marguerite. — *Œuvres d'André Fontainas*. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1949 280,—
- BEYEN Roland. — *Michel de Ghelderode ou la hantise du masque*. Essai de biographie critique. 1 vol. in-8° de 540 p. — 1971 Réimp. 1972 480,—
- BIBLIOGRAPHIE des écrivains français de Belgique. 1881-1960.
Tome 1 (A-Des) établi par Jean-Marie CULOT. 1 vol. in-8° de VII-304 p. — 1958 200,—
Tome 2 (Det-G) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jean WARMOES, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8° de XXXIX-219 p. — 1966 300,—
Tome 3 (H-L) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE, sous la direction de Roger BRUGER. 1 vol. in-8° de XIX-310 p. — 1968 300,—

- Tome 4 (M-N) établi par René FAYT, Colette PRINS, Jeanne BLOGIE et R. Van de SANDE, sous la direction de Roger BRUCHER. 1 vol. in-8°, 468 p. — 1972 350,—
- BIBLIOGRAPHIE de Franz Hellens, par Raphaël De Smedt. Extrait du tome 3 de la Bibliographie des Écrivains français de Belgique. 1 br. in-8° de 36 p. — 1968 60,—
- BODSON-THOMAS Annie. — *L'Esthétique de Georges Rodenbach*. 1 vol. 14 × 20 de 208 p. — 1942 250,—
- BOUMAL Louis. — *Œuvres* (publiées par Lucien Christophe et Marcel Paquot). Réédition, 1 vol. 14 × 20 de 211 p. — 1939 250,—
- BRAET Herman. — *L'accueil fait au symbolisme en Belgique, 1885-1900*. 1 vol. in-8° de 203 p. 250,—
- BRONCKART Marthe. — *Études philologiques sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin*. 1 vol. in-8° de 306 p. — 1933 350,—
- BRUCHER Roger. — Maurice Maeterlinck. *L'œuvre et son audience*. Essai de bibliographie 1883-1960. 1 vol. in-8° de 146 p. — 1972 (épuisé) 180,—
- BUCHOLE Rosa. — *L'Évolution poétique de Robert Desnos*. 1 vol. 14 × 20 de 328 p. — 1956 350,—
- CHAINAYE Hector. — *L'Ame des choses*. Réédition 1 vol. 14 × 20 de 189 p. — 1935 200,—
- CHAMPAGNE Paul. — *Nouvel essai sur Octave Pirmez*. I. *Sa vie*. 1 vol. 14 × 20 de 204 p. — 1952 250,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. I. *La Bataille romantique*. 1 vol. in-8° de 423 p. — 1931 480,—
- CHARLIER Gustave. — *Le Mouvement romantique en Belgique. (1815-1850)*. II. *Vers un Romantisme national*. 1 vol. in-8° de 546 p. — 1948 480,—
- CHARLIER Gustave. — *La Trage-Comédie Pastorale (1594)*. 1 vol. in-8° de 116 p. — 1959 160,—
- CHRISTOPHE Lucien. — *Albert Giraud. Son œuvre et son temps*. 1 vol. 14 × 20 de 142 p. — 1960 200,—
- Pour le Centenaire de COLETTE*, textes de Georges Sion, Françoise Mallet-Joris, Pierre Falize, Lucienne Desnoues et Carlo Bronne, 1 plaquette de 57 p., avec un dessin de Jean-Jacques Gailliard. 80,—
- COMPÈRE Gaston. — *Le Théâtre de Maurice Maeterlinck*. 1 vol. in-8° de 270 p. — 1955 (épuisé) 300,—
- CULOT Jean-Marie. — *Bibliographie d'Émile Verhaeren*. 1 vol. in-8° de 156 p. — 1958 200,—

- DAVIGNON Henri. — *L'Amitié de Max Elskamp et d'Albert Mockel* (Lettres inédites). I vol. 14 × 20 de 76 p. — 1955. 100,—
- DAVIGNON Henri. — *Charles Van Lerberghe et ses amis*. I vol. in-8° de 184 p. — 1952 220,—
- DAVIGNON Henri. — *De la Princesse de Clèves à Thérèse Desqueyroux*. I vol. 14 × 20 de 237 p. — 1963 250,—
- DEFRENNE Madeleine. — *Odilon-Jean Périer*. I vol. in-8° de 468 p. — 1957 480,—
- DE REUL Xavier. — *Le roman d'un géologue*. Réédition (Préface de Gustave Charlier et introduction de Marie Gevers). I vol. 14 × 20 de 292 p. — 1958 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. I. Cassandre*. I vol. in-8° de 282 p. — Réimpression, 1965 320,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. II. De Marie à Genève*. I vol. in-8° de 317 p. — Réimpression, 1965 350,—
- DESONAY Fernand. — *Ronsard poète de l'amour. III. Du poète de cour au chanfre d'Hélène*. I vol. in-8° de 415 p. — 1959. 450,—
- DE SPRIMONT Charles. — *La Rose et l'Épée*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 126 p. — 1936 150,—
- DOUTREPONT Georges. — *Les Proscrits du Coup d'État du 2 décembre 1851 en Belgique*. I vol. in-8° de 169 p. — 1938. 200,—
- DUBOIS Jacques. — *Les Romanciers français de l'Instantané au XIX^e siècle*. I vol. in-8° de 221 p. — 1963 250,—
- ÉTIENNE Servais. — *Les Sources de « Bug-Jargal »*. I vol. in-8° de 159 p. — 1923 220,—
- FRANÇOIS Simone. — *Le Dandysme et Marcel Proust* (De Brummel au Baron de Charlus). I vol. in-8° de 115 p. — 1956. (épuisé) 160,—
- GILLIS Anne-Marie. — *Edmond Breuché de la Croix*. I vol. 14 × 20 de 170 p. — 1957 220,—
- GILSOUL Robert. — *La Théorie de l'Art pour l'Art chez les écrivains belges de 1830 à nos jours*. I vol. in-8° de 418 p. — 1936 480,—
- GILSOUL Robert. — *Les influences anglo-saxonnes sur les Lettres françaises de Belgique de 1850 à 1880*. I vol. in-8° de 342 p. — 1953 380,—
- GIRAUD Albert. — *Critique littéraire*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 187 p. — 1951 220,—
- GUIETTE Robert. — *Max Elskamp et Jean de Bosschère*. Correspondance. I vol. 14 × 20 de 64 p. — 1963 100,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *La poésie de Van Lerberghe*. Essai d'exégèse intégrale. I vol. in-8° de 247 p. — 1962 (épuisé) . 300,—

- GUILLAUME Jean S.J. — *Essai sur la valeur exégétique du substantif dans les « Entrevisions » et « La Chanson d'Ève » de Van Lerberghe*. 1 vol. in-8° de 303 p. — 1956 350,—
- GUILLAUME Jean S.J. — *Le mot-thème dans l'exégèse de Van Lerberghe*, 1 vol. in-8° de 108 p. — 1959 150,—
- GUILLAUME Jean S.J. — « *Les Chimères* » de Nerval. Édition critique. 1 vol. in-8° de 172 p. avec 12 pl. h.-texte 220,—
- HAUST Jean. — *Médecinaire Liégeois du XIII^e siècle et Médecinaire Namurois du XIV^e* (manuscrits 815 et 2700 de Darmstadt). 1 vol. in-8° de 215 p. — 1941 280,—
- HEUSY Paul. — *Un coin de la Vie de misère*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 167 p. — 1942 200,—
- HOUSSA Nicole. — *Le souci de l'expression chez Colette*. 1 vol. 14 × 20 de 236 p. — 1958 250,—
- « *La Jeune Belgique* » (et « *La Jeune revue littéraire* »). *Tables générales des matières*, par Charles Lequeux (Introduction par Joseph Hanse). 1 vol. in-8° de 150 p. — 1964 200,—
- JAMMES Francis et BRAUN Thomas. — *Correspondance* (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun. 1 vol. in-8° de 238 p. — 1972 300,—
- KLINKENBERG Jean-Marie. — *Style et Archaïsme dans la légende d'Ulenspiegel de Charles De Coster*, 2 vol., in-8°, 425 p. + 358 p., 1973 650,—
- LECOQ Albert. — *Œuvre poétique*. Avant-propos de Robert Silvercruys. Images d'Auguste Donnay. Avec des textes inédits. 1 vol. in-8° de 336 p. 480,—
- LEMONNIER Camille. — *Paysages de Belgique*. Réédition. Choix de pages. Préface par Gustave Charlier. 1 vol. 14 × 20 de 135 p. — 1945 (épuisé) 180,—
- MAES Pierre. — *Georges Rodenbach (1855-1898)*. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol. 14 × 20 de 352 p. — 1952 380,—
- MARET François. — *Il y avait une fois*. 1 vol. 14 × 20 de 116 p. — 1943 160,—
- MICHEL Louis. — *Les légendes épiques carolingiennes dans l'œuvre de Jean d'Outremeuse*. 1 vol. in-8° de 432 p. — 1935 480,—
- MORTIER Roland. — *Le Tableau littéraire de la France au XVIII^e siècle*, 1 vol. de 14 × 20 de 145 p. — 1972 180,—
- MOULIN Jeanine. — *Fernand Crommelynck*, textes inconnus et peu connus, étude critique et littéraire, 332 p. in-8°, plus iconographie — 1974 320,—

- NOULET Émilie. — *Le premier visage de Rimbaud*, nouvelle édition revue et complétée, 1 vol. 14 × 20, 335 p. — 1973 . 300,—
- OTTEN Michel. — *Albert Mockel. Esthétique du Symbolisme*. 1 vol. in-8° de 256 p. — 1962 320,—
- PAQUOT Marcel. — *Les Étrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière*. 1 vol. in-8° de 224 p. 280,—
- PICARD Edmond. — *L'Amiral*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 95 p. — 1939 150,—
- PIRMEZ Octave. — *Jours de Solitude*. Réédition. 1 vol. 14 × 20 de 351 p. — 1932 400,—
- POHL Jacques. — *Témoignages sur la syntaxe du verbe dans quelques parlers français de Belgique*. — 1 vol. in-8° de 248 p. — 1962 300,—
- REICHERT Madeleine. — *Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt*. 1 vol. in-8° de 248 p. — 1933 320,—
- REIDER Paul. — *Mademoiselle Vallantin*. Réédition. (Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen). 1 vol. 14 × 20 de 216 p. — 1959 250,—
- REMACLE Madeleine. — *L'élément poétique dans « A la recherche du Temps perdu » de Marcel Proust*. 1 vol. in-8° de 213 p. — 1954 280,—
- RENCHON Hector. — *Études de syntaxe descriptive*. Tome I : *La conjonction « si » et l'emploi des formes verbales*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1967. Réimpression en 1969 280,—
- Tome II : *La syntaxe de l'interrogation*. 1 vol. in-8° de 284 p. — 1967. Réimpression en 1969 350,—
- ROBIN Eugène. — *Impressions littéraires* (Introduction par Gustave Charlier). 1 vol. 14 × 20 de 212 p. — 1957 . . 280,—
- RUELLE Pierre. — *Le vocabulaire professionnel du houilleur borain*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1953 280,—
- SANVIC Romain. — *Trois adaptations de Shakespeare : Mesure pour Mesure, Le Roi Lear, La Tempête*. Introduction et notices de Georges Sion. 1 vol. in-8° de 382 p. 450,—
- SCHAEFFER Pierre-Jean. — *Jules Destrée*. Essai biographique. 1 vol. in-8° de 420 p. — 1962 480,—
- SEVERIN Fernand. — *Lettres à un jeune poète*, publiées et commentées par Léon Kochnitzky. 1 vol. 14 × 20 de 312 p. — 1960 180,—
- SOREIL Arsène. — *Introduction à l'histoire de l'Esthétique française* (troisième édition revue et augmentée). 1 vol. in-8° de 172 p. — 1966 220,—
- SOSSET L. L. — *Introduction à l'œuvre de Charles De Coster*. 1 vol. in-8° de 200 p. — 1937 250,—

- TERRASSE Jean. — *Jean-Jacques Rousseau et la quête de l'âge d'or*. I vol. in-8° de 319 p. — 1970 400,—
- THOMAS Paul-Lucien. — *Le Vers moderne*. I vol. in-8° de 274 p. — 1943 300,—
- VANDRUNNEN James. — *En pays wallon*. Réédition. I vol. 14 × 20 de 241 p. — 1935 200,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *L'influence du naturalisme français en Belgique*. I vol. in-8° de 339 p. — 1930 380,—
- VANWELKENHUYZEN Gustave. — *Histoire d'un livre : « Un Mâle », de Camille Lemonnier*. I vol. 14 × 20 de 162 p. — 1961 220,—
- VANZYPE Gustave. — *Itinéraires et portraits*. Introduction par Gustave Vanwelkenhuyzen. I vol. 14 × 20 de 184 p. — 1969 200,—
- VERMEULEN François. — *Edmond Picard et le réveil des Lettres belges (1881-1898)*. I vol. in-8° de 100 p. — 1935 140,—
- VIVIER Robert. — *L'originalité de Baudelaire* (réimpression revue par l'auteur, suivie d'une note). I vol. in-8 de 296 p. — 1965 350,—
- VIVIER Robert. — *Et la poésie fut langage*. I vol. 14 × 20 de 232 p. — 1954. Réimpression en 1970 280,—
- VIVIER Robert. — *Traditore*. I vol. in-8 de 285 p. — 1960. 350,—
- « LA WALLONIE ». — *Table générale des matières* (juin 1886 à décembre 1892) par Ch. LEQUEUX. — I vol. in-8° de 44 p. — 1961 95,—
- WARNANT LÉON. — *La Culture en Hesbaye liégeoise*. I vol. in-8° de 255 p. — 1949 300,—
- WILLAIME Élie. — *Fernand Severin. — Le poète et son Art*. I vol. 14 × 20 de 212 p. — 1941 250,—

VIENT DE PARAÎTRE

- PIELTAIN Paul. — *Le Cimetière marin de Paul Valéry* (essai d'explication et commentaire). I vol. in 8° de 324 p. — 1975. 400,—

En outre, la plupart des communications et articles publiés dans ce Bulletin depuis sa création existent en tirés à part.

Le présent tarif annule les précédents.